A. T'SERSTEVENS

Un Apostolat

ROMAN

> Tel est, au bénéfice de *l'humanité*, le double vol fait à *l'individu :* on ne lui laisse ni la domination ni la possession : l'Etat a pris l'une, la Société lui prendra l'autre.
>
> MAX STIRNER.

ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

UN APOSTOLAT

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes en prose (Albert MESSEIN).

Les Sept parmi les Hommes, roman (Albin MICHEL).

Les Petites Trilogies (Camille BLOCH).

SOUS PRESSE :

Le Dieu qui danse (Albin MICHEL).

A. T'SERSTEVENS

Un Apostolat

ROMAN

> Tel est, au bénéfice de *l'humanité*, le double vol fait à *l'individu :* on ne lui laisse ni la domination ni la possession : l'Etat a pris l'une, la Société lui prendra l'autre.
>
> MAX STIRNER.

ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

PQ
2639
S5A8

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse de 1 à 25

60 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse de 1 à 60

150 exemplaires sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma, numérotés de 1 à 150

Il a été tiré en outre :

10 exemplaires d'auteur, hors commerce, sur grand papier de Hollande, marqués à la presse de A à J

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays.

Copyright by Albin Michel

1920

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était à l'entresol, dans une rue du Montparnasse, au-dessus de la boutique d'un marchand de fleurs. Il y avait dans l'escalier une odeur de terre mouillée avec, selon l'époque, le parfum blême des lis, l'arome des œillets, des roses ou des mimosas.

On lisait sur la vitre de l'entrée une inscription en lettres d'émail :

RESTAURANT CÉRÈS
Cuisine végétarienne, hygiénique
et rationnelle

Puis le nom du propriétaire et l'invitation à s'essuyer les pieds.

Quand on franchissait la porte, un silence tout blanc vous enveloppait. Une servante en tablier clair se tenait près du comptoir, immobile et muette, les mains passées sous la baverette à festons.

Quelques tables s'alignaient contre la muraille, flanquées de chaises à dossier verni : sur les nappes un peu rousses, au milieu des quatre couverts d'aluminium, des fleurs fanées s'effeuillaient dans un vase de porcelaine. Près de la fenêtre, une table plus longue portait symétriquement des serviettes défraîchies roulées dans leur anneau; le dossier des chaises, appuyé contre la nappe, réservait ces places à des clients fidèles.

Aux murs, un portrait de Tolstoï, dans un cadre laqué, présentait un vieillard en costume de moujik, une houe sur l'épaule. Un baromètre en bois sculpté voisinait avec le grand philanthrope et un calendrier à figurines où des soldats de toutes les nations déposaient leurs armes entre les mains d'une dame blonde couronnée d'olivier. Des pancartes enluminées recommandaient le *Château-Badet-Maas-de-la-Ville-sans-alcool* et révélaient, de la part du traiteur, un savoir de polyglotte. Dans le fond de la pièce, auprès d'un piano recouvert de sa housse, un masque

de plâtre, piqué de chiures de mouches, montrait la face somnolente de Beethoven. La piété des clients l'avait accroché là : leur esprit zélé faisait de ce grand homme capricieux, autoritaire et égoïste, comme tous les génies, une sorte de prophète de fraternité, un Jésus-Christ semant dans ses sonates le bon grain des paraboles. Et ils citaient Romain Rolland.

C'étaient des vieilles dames à lunettes et joues ternes, griffonnant sur un agenda des notes, par saccades; quelques étudiantes russes, sans élégance, émaciées et taciturnes; un Grec aux pieds nus dans des cnémides, en chiton brodé de laine verte, avec un ruban dans les cheveux, comme Alcibiade, qui ne parlait à personne et commandait en allemand.

Bien que la vaisselle et tous les comestibles fussent passés au stérilisateur, les clients flairaient leur pain, frottaient leur verre, inspectaient à contre-jour l'eau de leur carafe, analysaient leur nourriture qu'ils chipotaient longtemps du bout de leur fourchette.

Dès qu'ils s'étaient assis, la servante approchait à pas feutrés : on lui désignait les plats sur une carte plus chargée qu'un index de manuel. Elle retournait, lente et mystérieuse, vers le comptoir où la patronne penchait un

visage de cire entre des cache-pot de cuir bouilli.

On apportait les plats avec les mouvements ouatés d'un rituel. C'étaient des « pains de nuttolène », des « rôtis végétaux », des « croquettes de blé vert », des « beefsteaks d'épinards », des petits pois et des flageolets servis en forme de côtelettes, et tout ce qu'il fallait pour donner aux consommateurs l'illusion de manger de la viande.

Ils déjeunaient sans mot dire. Parfois le choc d'une cuiller troublait le silence. Les bruits plus imprévus faisaient lever toutes les têtes : le tintement d'un verre, la voix du Néo-Grec, ou le frottement de la porte sur le linoléum.

Vers la fin du repas, des jeunes gens entraient un à un. Ils avaient tous des barbes courtes d'apôtres, de grands cheveux et des lavallières de satin noir. Ils s'installaient à la table réservée, dans le jour blanc de la fenêtre, en reculant leur chaise avec précaution. En attendant leurs camarades, ils causaient à voix basse ou parcouraient des journaux et des brochures dont leurs poches étaient pleines : cela s'intitulait *Le Réveil des Masses, Le Libertaire, L'Homme devant la Vie*, etc. On accueillait les arrivants avec une effusion généreuse; ils s'appelaient : frères, et se donnaient

l'accolade. Le plus jeune avait vingt ans; l'aîné, Chapelle, en avait trente.

Il dominait le cénacle attablé, de sa haute taille et de son feutre rond qui ne le quittait jamais et qu'il portait dans le cou. Ouvrier typographe, propagandiste acharné, il imprimait au polycopiste une petite feuille hebdomadaire, *La Cité régénérée*, où l'on renversait, chaque semaine, le Capital et la Guerre, alternativement, parfois les deux ensemble, et qui préconisait des moyens infaillibles pour supprimer la misère, le travail et les maladies vénériennes. Mais il dédaignait ces menues besognes; son vrai labeur, laissait-il entrevoir les jours de faconde, était de réunir les matériaux d'un grand ouvrage en plusieurs volumes sur Malthus, sa théorie de la dépopulation, et sur l'hygiène conjugale.

Il gardait à ses côtés, comme son disciple le plus cher, Pascal Marin, un vigénaire, beau sans en avoir conscience, d'une grâce ferme et robuste, et qui portait comme une auréole une chevelure blonde et nueuse. Il avait la blouse de serge qu'on voit à Gorki sur ses photographies. La taille amincie par une ceinture de cuir, les épaules libres, le port assuré, il présentait, avec ses jambes longues et flexibles, la force souple des bêtes de jungle.

Près de lui, s'agitait Firmin Lhommel, un petit être noiraud, pusillanime et inquiet, tout en barbe et en sourcils, et dont le tic, lorsqu'il était assis à la table, était de racler avec son couteau les miettes de son pain.

Devant eux s'installaient Fernand Verd, dont le poème, *L'Aube des Temps nouveaux*, en prose lyrique sur le mode de la séquence, était connu par cœur de tous ses amis, et qu'ils se récitaient sur les ponts, les nuits de lune et d'enthousiasme; et Krabelinckx enfin, peintre bruxellois, au parler gras et truculent, habile dans l'art d'imiter le cornet à pistons, et toujours vêtu de toile bleue.

Ils étaient tous végétariens, comme Pythagore et Orphée. Ce n'était pas un régime de santé mais la consécration d'un principe. Ils donnaient au végétarisme toutes les vertus de la tempérance, une assimilation parfaite à la sagesse, une connaissance plénière du Bien, du Beau et de la Vérité : ils croyaient qu'il n'est pas de conscience légère sans un estomac garni de légumes. Le végétarien, disaient-ils, ayant réduit son égoïsme au minimum, offrait le terrain le plus favorable à l'éclosion de l'amour : il avait le cœur ouvert à toutes les bonnes inclinations, dans l'ébauche d'un idéal de bienveillance et de paix universelles. Cha-

pelle allait plus loin : il suffisait de quitter son boucher pour devenir un saint. Il s'écriait : « Supprimons la viande, nous supprimerons la guerre! » Il appelait « nécrophages » les adeptes sanguinaires de la diète carnée; il les décrivait se repaissant d'entrailles palpitantes et se ruant ensuite vers les lieux de débauche, excités par les viandes et les épices. Il aimait à déclamer contre eux le tercet de Lamartine :

Ils savourent des chairs et vivent de la mort!
De cruels aliments incessamment repus,
Toute pitié s'efface en leurs cœurs corrompus.

Krabelinckx, il est vrai, manquait parfois d'orthodoxie. Il déjeunait avec ses amis, pour ne les point contrarier dans leurs idées; mais au dessert, il prétextait un rendez-vous sérieux et courait rue de la Gaîté manger des saucisses frites.

Au Restaurant Cérès, ils se nourrissaient de riz, de légumes cuits à l'eau et de panades de céréales; deux fois la semaine, ils se permettaient les nouilles. Ils buvaient de l'eau pure et, le dimanche, du *Medizinal-Muskateller-sans-alcool* ou du *Borsdorfer Nectar*, qui sont des vins de fruits, étrangers. Ils s'interdisaient le thé, les infusions analeptiques, le

café à caféine et surtout les œufs, afin de ne point tuer le germe de la Vie.

Cette entité mythique et absolue formait le thème de la conversation, avec les plans de réforme sociale et la création d'une Colonie communiste.

Les clients, un à un, quittaient leur place, saluant d'un sourire amène le groupe des jeunes gens. Dans la salle vide, ils s'abandonnaient à leurs propos et discutaient bientôt avec éclat.

Chacun formulait des axiomes, critiquait les valeurs morales, proposait des modifications à la marche du monde. Lorsqu'une difficulté se présentait, Chapelle la tranchait d'une voix nette, en rejetant son feutre en arrière. Puis il parlait de la Société future, évoquait la fraternité des peuples, les merveilles de l'union libre et de la communauté des richesses. C'était comme une aurore galiléenne : le capitaliste se dépouillait de ses biens, le pauvre voyait son antique martyre couronné, l'*homo homini lupus* s'effaçait des proverbes sociaux; les rapports entre les citoyens du monde, régis par une égalité parfaite, étaient empreints de tendresse et de douceur...

— Ah! tu m'emmerdes à la fin!

Cette interruption s'adressait à Lhommel

qui raclait la nappe avec zèle. Tandis qu'il rentrait précipitamment les mains sous la table, l'orateur continuait, d'une voix large et émouvante : dans les festins publics, sur des prés verdoyants émaillés de pâquerettes, à l'ombre des chênes séculaires, les hommes uniraient leurs mains : ils se souriraient comme devaient se sourire les noémites pactisés, après le Déluge...

En pérorant, il brisait entre ses doigts les croûtes de son pain. Un rayon de soleil tombait sur la nappe. Le pain s'illuminait, et une poussière d'or s'évaporait dans la clarté.

Pascal laissait aller son rêve au courant chanteur des espérances. Il admirait son ami, son maître : ainsi, la tête renversée dans une extase, avec le pain vermeil aux doigts, il le faisait penser au symbole d'Emmaüs. Et l'adolescent enivré recevait le nouvel évangile.

Cette ère saturnienne, toute d'amour et de foi, sans lois ni gouvernants, sous le bienfait d'une équité naturelle, proclamait l'orateur, ils pouvaient, ils devaient l'établir. De leurs vouloirs unis, de leurs labeurs communs, ils créeraient cette Colonie dont tous avaient souhaité la naissance...

Lhommel faisait un geste.

— Cultivant la terre, — insistait le propa-

gandiste, — tissant la laine et cuisant le pain, donnant de notre seul effort la production nécessaire à notre subsistance, nous vivrons comme Robinson dans l'Atlantide, en marge d'une société que nous refusons de connaître, parce qu'elle est assoiffée de lucre, écrasée sous la ploutocratie des banques, réduite sous le joug du militarisme, abrutie par le clergé...

Il écoutait chanter l'écho de ses paroles.

Mais Lhommel, en mâchonnant des bouts d'excuse, se permettait une objection : il comprenait leur désir à tous et serait fier de le réaliser avec eux; mais la question valait un examen plus attentif; il fallait peser le pour et le contre, ne pas se décider à la légère. Pouvait-on se séparer du reste des hommes ? Pouvait-on vivre de son unique travail personnel ?

— On peut ce que l'on veut. — déclarait Chapelle.

— Sans doute, mais l'expérience nous enseigne...

— L'expérience est concluante. Les Doukhobors du Canada n'ont-ils pas réussi dans leur tentative?

— Peut-être... Je ne connais pas les Doukhobors du Canada...

— Si tu ne connais rien, pourquoi veux-tu discuter?

— Je ne discute pas des exemples, je discute des principes.

— Qu'en pensent les camarades? — disait Chapelle en se penchant à la ronde.

— Moi, — répondait Krabelinckx, — je m'en fous, du moment que je peux travailler.

Fernand Verd pensait que la poésie ne pouvait s'épanouir que dans une pleine indépendance, que la Colonie était un moyen de se libérer de la contrainte sociale, qu'il approuvait donc l'idée d'en créer une. Pascal inclinait la tête, sans mot dire, parce que l'émotion le suffoquait.

— Je ne demande pas mieux, — balbutiait Lhommel, — évidemment, je ne demande pas mieux. Mais comment ferons-nous? Nous ne possédons rien. En France, tout est propriété; nous ne pouvons nous exiler pour chercher au loin une terre commune. Il nous faut encore des outils, du bétail, des céréales : qui nous les donnera?

Il y eut un long silence : chacun réfléchissait. Krabelinckx tambourinait sur la table. Chapelle regardait Pascal; il lui prit la main et, la tapotant du bout des doigts, il laissa tomber ces paroles :

— La Vie y pourvoira...

II

Depuis un mois, le père de Pascal déclinait. On l'avait traîné dans le salon d'apparat qui donnait sur une large avenue silencieuse. Il était couché sur une chaise longue au mécanisme compliqué, près de la fenêtre dont le jour cru sabrait d'ombres et décharnait la face d'agonie. Des quintes l'étranglaient. Il rauquait, les deux mains à la gorge; et la salive épaisse s'agglutinait dans la barbe. La sœur-noire le frappait dans le dos pour le soulager. Puis il demeurait immobile, la bouche

béante, avec de grands yeux rouges écarquillés; et il roulait entre ses doigts les grains d'un rosaire.

Malgré la brouille qui les avait longtemps séparés, Pascal l'entourait d'un zèle attentif. Il n'y mettait pas de tendresse, mais une conscience probe d'infirmier : il redressait les oreillers, bordait les couvertures autour des jambes amaigries, préparait les drogues avec des soins méticuleux; et parfois, comme aujourd'hui, assis sur un tabouret, aux pieds du malade, il lui faisait la lecture, celle du journal, ou celle de romans fades à prétentions psychologiques.

Le père s'assoupissait. Pascal interrompit sa lecture et le considéra longuement. Une étrange ressemblance le rattachait à cet homme : le profil sensuel, le poids de la mâchoire inférieure, l'arcade des sourcils droite et velue, et le grand front, très découvert, avec un léger renflement des tempes. La main pâle du moribond gardait dans le sommeil l'index tendu, selon un geste que Pascal se connaissait bien.

Il se retrouvait, douloureusement, dans ce vieillard qui, sexagénaire, l'avait engendré en un dernier effort d'amour. Nul rire viril n'avait illuminé son berceau, ni les jeux où

la force mâle se fait enfantine. En grandissant, il n'avait connu qu'un visage morose, toujours penché sur un journal, et la rigueur d'un homme qui avait oublié sa jeunesse. Il éloignait même son fils de ses petites amies et les calomniait en sa présence : leur père était pauvre ou mal famé; des choses qu'il ne voulait pas dire avaient rendu leurs familles suspectes. Quelquefois, il employait la force et les coups. Pascal se réfugiait auprès de sa mère.

Elle avait la douceur blanche et émue, la sensibilité réfléchie de certaines femmes anglaises. Chez son père, un armateur de Londres, elle avait côtoyé les misères stupides et brumeuses de la ville, les déchéances, les vices contractés et froids. Son âme frêle en était endolorie. Elle semblait recueillir dans ses beaux yeux mouillés la supplication de toutes les détresses. Sa parole était grave et frémissante à évoquer des souvenirs de brouillard, silhouettes mornes figées dans la grisaille de l'aube, à la porte des docks, et les cohues en grève, ruées par les quais savonneux. Pascal l'écoutait sans rien dire, et se serrant contre elle, il se faisait câlin et tout petit.

Quelquefois, ils allaient à Londres, eux

seuls, faire de courts séjours dans la famille anglaise : c'étaient des vacances délicieuses, loin de la morosité paternelle et des études contraintes.

Comme ils ne se parlaient qu'en anglais, ils avaient de charmantes complicités, des secrets et des confidences, des mystères menus, tels qu'en ont les très jeunes et les très vieux amants. Il avait vécu dans le sillage de ses robes, aimé ses élégances dont il avait l'intuition, l'odeur de ses fourrures, la caresse de ses dentelles et des écharpes qui l'enveloppaient. Et ils sortaient ensemble chaque jour : en attendant qu'elle fût prête, il jouait avec ses bagues, enroulait les colliers à ses doigts, en y cherchant la tiédeur fugitive, avec une volupté sans conscience. Dans la rue, ils allaient en se tenant par le bras, et ils accordaient leurs démarches.

Elle était morte un soir, avec un grand sourire désespéré.

Il avait seize ans. Il voulut se tuer, tant sa douleur était violente. Son père blâma cette fantaisie et lui apprit qu'il serait riche à sa majorité. Il demeura, pendant des jours, égaré, sans comprendre, mêlant le fin profil de la disparue à tout un peuple de figures puériles, de fillettes qu'il avait aimées d'amourette et

qui semblaient mortes aussi. Sa maman venait à lui avec un visage d'enfant, des tresses blondes et des yeux ingénus. Et peu à peu, elle se confondit avec l'amour même. Il s'entoura de ses reliques; il s'enfermait dans la chambre funèbre, et sur le violon qu'avait animé la très chère, il laissait aller sa tristesse avec l'archet. Il garda pour la morte tout ce qu'il avait de pur et d'exalté : pendant deux ans il ne connut pas d'autres passions; puis il l'ensevelit au plus profond de son cœur, comme en un sanctuaire. Il se réveilla dans l'adolescence, avec un besoin fou de tendresse et de baisers, un désir fébrile de vivre et d'exprimer la vie à pleines grappes.

Mais son père lui prêcha de vaines morales; il tâchait à l'éloigner des jeunes femmes de son entourage et des filles trop complaisantes. Ne pouvant se faire entendre, il lui supprima tout argent. Pascal séduisit la bonne, une saine garce des Flandres, aux lèvres charnues, aux yeux de fleur de lin. L'ayant engrossée, il voulut reconnaître l'enfant, menaça de quitter la maison avec la fille. On dut la doter grassement; et elle s'en alla contente, avec son bébé sur les bras.

Il en avait gardé un lourd remords. Il craignait la fécondité des étreintes, eut peur de

l'amour qu'il aimait trop et qu'il croyait trahir en ne se donnant pas tout entier.

Il se rejeta dans l'ivresse absinthée de la poésie, savoura les paradis artificiels du verbe et se saoula de rythme comme un mangeur de chanvre. Son imagination surexcitée décuplait ses désirs; la caresse qu'il voulait fuir obsédait ses nuits : couché sur le ventre, il pleurait dans son lit, en serrant entre ses bras le fantôme d'un petit être chaud et tout blanc. Il se réveillait plus désolé encore, avec l'affolement de se laver toute la chair, de s'écorcher les paumes, et la peur de la nuit qui devait revenir.

Pour distraire les élans de sa sensualité, il se mit à fréquenter les concerts et les spectacles d'opéra. La musique l'emportait dans une atmosphère ardente et houleuse. Il demeurait, pendant des heures, la tête dans les mains, halluciné par l'étincellement des harmonies, le corps traversé de frissons. Il rentrait, clamant à la nuit des phrases mélodiques; et des larmes pleuvaient de ses yeux lorsqu'il chantait l'appel en vain de Tristan vers Isolde ou la plainte d'Hans Sachs dans le soir de mai.

Puis son amour devint universel : il s'adressa aux choses, aux paysages, aux animaux, à

tous ceux qui l'entouraient, et à l'immense humanité. Il adopta le végétarisme. Il se rêvait le guérisseur de toutes les souffrances, l'apôtre aux enseignements de dilection. La voix de la maman qui n'était plus passait encore dans ses songes, avec l'accent triste des complaintes populaires. Il connut la douceur penchée de la pitié.

Il se complut à écouter les balbutiements sentimentaux des Slaves; il admira Tolstoï et Dostoievski, les jeunes hommes dévoués à la rédemption des pierreuses, les innocents qui portent l'esprit divin, les émeutes entraînées derrière le rayonnement d'une icone qu'un pope extatique conduit au-devant des balles. Il laissa croître sa barbe et ses cheveux; il revêtit la blouse des moujiks. Méprisant le luxe de sa maison, il voulait cultiver la terre, conduire les troupeaux, ou se consacrer aux déportés, en Sibérie.

Mais Chapelle qu'il rencontra dans les concerts, lui découvrit des horizons nouveaux : l'oppression de l'Etat annihilait l'individu, la société mal établie, dominée par le lucre, étouffait tous les vrais talents. Il fallait donc se libérer de la consigne sociale, consacrer l'An-Archie (alpha privatif et *archè*, commandement, expliquait-il), c'est-à-dire l'entière

indépendance de la morale et des actes.

Pascal l'écoutait avec la dévotion d'un catéchumène. Il se proclama son élève et son disciple. La parole du maître déployait des aurores et devait allumer des incendies dans les âmes. Il pénétrait si puissamment les pensées les plus latentes, qu'en un jour d'effusion Pascal lui confessa toutes ses luttes : l'emprise du désir sur sa pauvre chair et la longue tyrannie paternelle.

Le propagandiste exulta : on ne pouvait mieux s'adresser. Il lui exposa le plan de son grand ouvrage en plusieurs volumes sur Malthus, sa théorie de la dépopulation, et sur l'hygiène conjugale. Il se chargeait, du reste, de lui procurer une maîtresse dégourdie. Quant à ses déboires familiaux, qui le retenait près de ce vieillard despotique? Croyait-il au préjugé du respect filial? Son père l'avait-il consulté au moment de l'engendrer? Il lui conseillait donc d'abandonner la maison paternelle et de travailler avec lui, Chapelle, à l'œuvre qu'il préparait. Et il s'essora dans le panégyrique d'un projet grandiose : la création d'une Colonie communiste qu'il voulait réaliser avec des amis.

Il les présenta, le lendemain, au Restaurant Cérès. Fernand Verd et Krabelinckx accueil-

lirent le nouveau venu avec enthousiasme et le tutoyèrent aussitôt. Lhommel fut plein de réserve et mélancolique à son habitude; il garda le silence quand les autres vantèrent l'inspiration géniale de leur aîné : tout était prêt, les plans tracés, les chiffres établis, les principes résolus; les fondateurs étaient en plein accord. L'argent seul manquait.

Pascal exigea de son père la succession maternelle. Celui-ci se répandit en sarcasmes à l'adresse des utopistes, et refusa. Devant l'insistance de son fils, il s'emporta contre les détraqués qui lui faussaient la cervelle.

— Après tout, — lui cria-t-il, — ce sont bien les idées de ta mère.

Pascal serra les poings : il crut qu'il allait battre le vieillard. Puis il s'enfuit et courut chez le propagandiste. Celui-ci s'excusa de ne pouvoir le recueillir : son grand ouvrage réclamait toute sa méditation et le vouait à la solitude. Le disciple se retira, craignant d'avoir troublé le saint labeur de son maître. Krabelinckx, moins occupé sans doute, lui offrit un divan dans son atelier.

Ce fut une vie neuve, d'espoir et de joie libre. Le peintre se levait avec l'aube et saluait d'une chamade l'apparition du soleil. Puis il bondissait dans sa culotte de toile bleue, se

débarbouillait en un tour de main et filait vers la campagne, avec sa boîte en bandoulière. Pascal demeurait seul dans l'atelier tout blanc de clarté. Il s'étudiait à traduire les poèmes de Dowson dont il aimait la nostalgie et les nuances mélodieuses : et il comptait céder ce travail à bon prix à un éditeur intelligent et désintéressé.

A midi, Krabelinckx faisait une irruption claironnante. Il rapportait des études charnues, solaires, lavées de brise, dont il recouvrait les murailles et encombrait le plancher. Quand il avait besoin d'argent, il rassemblait les moins bonnes et les allait vendre, vingt francs l'une, à un brocanteur de la rue de Rennes.

Pascal vivait depuis trois mois cette existence allègre, lorsque son père l'avait fait supplier d'avoir pitié de ses derniers jours. Il se rendit aussitôt à cet appel déchirant.

Il avait trouvé le vieillard affalé sur les coussins. Une sœur-noire lui glissait entre les lèvres une cuiller d'argent : il buvait à petits coups, avec une expression de gourmandise. Ses mains titillantes ramenaient à plis menus les couvertures sous son menton. Un crucifix déployait son geste au-dessus du malade.

Quand Pascal fut auprès de lui, le patient

renversa un visage blafard et chuchota d'une voix étranglée :

— Soigne-moi bien, mon fils... Je crois que c'est... la fin...

C'est ainsi qu'il se trouvait, cette après-midi pluvieuse, près de cet homme qu'il n'avait jamais aimé mais qui lui avait donné le bien de vivre. Il consultait chaque trait de cette face endormie; il se demandait quelle dérision de la nature avait maquillé le fils d'une telle ressemblance. Il regardait ce moribond caduc, épouvanté devant la mort : dans la terreur d'un néant possible, il multipliait les dévotions, il s'entourait d'images pieuses, de statuettes zélatrices, Notre-Dame bénévoles et Sacrés-Cœurs mansuets. Un peloton de médailles bénites pendaient à son cou. Sur la tablette de la fenêtre, un Saint-Joseph de plâtre élevait un lis, entre une poire à lavements et des flacons étiquetés.

La sœur-noire traversait le salon, d'une marche élastique. Elle circulait parmi les cuvettes avec une aisance tranquille. Elle venait, ponctuellement, comme toutes les heures, faire brûler sur un réchaud des pastilles de formol, pour offusquer l'odeur des déjections.

Vers le soir, elle apporta les lampes. Leur lueur détacha de l'ombre les cadres d'or des peintures, le clavier du piano, un bassin blanc où stagnait une eau laiteuse. Un double cercle de clarté limitait, au plafond, les ébats joufflus d'angelots roses, parmi des pampres et des pêchers en fleurs.

Le malade dormait toujours, avec un ronflement rauque et saccadé, le bas de la figure affaissé dans la lumière. Les lèvres entr'ouvertes laissaient voir les dents jaunes trouées de brèches; un filet de salive en découlait sur la robe de chambre aux brandebourgs maculés. Chez un voisin, un piano reprenait inlassablement la mesure canaille d'un tango argentin : quand il se taisait, le tic-tac haletant de la pendule précipitait la fuite des heures.

Son grignotement exaspérait Pascal. Il se leva sans bruit, et vint coller son front aux vitres de la croisée. Les arbres du boulevard se penchaient sous les rafales, dans l'averse. La file des réverbères alignait sur l'asphalte des reflets concentriques, faisait miroiter jusque très loin la soie d'un parapluie.

Sur le terre-plain, une radeuse efflanquée passait et repassait, ramassée dans son châle, suivant une route machinale, d'une mare

opaque striée de rides à un urinoir dont le fanal lunait dans la pluie un halo d'émeraude. Les bourrasques collaient à son ventre ou à ses fesses ses jupes trempées. Elle accompagnait les rares passants, d'une offre sans geste, morne et écrasée, de quelle prière et de quels mots de flamme travestie! de quelle plainte inentendue! Un homme, parfois, lui répondait par des injures; elle se détournait, soumise, et reprenait son quart dans la veillée d'amour.

Telle, avec sa douleur, songeait Pascal, et ses pudeurs violées, et ce calvaire de chaque nuit sur cette voie boueuse, cette femme ne portait-elle pas aussi sa croix et sa couronne d'épines? ne souffrait-elle pas une lente et terrible agonie?

Car il croyait à l'abnégation des prostituées. Toutes étaient de lamentables victimes, des mères héroïques qui racolaient, pour solder la pension d'un mioche en nourrice, le mâle exécré; ou des sœurs sublimes se sacrifiant à la pâtée d'une famille nombreuse. Et les quarante sous qu'un ivrogne abandonnait dans un garni étaient sanctifiés par l'immolation de ces femmes qui sauvaient ainsi des malades ou des désespérés.

Nulle misère ne lui paraissait plus tra-

gique : la tension de sa sensualité localisait en elle la pire détresse humaine. Il aimait les pierreuses faméliques, comme des épouses de son cœur désolé. Et vers celle-là, plus sombre et plus minable, s'épanchait toute sa tendresse inassouvie. Il souhaita l'entraîner dans sa jeunesse comme dans un jardin vernal. Il la redresserait sous l'abondance de son amour, il lui ferait connaître, dans un baiser, la joie de vivre...

Un geste l'éblouit : deux passants saluaient très bas la prostituée. Elle s'enfuit, la pauvre, prenant ce respect pour un sarcasme. Cependant, Pascal avait reconnu Chapelle et Fernand Verd : ils s'inclinaient devant le malheur social. Une onde de gratitude emporta le disciple vers son maître. Il descendit au galop, la face pleine d'effusion, et courut au-devant des amis qui s'engageaient dans le vestibule.

Le propagandiste l'interpella :

— Comment va l'ancêtre?

— De plus en plus mal, — répondit Pascal surpris; — il dort en ce moment, mais il a beaucoup souffert dans la journée.

— Parfait, la Colonie marche donc!

Et devant le silence de son élève :

— Je l'avais bien dit que la Vie nous servirait.

Il ajouta en se retirant :

— Apporte-nous des nouvelles chez Cérès. Au surplus, je passerai tous les soirs, en me promenant... Les temps sont proches, comme disait Zarathoustra...

Pascal remonta, les jambes lourdes.

Dans le salon, sous l'éclaboussement froid d'une lampe sans abat-jour, la sœur-noire se penchait sur le malade. Il râlait, la face violette, les deux mains crispées sous le menton. Elle tirait rythmiquement, hors des lèvres gonflées, la langue énorme et jaunâtre.

Pascal s'élança. Le moribond eut deux hoquets. Un bras retomba en renversant des flacons qui éclatèrent; l'autre resta pris dans le col de la chemise. Le corps s'écroula et ne bougea plus. Dans le silence frémissant, la pendule sonna un coup; d'un obus, l'oxygène s'échappait avec un sifflement continu.

La sœur s'était agenouillée et priait à voix basse. Pascal ferma les yeux du mort, sans trop savoir pourquoi, conduit peut-être par des souvenirs littéraires. La lampe filait; son odeur âcre desséchait la gorge. Il ouvrit la fenêtre et s'accouda, en avançant la tête sous l'ondée.

Près de l'urinoir, la femme parlementait avec un ouvrier en casquette. Ils se tenaient

debout l'un devant l'autre, sans un geste : leurs ombres s'allongeaient dans le rayon vert du fanal. Puis ce furent des éclats de voix, des jurons et des insultes. L'homme leva la main. La ribaude se pencha pour éviter le coup : elle le reçut dans la nuque et se sauva en poussant des cris.

Alors Pascal pleura.

III

Une ferme avec ses dépendances, entourée de vergers, de cultures et de bois : tel était l'ensemble qu'il fallait découvrir.

On avait songé à faire construire les bâtiments, sur un terrain approprié, d'après les plans tracés dans *L'Harmonie universelle*; mais l'impatience des adeptes fut plus forte que la raison.

En attendant que la succession fût liquidée, Pascal demanda des avances à son notaire; et Chapelle se mit tout de suite en campagne.

Il s'adressait aux agences, correspondait avec les maires, consultait les annonces des petits journaux indigènes. Il parcourut plusieurs départements; il voyageait en première classe et descendait dans les meilleurs hôtels. Quand on lui désignait une ferme à vendre, il l'allait visiter en voiture. Aucune ne lui plaisait : il s'était composé un paysage utilitaire, avec un ruisseau flânant au milieu des prairies, un bois de sapins pour le chauffage, un potager enclos de pruneliers, des vergers plantés en quinconce et bien fournis. Il s'obstina pendant trois mois entiers. Quand la succession fut inscrite, il n'avait encore rien trouvé.

Pasčal héritait de sept cent cinquante-deux mille francs. C'était assez pour parfaire le programme. Mais lorsqu'ils eurent la somme, Lhommel, tout à coup, fut pris de scrupules et suggéra l'idée d'abandonner cet héritage qui, disait-il, ne s'accordait pas avec leurs principes : c'était une fortune basée sur des lois injustes, l'accaparement d'un ploutocrate...

Chapelle se récria : il fallait au contraire réhabiliter cet argent gagné sur les souffrances du peuple; en mettant ces deniers au service des idées libertaires, ils les sanctifieraient. Bakounine appelait cela : restitution...

Et il voulait, en attendant l'essor de la Colonie, placer le capital dans une banque, afin de ne point perdre les intérêts. Pascal s'y opposa doucement. Il proposait de dépenser la somme entière à l'acquisition du domaine, à la mise en œuvre des cultures et aux provisions de toute espèce; ils se mêleraient encore une fois à l'immonde société bourgeoise, jusqu'à ce que la Commune fût établie dans ses moindres détails, soigneusement outillée, prête à vivre par ses propres moyens. Ils s'abriteraient ensuite dans leur Cité, n'auraient avec les hommes que des rapports de courtoisie, et montreraient à l'Avenir ce que peuvent l'entr'-aide et le désintéressement.

Ils reprirent donc leurs recherches, et découvrirent enfin l'asile rêvé, dans la Sarthe, non loin du Mans. Chapelle, qui détenait le capital, s'occupa de l'affaire : ce furent des débats interminables et de longs marchandages, entre le propriétaire, un gros parcheminier, habile à produire des enchères, et le propagandiste, verbeux et méprisant. Ils s'accordèrent enfin sur un bon prix, et Chapelle signa les contrats.

L'importance de la demeure, l'étendue des labours et des dépendances les obligèrent à récolter des adhérents. Ils rabattirent dans les cafés et les crèmeries du Montparnasse; ils

allèrent même au restaurant Bardot, fréquenté par des créophages ou mangeurs de viande, mais où se pressait l'élite intellectuelle du quartier.

On y voyait, entouré de ses disciples, le poète Fortunat, qui composait des élégies en forme de poire, de jet d'eau et de tête de pipe; l'écrivain russe Slaboumné, qui écrivait en français, après quarante leçons, et dont on admirait, autour des tables, la fougue lyrique et l'indépendance de la syntaxe; le célèbre Panetone, qui s'occupait à traduire les œuvres géniales d'un poète inconnu de la République Andorienne. Il y avait encore un grand nombre de peintres qui professaient des théories admirables sur la peinture, des gens qui se disaient sculpteurs, un philosophe péruvien, des journalistes dont les articles avaient un immense retentissement dans tous les cafés du quartier, et quelques excellentes filles prodigues de leur corps, mais purifiées dans cette ambiance d'activité cérébrale.

Ce fut avec une répulsion non déguisée que Chapelle pénétra dans ce charnier. Les habitués, sans honte aucune, déchiquetaient le corps sanglant d'animaux inoffensifs. L'un d'eux tenait entre les doigts un os à moitié rongé qu'un être barbare avait arraché de la

poitrine d'un agneau; un autre dévorait la cervelle d'un veau misérable. Le sang rougissait les assiettes et découlait, avec la sauce, aux commissures des lèvres. Et devant tous, des poisons alcoolisés remplissaient les verres.

Le propagandiste, surmontant l'horreur qui l'accablait, s'asseyait à la table de ces cannibales. Sûr de les convertir, il leur parlait de la Colonie, de son fonctionnement, du but que l'on voulait atteindre et de la vie parfaite qu'on y mènerait. Et il leur citait l'exemple des Doukhobors du Canada.

Quelques-uns, pusillanimes, maintes fois emballés dans les rafles, se réservèrent au seul mot d'anarchie, par crainte de la police. La plupart refusèrent au nom de l'Art, dont ils formaient, disaient-ils, la classe sacerdotale, et qui absorbait tyranniquement toutes leurs énergies : ils n'avaient pas de goûts champêtres; l'inspiration ne leur venait que dans l'atmosphère bruyante et nuageuse des cafés; se détacher de Paris, c'était perdre le contact fécond du sol natal.

Chapelle allait quitter à jamais ce lieu de débauche, lorsqu'il aperçut dans un coin d'ombre un grand garçon nerveux et musclé, aux yeux bleus à fleur de tête, vêtu d'étoffe « normale » et chaussé de sandales alle-

mandes, système Kneipp. Ils engagèrent la conversation. C'était un Norvégien, Henrik Jordsen, dessinateur — il ne disait pas en quel genre. Il s'étonna de n'avoir pas rencontré plus tôt le propagandiste, car il venait chaque soir chez Bardot, avec sa compagne; et il présenta une fille mamelue, à face rubiconde et réjouie : elle était, narrait-il, mère de deux garçons de six et de cinq ans, qu'elle abandonnait, par principe d'éducation, à leur libre arbitre, et qui ne l'accompagnaient jamais; lui-même n'en était point le père : il avait recueilli la femme avec ses gosses après l'expulsion d'un camarade italien qui lui avait légué sa maîtresse, comme cela se pratique, ajoutait-il, entre libertaires.

Chapelle bondit à ce mot, et révéla ses opinions. L'autre connaissait parfaitement les idées communistes; il avait lu tous les théoriciens de la doctrine. Il écouta silencieusement la description de la Colonie, félicita Chapelle de son initiative, avec une froideur septentrionale, et se déclara prêt à travailler dans la Cité, en compagnie de sa femme et ses rejetons. Mais une somme de cent cinquante francs qu'il devait à Bardot l'obligeait à continuer de vivre dans le quartier et à prendre chez le traiteur son unique repas. Chapelle paya

la dette et entraîna dans son groupe l'homme, la femme et les jeunes; ils renoncèrent sur-le-champ à se nourrir de cadavres et adoptèrent le végétarisme. Le Norvégien s'offrit pour la culture et pour la confection du pain, les boulangers, dans la République de l'Avenir, devant avoir une place éminente. Sa compagne préparerait la cuisine de la communauté. Les adeptes se réjouirent de leur acquisition.

Fernand Verd, de son côté, persuada sa bonne amie : elle était vendeuse dans un magasin de modes. Blonde jusqu'au blanc, et indolente, elle adorait la Poésie, vénérait la Beauté, mais se consacrait plus particulièrement à la Musique. Elle devait représenter l'Art au sein de la Colonie; et Chapelle, pour lui faire sa cour, décida qu'on la surnommerait : la Muse.

On continua d'employer tous les moyens d'action pour racoler des Frères; on fit même une publicité discrète dans *La Cité régénérée* qui reparut pour l'occasion. Mais nulle voix ne répondant à cet appel, ils commencèrent à mettre en œuvre leur projet.

Lhommel était déjà parti pour surveiller l'installation du mobilier, l'ensemencement des labours et les travaux d'aménagement que comportait leur programme. Les autres, pen-

dant l'hiver entier, se livrèrent aux achats.

Depuis longtemps, Chapelle avait dressé une liste des articles nécessaires et des provisions de toutes sortes qui devaient permettre d'attendre la récolte sans se mêler au trafic social. Il commanda, par sacs, des céréales diverses, des légumes secs, du riz, des pommes de terre, de la farine et du sucre; par caisses, des pâtes alimentaires, du savon, des conserves, des boîtes de confitures et de produits Kellog; par ballots, de la laine et du coton filés. Il y avait du linge comme pour un « palace », une pharmacie de régiment, des tonneaux de pétrole pour l'éclairage, des rames de papier pour l'impression du grand ouvrage sur Malthus et sur l'hygiène conjugale. Ce fut encore une presse à bras, une brocheuse mécanique, un stérilisateur Weck pour les compotes, des appareils et des produits photographiques. Krabelinckx dépensa huit mille francs de toiles, de couleurs et de pinceaux. Verd se paya des papiers à la forme, des plumes d'oie, des encriers à renversement, des gommes, des règles, des buvards, et tout ce qu'il fallait pour écrire de beaux poèmes. Chacun se fit confectionner une garde-robe et un trousseau complet, selon des modèles rationnels que Pascal avait imaginés. On

acquit un répertoire à fiches mobiles, des machines agricoles pour les semailles et la moisson, un moulin à bras pour faire le « pain complet », un métier à tisser de marque américaine, et une machine à coudre perfectionnée qui brodait, ourlait et tricotait.

Ils semblaient fréter un navire pour une expédition polaire. Chaque jour, on envoyait à Lhommel des caisses volumineuses. Les plus lourdes transportaient la bibliothèque. C'était une idée de Jordsen : il avait rassemblé toute une encyclopédie communiste, des livres dont certains, estimés par les bibliomanes, habillés de maroquin ou de fin bradel, lui demandèrent de patientes recherches et de fortes dépenses. Il y avait des recueils d'articles oubliés, des brochures sous le manteau, des plans et des graphiques dissimulés dans des étuis. La plupart des volumes avaient des couvertures écarlates, en signe probable de l'incendie qu'ils allumaient dans les idées.

Lhommel recevait les colis et les faisait ranger à mesure par une équipe de manœuvres qu'il payait largement, comme il convient à un libertaire. Il surveillait les dernières constructions et l'aménagement du logis. Les adeptes lui adressaient des lettres impatientes; Pascal fit même le voyage et revint émerveillé

mais mystérieux. Dans la dernière semaine d'avril, ils reçurent un télégramme leur annonçant qu'ils pouvaient venir.

Ce soir-là, Chapelle fit le compte de l'argent qui lui restait : il y avait encore quatre-vingt-dix-sept mille francs. Il les serra dans un coffret et ne dit rien à personne, songeant qu'ils serviraient peut-être un jour.

Ils s'embarquèrent, un matin de soleil pâle, et n'échangèrent pas une parole tout au long du voyage, tant l'émotion les étranglait. Lhommel les attendait à la gare. Ils s'embrassèrent avec effusion, et s'acheminèrent à pied vers la Colonie.

Quand elle apparut entre les arbres, avec ses murs roses, ses toits d'ardoise et ses cultures d'un vert lavé, ils se serrèrent l'un contre l'autre. Et ils ne savaient plus rien, sinon que leur cœur battait immensément dans leur poitrine.

IV

Les bâtiments formaient un vaste rectangle, parmi des vergers en pente douce, à la lisière d'un bois.

Le corps de logis avait de hautes fenêtres à meneaux et un perron de pierre; l'étable, l'écurie et la remise fermaient l'un des côtés de la cour et, de l'autre côté, les arches puissantes de la grange s'appuyaient sur des colonnes trapues. Un mur de grès, avec un portail à auvent, composait l'entrée. Le puits s'élevait au milieu de la cour; et devant la

grange, il y avait un portique pour les exercices sanitaires.

Alentour, parmi les pommiers du verger, des constructions neuves étaient disséminées : le fournil et son appentis qui recouvrait une meule à bras; l'atelier de tissage; la resserre pour les fagots. Près d'un ruisseau qui serpentait au bas de la pente, se trouvaient le rucher, la buanderie et le lavoir. Et sur le plateau, au bord de la route départementale, une tour de briques, avec une plate-forme à créneaux, dénonçait les goûts moyenâgeux de l'ancien propriétaire : on découvrait de là-haut tout le domaine, ses édifices, ses pommeraies, son petit bois, et les cultures dont le vert très doux se moirait sous la brise. Une oriflamme dominait la terrasse; elle portait, en lettres blanches sur champ d'azur, le nom de la Colonie :

CITÉ KROPOTKINE

Chapelle l'avait ainsi baptisée, en souvenir de *La Conquête du Pain* et de tant d'autres livres admirables où l'enthousiasme l'emporte sur la logique.

Sous la conduite de Lhommel, on fit une visite générale. On contempla, dans l'étable,

deux vaches, Anne et Marie, qui ruminaient sur la paille, et dans l'écurie, deux hongres rouans qui se nommaient Cabet et Fourier, en hommage aux fondateurs du Communisme. Le poulailler, adossé au mur d'entrée, avait ses cages vides, les adeptes ne mangeant ni viande ni œufs. Ils comparèrent la grange à une église où se dispensaient les dons de la Vie; ils crièrent dans le puits et firent descendre et monter les seaux de cuivre. Il y avait une forge près de la remise; avec une joie enfantine, ils firent sonner les marteaux sur l'enclume, manièrent les tenailles; et Pascal, tirant la chaîne du soufflet, entonna le grand air de *Siegfried*. Krabelinckx exulta devant les machines agricoles, avec leurs bras multiples, bleu de cobalt et vermillon, leurs roues jonquille, et les sièges de cuir fauve à clous dorés; il se proposa de les peindre, fauchant le ciel clair en beaux losanges, ou soulevant les blés comme des gerbes de lumière.

Au-dessus du perron, une inscription d'émail suivait la courbe du linteau : PAIX — FRATERNITÉ. La porte était ouverte et il n'y avait pas de serrure, par mépris de la défensive sociale. On pénétrait directement dans la salle commune — la Chambre des Relations Générales — qui était aussi le réfectoire; elle était

ornée d'un piano et, sur la cheminée à manteau de chêne, il y avait un buste de Kropotkine, en plâtre peint. A gauche, se trouvaient le Dormitoire ou chambre des célibataires, et le Puéritoire ou chambre des enfants. Les gosses de Jordsen se ruèrent dans leurs lits respectifs; on les abandonna, par principe, bataillant avec leurs oreillers et poussant des cris de conquête.

La cuisine, de l'autre côté, montrait ses râteliers et ses dressoirs chargés de casseroles et de vaisselle d'aluminium; la porte-fenêtre donnait sur un potager où de jeunes légumes se défripaient dans l'air tiède. La compagne de Jordsen ne voulut plus quitter son royaume et elle se mit à manier les ustensiles, avec l'enivrement d'un sauvage qui découvre un ballot de verroteries.

Sur la cour, s'ouvrait la Bibliothèque. Les caisses de livres étaient rangées au pied des murs, et les rayons de sapin laissaient voir leurs alvéoles dépeuplés. Lhommel s'expliqua: il n'avait pu tout faire, et de plus, c'était un travail qui ne lui convenait point; il remettait à l'un des Frères le soin de ranger les bouquins avec méthode et d'en établir le catalogue analytique. Pascal s'offrit de grand cœur à prendre ces fonctions : il ignorait, avouait-il,

les théoriciens du Communisme et trouverait ainsi l'occasion de se mettre au courant.

Ils gravirent un escalier qui s'élevait au long de la façade et visitèrent le premier étage. On y voyait la chambre des Jordsen et celle du couple Verd; l'Imprimerie, réservée à Chapelle, avec un bureau-ministre pour les écritures; le Laboratoire, qui était une chambre obscure pour la photographie et qui contenait la Pharmacopée, vaste armoire pleine de fioles, de boîtes rondes et de paquets d'ouate.

Au grenier, Réserve de la Colonie, se trouvaient les provisions.

On redescendit ensuite explorer les vergers, le bois, les champs, visiter le lavoir, les ruches, le fournil et la Filature.

En chemin, Lhommel exprima son inquiétude au sujet de l'entretien de cet immense domaine : il s'était servi, jusqu'à cette heure, de la main-d'œuvre étrangère, mais des Communistes, lui semblait-il, ne pouvaient continuer à recourir au salariat. Chapelle l'accusa de broyer du noir avec sa véhémence accoutumée; il déclara que tout s'arrangerait; il avait, au surplus, dressé un plan d'organisation qu'il donnerait le lendemain aux adeptes. Tous l'applaudirent, fors Lhommel qui, foudroyé

mais toujours incrédule, hocha la tête sans répondre.

Cependant, le repas du soir fut préparé dans l'allégresse. Jordsen, toujours serein, défonçait les boîtes à conserves; le poète dressait le couvert en déclamant des strophes tempêtueuses; Pascal remplissait au puits toutes les carafes et tous les brocs de la maison. On ne put obtenir de Krabelinckx qu'il ne s'installât sur le perron et ne fît des croquis de la cour, avec la crête des arbres et les nuages du couchant. Les deux femmes s'empressaient dans la cuisine; remuant les casseroles, elles faisaient, disait le peintre, une belle musique de nourriture. Chapelle allait de l'un à l'autre, relevant quelque faute, distribuant des conseils, jetant partout son regard d'aigle; quand on se mit à table, il prit naturellement la place du milieu, dans un fauteuil bien rembourré, et fit venir à ses côtés Pascal et Loyse, la compagne de Fernand Verd.

Par les fenêtres ouvertes, on voyait la nuit s'épanouir et les étoiles s'allumer une à une dans le ciel paisible. Assis autour de la table, sous la lampe suspendue, ils se regardaient en souriant; même Lhommel avait une figure joyeuse. Leurs propos voltigeaient de l'un à l'autre : ils disaient l'espoir, l'ivresse d'être

libres et de ne plus sentir les entraves sociales, la faim de bon labeur, dont on connaît la cause et le but, l'effort commun pour le bonheur commun...

Chapelle, s'étirant avec volupté, eut un mot de propriétaire :

— Comme on est bien chez soi!

Cela fit rire tout le monde. Ils discutèrent cette question de la propriété : il leur semblait absurde qu'un homme privât ses frères de la jouissance d'un objet; la nature épanchait ses dons sur tous les êtres; le royaume de la terre appartenait à tous. Pascal, cependant, suggéra que la propriété relative pouvait seule permettre le contentement délicieux de dire à un autre homme : « Tiens, voilà pour toi! »

Mais Chapelle ayant affirmé que la charité le scandalisait, tout le monde applaudit, sauf Krabelinckx qui dévorait sans mot dire.

Il y avait des nouilles, des petits pois à l'étuvée et du pain de Paris, dont ils avaient fait, au départ, une ample provision, en attendant la cuisson du lendemain.

A la fin du repas, Chapelle, debout au milieu de ses disciples, fit un beau discours sur les devoirs qui les unisssaient et sur l'exemple magnifique qu'ils allaient donner à l'Humanité. Sa parole était émouvante; Jean-

nette, la femme de Jordsen, qui rangeait la vaisselle dans la cuisine, apparut sur le seuil en sanglotant dans un torchon. Quand Chapelle eut terminé son homélie, on fit un ban en son honneur. Ensuite l'on fut en cortège souhaiter le bonsoir aux vaches et aux chevaux; et chacun s'en alla coucher, laissant toutes les portes ouvertes. Seul, le propagandiste retira la clé de l'Imprimerie où il avait déposé l'avoir de la communauté.

Le lendemain, dès l'aube, on se mit à l'ouvrage. Chapelle avait divisé la journée, d'après l'archétype de Fourier, et consacré par un terme révolutionnaire chaque heure de détente : c'était le Matutinal ou petit déjeuner, la Relevée ou repas de midi, et la Reposée ou la sieste; le dîner s'appelait Vespéral, et le coucher, Nocturne.

Dès le premier jour, le propagandiste prit la direction des affaires : à chacun fut désignée la besogne quotidienne.

Jordsen s'occupait du potager et de la coupe du bois; tous les mardis, avec l'aide de Pascal, il préparait le pain pour la semaine : il y eut de rudes expériences, dans le temps que dura son apprentissage, mais il finit par s'en

tirer avec maîtrise, et deux mois après, il se lançait dans la pâtisserie.

Krabelinckx se chargeait des bêtes et les menait à la pâture, en emportant sa boîte et des toiles. Il s'installait dans le verger et travaillait jusqu'au soir, sous le soleil ou sous l'ondée, aspirant à pleine poitrine la vie riche du terreau. Son enthousiasme ne se débandait point : il voyait dans un seul angle mille sujets à traiter; les variations de la lumière sur un tronc d'arbre lui suffisaient. Dans un besoin fou d'exalter sa force, il parlait de peindre non seulement sur la toile, mais sur tous les murs, sur l'écorce et les feuilles, sur le ventre des vaches! Ce fut, en quelques jours, toute une série de *Colonies* où s'allumaient dans le matin, se voilaient sous le crépuscule, vibraient au soleil, la ferme rose et ses toits bleus.

Pascal aidait le Norvégien dans ses travaux, avait la gestion de la Bibliothèque et s'occupait de l'instruction des adeptes : il leur faisait des « démonstrations » d'espéranto, d'histoire de l'art et d'économie politique. Ces « démonstrations » se donnaient à cinq heures, avant le Vespéral. Chapelle nommait « démonstration » tous les actes de la vie journalière; le moindre fait, dans la Colonie, com-

portait, disait-il, un enseignement. Entretenir les ruches était la « démonstration d'apiculture »; préparer le repas, « démonstration culinaire »; et quand lui-même, en tapant du poing sur la table et en jurant le nom de Dieu, s'efforçait, comme il se l'était attribué, d'apprendre aux moutards l'abécédaire, cela s'intitulait « démonstration de puériculture ».

Fernand Verd s'employait aux « démonstrations de laiterie » : il trayait les vaches, confectionnait le beurre et le fromage; il s'occupait aussi des abeilles; toutes besognes poétiques, depuis Virgile et M. Maeterlinck. On le priait souvent d'aider les femmes dans les gros travaux et de les accompagner au lavoir. Mais il y répugnait, étant de nature somptueuse, et n'acceptait ces viles corvées que comme un sacrifice à ses principes. La plupart du temps, il s'enfermait dans le Dormitoire, rangeait les ustensiles de son inspiration, et après avoir attrapé quelques mouches, sommeillait sur sa chaise.

Lhommel le remplaçait. Il n'avait pas d'attributions mais il surgissait partout où quelque chose était à faire : on le trouvait débarbouillant les gosses, distribuant les provisions, balayant les chambres, surveillant la poussée des cultures, aidant Jeannette à récurer la

vaisselle. Il relayait Jordsen au pétrin, Krabelinckx à l'étable, Pascal dans les travaux du potager, toujours alerte, toujours inquiet sur le sort de la Colonie, et se multipliant ainsi autant par crainte que par goût.

Chapelle, cependant, administrait la Commune avec zèle. Presque toujours cloîtré dans l'Imprimerie ou le Laboratoire, il travaillait à son grand ouvrage sur Malthus ou à l'impression d'une série de cartes postales qui serviraient à la propagande et qu'on distribuerait aux visiteurs.

Il en était venu d'abord deux ou trois, vaincus par la curiosité. On les avait bien accueillis. N'ayant découvert ni bombes, ni poignards, ils parlèrent des « anarchistes » comme de gens des plus pacifiques, et amenèrent leurs parents et leurs amis. Le dimanche, ils élisaient comme but de promenade le « repaire des nihilistes ». Chapelle, seigneur du lieu, les recevait dans la Chambre des Relations Générales. Il leur exposait les principes du phalanstère, le mécanisme de la Colonie, et cherchait à les convaincre des splendeurs du Communisme; il leur citait, parmi tant d'autres, les Doukhobors du Canada. Sa voix chaude et son air décidé séduisaient les dames, mais les messieurs

réclamaient des éclaircissements; il s'engageait des discussions violentes et confuses : Chapelle, grâce à l'ampleur de ses poumons, en sortait toujours victorieux.

Il procédait ensuite à la distribution des cartes postales où l'on voyait les Frères en « démonstrations », béchant le potager, cuisant le pain, tournant la meule à bras, ou suivant avec des poses méditatives le cours d'espéranto. Lhommel versait à la ronde, d'un air morose, la « soupe communiste », ce qui était une manière antialcoolique de fraterniser par la boisson.

Les bourgeois se retiraient avec de molles poignées de main : ils se disaient profondément intéressés et enchantés de l'accueil qu'on leur avait fait. Quelques-uns offraient de l'argent, comme on fait dans les monastères : Chapelle refusait avec hauteur et souhaitait les voir se joindre bientôt à l'effort de la Colonie. Ils promettaient d'y penser et demandaient encore quelques précisions, comme si vraiment ils songeaient à s'enrôler dans le bataillon libertaire. Lhommel les accompagnait jusqu'à la tour gothique; et, sur la route, ils se saluaient cérémonieusement.

En ce printemps, les blés étaient en croissance et la terre travaillait.

Les femmes s'occupaient des soins de la maison. A Loyse était dévolu l'entretien du linge et des vêtements; elle aidait aussi Jeannette aux labeurs du ménage mais ne prenait aucune part à la cuisine. Elle enseignait enfin le piano au plus âgé des gosses et passait deux heures par jour à entretenir par des gammes et des exercices d'élargissement, sa propre virtuosité. Quand il l'entendait préluder, Chapelle descendait papillonner autour d'elle; il lui parlait de son talent et de l'émotion qu'il éprouvait à l'écouter; mais elle demeurait fidèle au poète dont elle aimait les cheveux longs et les mains soignées.

Jordsen était moins égoïste. Comme il préconisait la communauté des femmes, il offrait la sienne aux adeptes. Elle n'était guère séduisante; seul Pascal s'en accommodait quelquefois, sans enthousiasme, après de longues nuits d'insomnie; elle ne s'y refusait point et semblait même trouver le garçon à son goût. Cela se passait avec une célérité primitive, la femme n'ayant pas trop de temps pour préparer les repas.

Ils étaient réglés avec exactitude, d'après les

manuels du parfait végétarien. La Relevée comprenait un « plat de résistance » (orge, gruau, millet, riz ou sarrasin), un plat de légumes, et des fruits selon la saison. Le Vespéral offrait une soupe maigre, une « denrée légère » (pommes de terre, pâtes ou purée de farineux), une salade et des compotes. Ce menu restreint pouvait être varié à l'infini, la *Table du Végétarien*, le livre culinaire de la secte, comprenant huit cent cinquante articles; mais il avait fallu rayer les cent dix-huit manières de préparer les œufs, aliment condamné par les principes de la maison.

Jeannette était une artiste ingénieuse; elle avait du végétarisme, dont elle n'était pourtant qu'une catéchumène, une intelligence singulière. Elle excellait à des mélanges subtils, tels que « marier le blé vert avec les tomates », comme s'exprimait le manuel, à étuver la protose et à préparer comme entremets un suave tétragone à la crème ou un pain de nuttolène aux haricots. Elle seule, dans la préparation du café d'orge germée, pouvait surveiller, comme il convient, le développement de la diastase.

La soirée était remplie, le plus souvent, par une « démonstration d'esthétique ». Verd récitait *L'Aube des Temps nouveaux* ou quelque

passage d'un poème en gestation. Pascal tirait de son étui, avec des précautions religieuses, le violon de sa maman, et secondé par Loyse, jouait du Beethoven, ce grand anarchiste, ou de la musique à idées. La Muse terminait l'audition : elle s'installait avec un regard noyé dans sa face maladive; ses doigts exsangues passaient avec mollesse sur le clavier du piano; elle lamentait quelque mélodie poitrinaire ou onaniste, Chopin ou Debussy. Krabelinckx, après avoir tenu bon pendant dix minutes, allait se promener sous les étoiles et imiter, au sein de la nuit silencieuse, le cornet à pistons. Les autres se repliaient sur les chaises, les joues entre les poings, les prunelles fixes ou les yeux clos, plus immobiles que des statues.

Pascal, les mains jointes, la figure élargie de béatitude, s'abandonnait à son rêve; il délectait son idéal atteint. L'aube des âges d'or, comme disait Fernand Verd, empourprait l'horizon; comme une arche de paix, la maison fraternelle reposait dans la nuit. Là, s'unissaient, loin des injustices et des préjugés millénaires, les fermes décisions, les amitiés inébranlables. Une abondance de félicité pleuvait sur ce logis. Des paroles bénies, comme au noël chrétien, flottaient dans l'éten-

due : la paix était donnée aux hommes de bonne volonté.

Oppressé d'extase, il renversait la tête. Le plafond semblait s'entr'ouvrir aux épiphanies légendaires; la lampe y projetait, comme le signe d'un pacte surhumain, un grand arc de clarté.

V

Dans le temps qui précéda la moisson, quelques difficultés se présentèrent.

Un mardi, Jordsen entra dans la cuisine, le torse nu, les cheveux poudrés, tout blanc de farine, et réclama du sel pour la pâte. Jeannette lui indiqua la boîte qui pendait à côté du fourneau.

— C'est tout ce qui me reste, mais prends-le, Firmin m'en donnera d'autre.

— Que veux-tu que je fasse de cette poignée? — s'écria le Norvégien en soulevant le couvercle.

— Si tu n'en as pas assez, — dit la femme, — appelle Firmin; il est dans la remise.

On appela Lhommel, directeur des Réserves; il accourut, flairant un drame.

— Je vous ai donné, — balbutia-t-il, — tout ce que j'avais acheté cet hiver.

Il dit encore, la mine accablée :

— Il ne me semble pas qu'il y ait du sel dans le grenier; je ne crois pas que vous m'en ayez envoyé. Qui s'est occupé des provisions?

C'était Chapelle. Il sortit de l'Imprimerie, en se plaignant qu'on le dérangeât dans ses travaux. Quand il fut au courant de l'affaire, il émit simplement :

— Cela doit être sur ma liste.

Il la tira de son portefeuille et la parcourut deux ou trois fois.

— Eh bien, mes enfants, ça n'y est pas!

— Alors? — bégaya Lhommel qui devint livide, — nous... nous n'avons pas de sel?

Jordsen fut d'avis d'aller voir à la Réserve.

— C'est inutile, — s'exclama le propagandiste; — si ça n'est pas dans mon répertoire, c'est que je n'y ai pas songé. C'est un embêtement, c'est certain, mais je ne puis penser à tout. Mes méditations philosophiques m'absorbent corps et âme : on m'oblige à descendre

à tous propos dans le domaine concret. Si j'y apporte un peu de distraction, ce n'est pas ma faute.

Ils lui compatirent sincèrement. Lhommel pencha la tête et murmura :

— Qu'allons-nous devenir sans un grain de sel?

— Nous nous en passerons, — formula Chapelle.

— Mais c'est impossible!

— Ah! tu m'embêtes! — s'écria l'autre. — As-tu la mer à ta disposition? Veux-tu faire des fouilles pour découvrir des gisements? C'est un léger oubli; il nous faut en supporter les conséquences.

Jordsen déclara qu'il était peu commode de faire de cette façon du pain convenable; sa compagne affirma que la cuisine n'aurait aucun goût.

— Tant pis, — conclut Chapelle; — nous ne pouvons tout de même pas en acheter!...

— Evidemment, — confirmèrent les hommes.

Ils demeuraient les uns devant les autres, consternés et muets, ne sachant que faire. Jordsen, le premier, secoua sa torpeur.

— Allons travailler, — s'écria-t-il.

Cela n'arrangeait rien, mais chacun se rendit à son ouvrage.

Au Vespéral, le pain fut déclaré possible; mais, trois jours après, la boîte du fourneau s'étant épuisée, les repas devinrent d'une fadeur uniforme. Il leur semblait manger toujours du même plat sous des couleurs diverses. La soupe était austère, les légumes douceâtres, les céréales écœurantes; les pâtes avaient un arrière-goût de colle à tapisserie. Ils résistèrent vaillamment; Chapelle leur persuada que l'on pouvait s'y faire et leur cita l'exemple des prêtres égyptiens qui s'abstenaient de sel par dévotion. Cependant, vers la fin de la semaine, Krabelinckx avoua qu'il en avait assez.

— Où en trouveras-tu? — s'exclama le propagandiste.

— Mais... chez le marchand!

Ce fut une stupeur. Les adeptes se regardèrent en blémissant. Chapelle se dressa, les poings sur la table, et cria que c'était miner les fondements de la Colonie; puis il discourut avec abondance : on ne pouvait retourner à des compromis intersociaux, connaître à nouveau la fermentation de l'offre et de la demande, rétablir le roulement de la monnaie, cause de tous les conflits. Lhommel, au nom de la sainteté de la Discipline, appuyait la fureur du propagandiste.

Elle avait une raison qu'il ne disait pas : il

se voyait forcé d'avouer tôt au tard qu'il disposait d'une forte somme. Il fit jurer, aux Frères, de tenir bon. Et l'on persévéra pendant deux semaines encore, après lesquelles les estomacs furent plus forts que les volontés. Jordsen et Krabelinckx, soutenus par les femmes, supplièrent Chapelle d'abandonner une seule fois des règlements trop sévères et d'échanger contre un produit de la Colonie une importante provision de sel. Ce n'était point trahir leurs principes, puisqu'il s'agissait d'un oubli dans l'organisation primitive. Il se fit longtemps prier, objecta que l'échange n'était plus d'usage et dit enfin qu'il n'en voyait pas l'utilité, car la Colonie possédait encore un pécule dont il n'établit point le chiffre et sur lequel on pouvait prélever quelques louis.

Lhommel fut chargé de se rendre chez Barat, l'épicier du village, qui en était aussi le maire. Celui-ci fut stupéfait de la quantité demandée.

— Ce n'est pas, au moins, — questionna-t-il, — pour fabriquer des explosifs?

Le Kropotkinien déclara leur complète neutralité; ils se tenaient volontairement à l'écart; ils n'avaient rien de commun avec les terroristes et répudiaient leurs attentats. Il conclut en montrant qu'ils désiraient le bien-être géné-

ral par la mise en commun des énergies et qu'au surplus le sel n'était jamais entré dans la composition de la poudre.

Barat ne comprit rien mais bougonna en inscrivant la commande :

— Faudra voir à rester tranquilles...

Lhommel s'en revint profondément abattu; il présageait des heures néfastes; il devinait, autour de la Cité, une force ténébreuse et hostile; il valait mieux ne pas la provoquer et ne rien attendre que de soi-même.

Ses alarmes s'accrurent quand les gosses, en jouant à la guerre, démolirent la batterie de cuisine. On les fessa pour avoir montré des sentiments peu pacifiques, mais il fallait remplacer les casseroles. Chapelle, heureusement, découvrit, dans un coin du domaine, de la terre à poterie, et apprit à Pascal à façonner les récipients, d'après une méthode employée par les nègres de Madagascar; on les formait sans moule, en tournant l'argile avec les paumes, et on les mettait à sécher au soleil. Mais ses rayons, dans la Sarthe, n'étant pas assez forts, on fit cuire les casseroles dans le four à pain. Elles éclatèrent à la première expérience. Il fallut encore une fois recourir au trafic, écrire à Paris pour commander une batterie nouvelle, échanger de l'argent contre la produc-

tion capitaliste et voir s'émietter ainsi leur idéal.

Ils en souffraient sans se le dire; ils avaient montré de l'héroïsme en brisant avec la société; reprendre contact, c'était avouer leur défaite. Ils comprenaient aussi que leur beau rêve, tel qu'ils l'avaient songé, devenait impossible. La claire enfance qui les avait conduits perdait de son sourire ingénu. Ils en conçurent de l'aigreur et leur union s'en trouva moins entière.

Un premier conflit mit aux prises Jordsen et Pascal. Comme celui-ci travaillait dans la Bibliothèque, il entendit racler du violon. Il se précipita dans la salle commune. Le Norvégien, ramassé dans une pose caricaturale, imitait, pour amuser Loyse, les acrobaties d'un virtuose.

Pascal lui arracha des mains son instrument. L'autre protesta : ce violon appartenait aux adeptes, comme tout ce que renfermait la Colonie, et il avait le droit d'en user. Pascal sentit sa colère tomber d'un seul coup : théoriquement, son Frère avait raison; mais quelque chose au fond de lui se lamentait. Il s'expliqua, d'une voix troublée : c'était le violon de sa maman, elle l'avait tenu dans ses mains, sous son menton, et son cher parfum semblait encore imprégner le vieux bois; il

était si simplement humain de s'attacher à un souvenir, de le posséder avec jalousie. Jordsen, ému, objecta cependant qu'il voyait là des marques du vieil instinct de propriété et qu'il lui semblerait beau d'en faire le sacrifice. Pascal, les mains tremblantes, lui tendit le violon; l'autre refusa, des larmes plein les yeux; et ils s'étreignirent en pleurant. Loyse sanglotait; ils l'embrassèrent aussi, avec une tendresse innocente.

La pauvre fille n'était plus heureuse : comme Hélène de Sparte, elle provoquait de longues rancunes. Chapelle, après l'avoir bercée de phrases câlines, en était venu brusquement à lui offrir sa couche. Elle l'avait dit à son amant qui se plaignit au propagandiste. Celui-ci présenta le front : il répondit que c'était exact, qu'il ne voyait là rien de répréhensible, qu'il ne trouvait guère fraternel de garder une femme aux dépens des autres et que Jordsen avait su montrer le bon exemple. Verd lui conseilla de s'adresser à Jeannette.

— Merci, tu n'es pas dégoûté, — fit Chapelle en ricanant, — cela ferait le troisième.

— Alors, — menaça le poète, — je te prie de laisser Loyse tranquille.

— Entendu! que mossieu le propriétaire jouisse en paix de son bien.

Ils n'en dirent pas davantage, mais se parlèrent depuis ce jour avec une politesse affectée.

Jeannette, au contraire, cimentait l'accord des adeptes.

Un après-midi d'été, comme Henrik et Pascal faisaient la sieste sous les pommiers, leur compagne mutuelle vint s'asseoir auprès d'eux. Elle demeura quelque temps sans rien dire, puis, d'un air gêné, leur avoua qu'elle était enceinte.

Pascal rougit; Jordsen dit aussitôt :

— C'est ainsi que se fonde la Société nouvelle.

Et ils cherchèrent à décider lequel des deux serait le père. La femme l'ignorait. Ce fut une dispute de courtoisie, chacun voulant laisser à l'autre l'honneur d'avoir fait l'enfant. Ils ne purent résoudre ce point difficile.

Au repas du soir, ils s'en ouvrirent à leurs amis. Chapelle les blâma, au nom de ses ouvrages néo-malthusiens : il en descendit les principaux chapitres et, debout, déclama les passages qui condamnaient cette ardeur prolifique.

Lhommel sortit de son apathie ordinaire pour déclarer sa vénération. Le ventre des femmes grosses lui semblait sacré comme un temple : il abritait sous sa coupole le Saint-

Graal de la Vie. On devait s'agenouiller, comme Michelet, devant les atlas gynécologiques. Et lui-même saluait jadis, dans la rue, les femmes dont s'avérait la prochaine maternité.

En discourant de sa voix neutre, il grattait la toile cirée avec l'acier de son couteau. Chapelle, cahiers en main, développait des statistiques : les enfants, disait-il, émargeaient à la consommation et ne produisaient rien; ils étaient une charge pour leurs auteurs et paralysaient les énergies : on n'avait pas assez de temps pour développer son propre cerveau. Du reste, la procréation était un préjugé du christianisme et ne faisait l'affaire que des traîneurs de sabre. Et il tonnait contre les curés et les militaires.

La femme, ne disant mot, regardait son ventre avec attendrissement. Krabelinckx imitait le cor de chasse dans les grands bois. Pascal trouvait plus délicat de ne point se mêler à la discussion.

Elle s'accommoda non sans peine, et l'on résolut que l'enfant appartiendrait à la Colonie, et se nommerait comme elle, Kropotkine. Puis tout le monde embrassa la mère sur les deux joues, même Chapelle qui voulait se montrer bon prince.

Son despotisme croissait de jour en jour. Il s'était carré solidement dans ses fonctions d'administrateur. Tous les adeptes pliaient sous son autorité, sauf le poète qui surveillait Loyse, et Krabelinckx dont l'indépendance faisait un déplorable communiste.

N'ignorant plus que Chapelle détenait de l'argent, il avait osé lui demander cent sous pour aller voir les dames à la ville. L'autre avait refusé, parlant toujours de Jeannette et louant le bon exemple de Jordsen. Krabelinckx emporta quelques toiles, les alla vendre au Mans et revint satisfait. Il renouvela cette escapade. Chapelle le soupçonnait de rapporter de ses voyages, non seulement des souvenirs sentimentaux, mais aussi de la boucherie!

Toujours affamé par le régime végétarien, le peintre ne se contenait plus; il vantait, tout au long des repas, les volutes amples de boudins odorants, les rosbifs majestueusement couchés dans un parterre de cresson, et les poulets farcis dont le croupion dresse sa proue dorée au milieu d'un lac de sauce. En l'absence des Frères, il se fricotait, sur un coin du fourneau, des côtelettes et des saucisses. Jeannette y mettait de la complicité et mordait quelquefois aux morceaux. Chapelle, en entrant dans la cuisine, humait l'odeur du graillon; il se taisait,

attendant l'occasion de les surprendre. Mais la malice de l'un déjouait la ruse de l'autre.

Un matin, le propagandiste, dans l'effusion d'un lyrisme trop longtemps contenu, célébrait, devant Pascal, la majesté de ses conceptions récentes: il projetait l'établissement d'une palestre où l'on discuterait, tout nus, après les exercices athlétiques, de la Justice et de la Vérité. Il évoquait le stade entouré d'un vaste portique, l'arène des coureurs, le plateau pour les pugilistes, et un berceau de verdure sous lequel il reprendrait les entretiens antiques. Avec des gestes véhéments, il arpentait la salle, parlait de Socrate, et de Platon marchant dans les jardins d'Akadémos...

Il s'arrêta, penché sur l'âtre, remua les cendres lentement, et tout à coup jaillit, avec un cri de colère et de triomphe :

— Le cochon a bouffé une côtelette de porc!

Il brandissait un os à moitié noirci. Oubliant à la fois le philosophe et le gymnase, il exigea la discrétion de son disciple. Tout en grommelant des paroles comminatoires, il enveloppait dans une vieille quittance ce qu'il nommait le « corps du délit ».

A table, il offrit le paquet ficelé à Krabelinckx qui le déplia sans méfiance. Ce fut un énorme éclat de rire. Mais Chapelle ne riait

pas : le peintre s'attaquait aux principes les plus sacrés de leur association! Il fallait nommer cela une apostasie!

Tous les rires s'effacèrent brusquement; Krabelinckx s'était levé.

— Monsieur Chapelle Ier, — s'écria-t-il, — va sans doute rétablir l'Inquisition?

Et comme l'autre, frappé au point faible, le traitait de carnivore, criminel, nécrophage, en se délectant de l'acre horreur de ses injures.

— J'en ai assez! — hurla Krabelinckx, — je ne veux plus de cette tyrannie! Il n'y a pas de maître ici, godferdoum!

Et il sortit en renversant sa chaise.

Lhommel mit de longs jours à rétablir la paix chancelante. Il courait de l'un à l'autre, des sanglots dans la voix, les suppliant de reprendre leur bonne intelligence. Avec une ténacité pleine de douceur, il amena les deux hommes à conclure un armistice. Il désespérait, cependant, et voyait de lourds nuages s'amonceler sur la Colonie. Il souhaitait une catastrophe qui les réunît dans le danger; puis il songea que la moisson grouperait tous les efforts et créerait une alliance patriarcale. Et il attendit avec impatience la maturation des blés.

VI

Il avait appris dans un manuel d'agriculture la manière de connaître le temps de la moisson; et il allait chaque jour presser les grains entre ses doigts. Il étudiait l'influence du vent et de la lune, la marche des constellations; il répétait les vieux adages que l'on rencontre dans les almanachs. Vers la mi-juillet, il déclara que les seigles étaient mûrs et que l'on pouvait commencer les travaux.

Ils s'en allèrent, un matin, les hommes, les enfants et les femmes, en groupe bien réparti, les râteaux et les fourches sur l'épaule, comme

dans les tableaux de Troyon. Krabelinckx conduisait les chevaux attelés à la moissonneuse. Les adeptes chantaient une chanson de circonstance que Fernand Verd avait écrite sur un choral de Bach : on y célébrait la moisson comme un symbole, nouveau, de l'Avenir communiste.

Le firmament, d'un vert de jade, était semé de minces balayures. Les oiseaux gazouillaient. La terre sentait la rosée. Puis le ciel se teignit de nacarat et d'orange, et le soleil se balança sur l'horizon. L'ombre des moissonneurs s'allongeait à travers les campagnes; la silhouette de la machine qui roulait en tête du cortège s'enflammait dans le contre-jour.

Ils se sentaient émus et grandis, comme s'ils participaient au rituel d'une religion très ancienne. C'était l'offrande du grain, le sacrifice à la terre qui nourrit les hommes pacifiques : le geste du faucheur couche les épis qu'elle a fécondés. Ils donnaient à ce geste le sens auguste et vague que lui prêtent les démocraties : tout effort demande sa récompense; l'agriculteur amasse les richesses qu'il a semées; de son lent retour symétrique, il conclut, andain par andain, le travail de l'année. Aussi, nul ouvrier ne leur paraîssait-il plus noble...

Il est vrai qu'il s'agissait ici non point d'une

énergie musculaire, mais d'une mécanique perfectionnée. N'importe, l'allégorie s'en trouvait décuplée par une poésie moderne et brutale. Aussi, jaillirent des cris d'enthousiasme quand l'appareil se mit en marche. La double scie mordait les chaumes au pied, les renversait d'une jonchée sur le tablier mobile; ensuite la blonde nappe, glissant vers un cylindre, était séparée en javelles que des doigts de métal liaient en gerbes; et le mouvement bref des pales les rejetait avec précision sur le terrain dépouillé.

Les adeptes accompagnaient la machine merveilleuse et admiraient son intelligence : elle obéissait tout entière à la seule impulsion de ses roues et se portait elle-même en travaillant; la gerbe qui sortait de ses engrenages était égale, tous les épis en faisceau dru, et mieux nouée que par la main d'un homme. A chacune d'elles qui s'abattait sur l'éteule, ils poussaient des exclamations de surprise. Krabelinckx, avec la gravité d'un prêtre, dirigeait les bêtes dans les tournants et surveillait les commandes; nulle séduction offerte à son œil de peintre, ni celle des cultures où des moires ondulaient, ni celle des grands espaces où se diapraient les nuages, ne pouvait l'enlever au double soin de la conduite et de la manœuvre.

Quand ils furent las de le suivre, les moissonneurs se mirent à relever les gerbes et à les dresser en moyettes; mais ils n'avaient pas la manière, et s'attardaient longuement à équilibrer leurs édifices qui s'écroulaient sur leurs talons. Le peintre, infatigable, avait abattu la moitié du champ, qu'ils réparaient encore leurs premières meules : ils lui crièrent de s'arrêter; mais il continuait, sans détourner la tête, et les gerbes, derrière lui, s'ajoutaient aux gerbes. A midi seulement, la faim le fit descendre de son siège. Les chevaux étaient rendus; il les dételа pour les reposer et leur servit de l'avoine avec attendrissement.

On s'était installé sous un platane, et l'on déballa des vivres atones. Krabelinckx célébra les pique-niques où l'on découvre des pâtés onctueux engainés de graisse blanche, et des sardines, en couches profondes, reposant dans un lac d'huile parfumée; puis il dévora son pain, le regard tendu vers des paradis gastronomiques. Les autres, allongés sur l'herbe, entrechoquèrent leurs timbales d'eau pure, en souhaitant la réussite des moissons. Puis ils s'entretinrent du Progrès en général, et de la machine agricole qui résumait les conquêtes de la Science : ces découvertes quotidiennes feraient bientôt de toute la production un simple

mécanisme; le travail de l'ouvrier ne serait plus qu'une surveillance sans effort; la machine remplacerait l'esclave des temps antiques; l'intellectuel vaquerait à ses études, au milieu d'un ingénieux système de manettes, de boutons, de commutateurs et de leviers, par lequel, d'une main nonchalante, il distribuerait aux forces métalliques toutes les besognes matérielles.

— Ainsi, — conclut Jordsen, — l'idéal proposé par notre maître Kropotkine deviendra possible : tout homme sera libéré des exigences de la vie par un travail d'une heure ou deux par jour, et aura droit à toutes les jouissances.

L'ombre s'épanchait mollement sur leurs épaules. Un loriot, dans le platane, jetait ses notes allègres. Verd et Chapelle, couchés côte à côte, partageaient un quignon de pain et se versaient à boire dans le même gobelet. Ils parlaient sans éclats, présentant comme un don frugal le meilleur de leurs pensées : un calme géorgique harmonisait leurs entretiens.

Lhommel ne disait mot; il se sentait submergé par un bonheur trop immense : comme il l'avait prévu, le sain labeur des champs abolissait les querelles, l'entr'aide régnait à nouveau sur la Cité. Ils connaissaient la paix de l'âme que donne l'application à bien faire.

Après le repas, ils continuèrent de causer.

Les femmes et les enfants sommeillaient sur le gazon. Krabelinckx nettoyait les peignes de sa machine et graissait les rouages. Mais les adeptes le supplièrent de renoncer à la fauche pour ce jour-là. Il protesta sans trop de vigueur, refusa de les aider à la glane, et courut chercher sa boîte et des toiles; puis il se mit à peindre, en plein soleil, les moyettes dorées à la cime, la mécanique multicolore et le groupe des moissonneurs.

Ils s'étaient relevés, les membres mous, avec une grande fatigue dans la tête. Chapelle enviait la sérénité du paysan que les problèmes de la philosophie n'accablent point, et qui peut se donner tout entier à une activité physique : les cérébraux, comme eux, portaient le poids d'un double effort et se brûlaient, disait-il, par les deux bouts. Il proposa de reprendre le travail le lendemain dès l'aube. Et l'on abandonna Krabelinckx sur le terrain, avec les chevaux qui broutaient le talus, et la faucheuse dressant vers le ciel ses bras désolés.

Le jour suivant, Lhommel se réveilla vers huit heures et constata que tout le monde dormait encore. On prit en traînassant le Matutinal, et l'on s'en fut à la corvée, sans diligence.

On mit plusieurs jours à relever les seigles;

quand ils furent debout, les blés n'étaient pas encore mûrs. Il y eut une semaine de répit pendant laquelle les adeptes reprirent goût à l'ouvrage.

Le blé, leur semblait-il, avait une signification plus haute, un caractère plus abstrait que l'avoine et le seigle : c'était avec le blé qu'on nourrissait le Peuple; il était l'antique manne terrestre, la cause et le but de toutes les Révolutions, la tige mille fois figurée sur les monuments de l'Histoire. Toutes ces raisons allégoriques donnèrent à leur labeur un nouveau ragoût; ils retournèrent aux champs comme le premier jour, dans l'aube qui s'éveille, et chantant leurs hymnes.

La scie mâcha les beaux épis gonflés, sur toute la longueur de la parcelle, puis elle s'arrêta en grinçant. Krabelinckx descendit de son siège, tâtonna les rouages comme on palpe un membre malade, et ne vit rien. Il fouetta les bêtes : les roues tournaient mais le mécanisme restait immobile. Il fallut rentrer à la ferme pour examiner la machine. Tous les adeptes l'accompagnèrent : ils entouraient ce grand corps paralysé et cherchaient l'ankylose : ils déboîtèrent la roue porteuse, puis envahirent les engrenages. Jusqu'au soir ils démontèrent des pièces et les remontèrent aussitôt, crai-

gnant de se tromper. Après deux jours, ils découvrirent que l'arbre de la javeleuse avait été faussé par une pierre.

Il fallait en forger un nouveau. Personne ne savait forger; néanmoins, ils se disputèrent longtemps autour de l'enclume pour savoir qui tiendrait le marteau. Jordsen l'emporta; les autres s'empressèrent autour de lui. Ce nouvel office les amusait : allumer le foyer, tirer la chaîne, tremper le fer, leur était un jeu plein d'inconnu. Mais le métal voulait une énergie plus entendue; il résistait à leur maladresse. Ils l'avaient à peine dégrossi, qu'ils voulurent faire entrer le tourillon dans les coussins; après de longs efforts, ils détraquèrent l'appareil.

Pascal fut d'avis de téléphoner au Mans pour faire venir un mécanicien. Le Norvégien, tout frémissant de pâle colère, déclara qu'il ne consentirait jamais à recourir au salariat : à l'appui de son refus, il cita de si nombreuses théories que personne n'eut le courage de le contredire. Ils commandèrent à la ville des pièces de rechange; en attendant l'expédition, ils attaquèrent les blés à la faucille : ils n'avaient pas le coup de main, et la résistance des chaumes leur brisait les doigts. Ils renoncèrent à ce labeur d'esclave, et chaque jour,

ils télégraphiaient au Mans pour hâter la livraison. Lorsqu'elle fut faite, et qu'ils eurent péniblement rétabli les pièces, les blés avaient mûri, les grains se détachaient à la moindre secousse. Ils laissèrent aux oiseaux la moitié de la récolte.

Cette expérience les découragea de l'agriculture. Il fallait encore déchaumer les éteules, fumer la terre et faire les semailles; et ce serait bientôt le temps de la cueillaison : les branches des pommiers, sous l'abondance des fruits, s'abaissaient jusqu'au sol; il fallait étayer leur poids magnifique. Ensuite viendraient les foins d'automne, les luzernes, la récolte des pommes de terre, la coupe du bois pour les provisions d'hiver, la mouture des froments. C'en était trop, comme disait Chapelle, pour des cérébraux que la méditation tyrannise. Ils ne pouvaient admettre ce régime de travaux forcés sans répit ni repos. Le propagandiste résuma l'opinion générale;

— Nous ne sommes pourtant pas des ilotes, — s'écria-t-il.

Et comme ils n'étaient pas des ilotes, ils renoncèrent au labourage et décidèrent de semer en février des céréales de printemps.

Ils s'en tinrent donc à la cueillette. Ils passaient des journées entières dans le verger,

sous l'ombre claire des arbres. C'était la peinture idyllique des travailleurs de l'Avenir, les beaux gestes des femmes recevant les fruits, les enfants nus jouant sur le gazon, parmi les colchiques et les gramens, et les voix mâles qui se répondent avec des accents de tendresse. L'air était chargé du parfum des pommes. Elles s'entassaient par monceaux sur les aires de paille qu'ils avaient tressées en chantant. Cette abondance leur semblait allégorique, elle aussi : ils y voyaient l'image de la Terre Promise, d'où les messagers bibliques rapportaient des fruits extraordinaires : cette Terre Promise ne pouvait être que l'ère du Communisme. Et chaque jour, ils voyaient s'élever, avec une luxuriance écrasante, les richesses de l'automne.

Cependant, ils ne savaient qu'en faire. Les végétariens n'admettent point le cidre qui est une boisson fermentée. Quand ils eurent choisi les plus belles pour la confection des compotes et le garde-fruits de la Colonie, il en restait tant et tant, accumulées au pied des arbres, qu'ils se détournaient, le jour, pour ne plus les voir, et rêvaient, la nuit, de leurs vertes avalanches. Et lorsque Chapelle exposa qu'il était criminel de laisser perdre ces trésors de la Nature, qu'il valait mieux les vendre, lors-

qu'il s'offrit à faire le marché, les Kropotkiniens, un peu las de leurs déboires, acceptèrent sans réplique cette nouvelle compromission.

Ils se dépouillaient ainsi, peu à peu, de leurs vertus libertaires. Lhommel, toujours en alerte, osa le montrer sans ménagement : il fallait bien le dire, la colossale organisation des intérêts les enveloppait de toutes parts; il l'avait prévu depuis longtemps; il n'avait jamais cru que fût possible l'isolement d'une poignée d'hommes au cœur de la société. Il l'avait dit au Restaurant Cérès!

Et il se lamentait, inépuisable.

Jordsen sortit un nouveau lot d'écrivains communistes et soutint, avec force citations, que la vente et l'achat n'étaient qu'une forme de l'échange et pouvaient s'adapter au programme collectiviste. Chapelle offrit l'exemple des Doukhobors du Canada. Il s'ensuivit une grande dispute où ils se reprochèrent mutuellement leurs déceptions. Verd, surtout, fut plein de sarcasmes : le Frère Jordsen avait beau dire, la Colonie n'était plus qu'une ferme, et mal organisée! Ils se traitèrent de lâches et d'ignares, et se séparèrent en plein désaccord.

Les derniers travaux du sol leur firent sentir plus lourdement le poids de leur servitude

volontaire. Puis vint novembre, les longues journées inactives. Ils vivaient comme des époux retirés des affaires, et qui n'ayant plus de soucis, ne connaissent plus que leurs rancunes. Ils évitaient de se rencontrer; quand l'un d'entre eux, poussant la porte d'une chambre, y trouvait un adepte, il s'écriait : « Pardon! » et se retirait aussitôt. Ils ne s'assemblaient qu'aux heures des repas ou pour des besognes indispensables. Il n'y avait plus de « démonstrations » d'aucune espèce. Ils avaient pris l'habitude de s'isoler, chacun dans une pièce; ils avaient fini par y transporter leur lit et les quelques objets qu'ils affectionnaient. L'hiver fut rigoureux : il fallait du feu dans toutes les cheminées. Lhommel, pour dissiper la mélancolie qui l'accablait, maniait la hache dans le bois, du matin au soir, pour fournir des bûches à ses Frères; Chapelle s'enfermait dans l'Imprimerie et travaillait confusément; le poète s'était emparé du Dormitoire; Pascal rangeait les livres de la Bibliothèque et composait son catalogue analytique.

Krabelinckx avait résolu de décorer la Chambre des Relations Générales, bien qu'il n'y eût plus de relations du tout. Verd lui avait proposé des sujets allégoriques : la Fraternité unissant les castes sociales, des couples de

l'âge d'or sous les bosquets d'une île fortunée. Il renvoya le poète à ses séquences et se mit au travail.

En larges pâtes, il déploya sur les murailles des paysages aux molles ondulations. Parmi les carrés blonds des champs d'avoine et l'azur délié des lins en fleur, des files de peupliers se penchaient sous le vent. Aux arbres s'accrochaient les voiles envolés du brouillard. Dans le fond des vallées, l'ombre somnolait.

Il peignait en chantant d'une voix gueularde et traînassante. Jeannette venait admirer le travail des pinceaux; talochant ses gosses qui ne la quittaient plus, elle portait de chambre en chambre son ventre énorme; ou l'appuyant sur ses genoux, assise en face du peintre, elle suivait les progrès de la couleur en épluchant des pommes de terre.

Quant à la Muse, elle s'ennuyait. Elle n'ouvrait plus son piano, et cherchait un moyen de se distraire. Le latin l'avait captivée, mais elle n'avait pu venir à bout des relatifs. Après s'être essayée dans l'aquarelle, elle hésitait entre le cuir repoussé et la danse à la façon des Grecs. On lui acheta des poules qu'elle nourrissait de ses blanches mains; et elle allait vendre les œufs au village. Sa joliesse et la distinction de ses manières lui valurent tout de

suite une clientèle choisie. Le médecin du bourg s'honorait d'en être : il la recevait avec des égards et la reconduisait parfois jusqu'à la tour gothique, portant, pour lui complaire, le panier de la jeune femme et chuchotant à son oreille des paroles galantes.

Aux premières pousses des lilas, Jeannette mit au monde une fille. Comme on n'avait pas de berceau, on la coucha dans une crèche, tel Jésus-Christ, le père du Communisme. Mais Kropotkine, nom mâle, n'allait plus : il fallait trouver autre chose. Lhommel voulait Kropotkina, mais la mère préférait Jeannette, ou Marcelle qu'elle trouvait distingué. On chercha plusieurs jours. En feuilletant Dostoievski, Verd découvrit « Sonia », dont les syllabes évoquaient toutes les miséricordes. On fit comprendre à la maman la religion des prostituées; l'avis du poète prévalut.

Sa compagne, pendant la neuvaine des couches, fut préposée par Chapelle aux besognes culinaires. Elle y montra peu d'habileté et beaucoup de dégoût : la vaisselle crevassait les mains, la chaleur du fourneau donnait des boutons. Elle ignorait la préparation des légumes, s'oubliait à réciter du Baudelaire et négligeait ses casseroles. Krabelinckx, d'un air bourru, prit sa place au fourneau et servit

aux adeptes des plats de sa façon, qu'ils déclarèrent succulents : il avait trouvé d'ajouter sans rien dire, à la recette végétarienne, un peu d'extrait de viande.

Chapelle qui ne pardonnait pas à Loyse de l'avoir repoussé, la prit à partie et lui reprocha, en termes durs, sa paresse et son égoïsme. Elle ne répondit rien, mais se mit à pleurer. Puis elle sortit, en essuyant ses larmes.

Au Vespéral, elle n'était pas rentrée. On l'appela dans le verger, aux alentours; Lhommel partit à sa recherche du côté du village; Verd le suivit bientôt. Il s'informa chez l'épicier qui, d'un air goguenard, lui conseilla de « ne pas se frapper ». Le poète ne comprit rien et rentra très inquiet. Lhommel, revenu par la traverse, l'accueillit avec une figure navrée; tout en l'exhortant à montrer du courage, il lui débita la triste nouvelle : la Muse avait cédé aux instances du docteur et s'était installée chez lui. Le village ne l'ignorait point; cela faisait un gros scandale.

Verd se raidit.

— Tout être est libre de son destin, — balbutia-t-il.

Puis il se pencha sur son assiette et se mit à contempler fixement les fleurs qui la décoraient. On entendait l'enfant crier dans la

chambre voisine. Une invincible détresse appuyait sur les épaules. Huit heures sonnèrent au clocher. Ils considéraient avec amertume la place de l'absente. Lhommel soupira :

— Nous n'aurons plus de démonstrations musicales...

Mais Chapelle, d'une voix coléreuse :

— Elle était indigne de la Société future!

Il lui gardait rancune d'avoir cédé à un autre qu'à lui, mais se réjouissait de la déconvenue du poète.

— Ce qui manque ici, — ajouta-t-il, — c'est de la discipline.

Et il résolut d'y mettre le holà.

Il ne pouvait assujettir les adeptes; même Pascal, depuis quelque temps, semblait lui échapper. Seul, Jordsen s'entendait avec lui sur le terrain de l'érudition.

Il décida de contenir cette indépendance en serrant les cordons de la bourse. On avait renoncé aux cultures, et les achats devenaient quotidiens : ils avaient un compte chez Barat et correspondaient régulièrement avec leurs fournisseurs. Pour combler ces dépenses, le propagandiste fit argent de tout. Il vendit l'une des vaches, les foins sur pied et les coupes de bois; il voulut s'emparer des toiles de

Krabelinckx : mais celui-ci les cachait dans un cabaret du village. Aux curieux qui visitaient la Colonie, Chapelle offrait maintenant, pour deux sous, les cartes postales de propagande, et pour trois francs, son grand ouvrage sur Malthus, qu'il avait enfin terminé.

C'était un mince opuscule de cent pages, avec ce titre : TUONS L'ŒUF!, et qui portait en manière d'épigraphe : *Dieu bénit les familles nombreuses, que ne les nourrit-il ?* Il avait bonne mine sous sa couverture écarlate; des piles d'exemplaires, dans les coins de la salle commune, s'équilibraient, attendant les acheteurs. Mais les visites se faisaient rares, les bourgeois n'y trouvant plus le petit frisson des premiers jours; le village se gaussait de leur prétendue fraternité, la Muse ayant révélé dans les boutiques les discordes intimes.

Elles s'envenimaient de jour en jour. Deux partis s'accusaient : Jordsen soutenant le propagandiste, et Krabelinckx dont le poète embrassait la cause, en accusant Chapelle de ses malheurs.

Lhommel, dans son impuissance à les réunir, s'efforçait d'écarter les causes de dispute : il détournait la causerie sur des questions générales; malgré tout, les interlocuteurs en revenaient à leurs griefs.

Pascal, depuis longtemps, se détachait de toutes ces querelles. Il recherchait la solitude. On le trouvait quelquefois penché sur le berceau où le bébé sommeillait dans ses langes. Pendant les repas, il ne parlait à personne, ou sortant tout à coup de sa méditation, il énonçait, d'une voix lointaine, des aphorismes sur l'amour et sur l'individu. Chapelle les relevait avec vivacité; son disciple le regardait longuement sans répondre et reprenait le cours silencieux de ses pensées.

VII

Il vivait dans la Bibliothèque, comme un bénédictin dans sa cellule. On s'était habitué à le voir là, on le considérait comme chez lui; s'ils avaient besoin d'un livre, les adeptes frappaient avant d'entrer.

Il y avait transporté son violon et quelques souvenirs de sa maman : un bracelet formé d'émeraudes et de sardoines, son éventail chinois peuplé de personnages menus, et deux pendants d'oreilles qui figuraient des épis à logettes d'or fin. Il les avait rangés sur un gué-

ridon, près de la fenêtre. Chapelle nommait cela « du fétichisme »; il ne comprenait rien à la transformation de son disciple, ni à son goût pour la retraite. Pascal semblait même se désintéresser de la femme; depuis les couches de Jeannette, et malgré les invites qu'elle lui renouvelait, il gardait une chasteté farouche. Le propagandiste s'inquiétait de cette existence mystérieuse. Il se mit à surveiller son élève; il ne découvrit rien. Quand il le venait surprendre dans son travail, il le trouvait assis devant la table et prenant des notes, ou parcourant les livres les plus orthodoxes.

Il avait rangé les volumes, provisoirement, d'après une ligne chronologique, suivant l'évolution du Communisme; et les prenant l'un après l'autre, il en faisait l'analyse.

Il y avait les Précurseurs, la sainte phalange de ceux qui entrevirent la Vérité. Ils annonçaient la fin des lois et des gouvernements, la libre communauté de toutes choses, l'union des peuples abattant les frontières, la paix universelle, l'abolition des tribunaux, des temples, des dieux, du mal et de l'argent, cause première de tous les malheurs du monde. Zénon, le Chinois La-o-tsé, l'évêque d'Albe Girolamo Vida, les Hussites et les Anabap-

tistes, Rabelais, Fénelon, Diderot et quelques autres professaient de semblables idées.

C'était du moins ce qu'affirmait M. Mulet, auteur d'une brochure sur les origines du Communisme. Tout homme qui, certain jour, excédé sous le faix des statuts, las de se sentir presser les côtes dans le troupeau humain, avait rêvé de solitude et d'indépendance, devenait, selon M. Mulet, un précurseur du Communisme, la souche du nihilisme, le prophète lointain de l'idéal démocratique : les fantaisies de Panurge s'érigeaient en dogmes sociaux, Jésus-Christ prêchait sur la montagne le triomphe du prolétariat, et Diogène le Cynique, en s'enfermant dans son tonneau, faisait montre de sentiments collectivistes.

Le style en bras de chemise de M. Mulet avait de beaux mouvements d'orateur populaire. Pascal remarqua qu'il négligeait dans son histoire les atlantides platoniciennes et les républiques spartiates, sans doute, parce que leurs institutions étaient basées sur la discipline : or, précisait M. Mulet, en s'appuyant sur les théoriciens de la secte, *les relations entre les membres de la société nouvelle doivent être réglées par des engagements mutuels librement consentis et révocables au gré des membres.*

Il était évident que ces principes n'engendreraient pas l'harmonie, et qu'une organisation de cette espèce avait des chances d'évoluer. Aussi Pascal crut-il bon de n'aller pas plus loin. Il s'en tint à ces données vagues sur les origines de sa croyance. Ce qui l'intéressait dans son étude, c'étaient les moyens matériels préconisés par les penseurs, les réalisations immédiates, et comment le bonheur des hommes pouvait être enfermé dans une équation.

Il crut trouver une réponse dans le système des « bons de travail » qu'imagina Robert Owen, et après lui Proudhon. Les owénistes décrétaient la possession collective de la terre et des usines par des groupes territoriaux qu'ils dénommaient « communes ». La rétribution du travail et les échanges — inévitables! Pascal le savait trop — entre les communes, étaient faits à l'aide de « bons » représentant la quantité d'heures de travail données par chacun des membres à la culture communale ou dans les ateliers et les usines. Cela supprimait, d'un seul coup, l'argent, la paresse, les inégalités de fortune, la misère, le vagabondage et la prostitution. Il est vrai que le « bon de travail » pouvait devenir une monnaie nouvelle et remplacer les vieux écus; c'était

substituer des pièces de carton à des pièces de métal, et les inconvénients demeuraient les mêmes. De plus ce beau système s'appliquait sans défaut à la besogne d'un agriculteur ou d'un mécanicien, mais non d'un artiste ni d'un savant. Quelle était la valeur marchande d'une heure de méditation? Quel rapport établir entre la poursuite d'un microbe et l'étamage d'un chaudron? On pouvait solder en « bons de travail » les investigations d'un chimiste, bien que le résultat de ses recherches ne fût point assuré; mais comment payer le labeur d'un artiste?

Une phrase, heureusement, vint l'éclairer : *On ne paie que la production des choses reconnues nécessaires.*

L'art, évidemment, n'était pas nécessaire; on avait besoin de pain, de vêtements, mais personne, au sens absolu du mot, n'avait *besoin* de poésie; on ne pouvait subsister sans aliments, on pouvait vivre sans littérature. Donc l'art n'était pas un travail; les « bons », en conséquence, ne s'appliquaient pas à ce genre d'occupation.

Ils s'appliquaient au travail d'un balayeur et même à celui d'un horloger, sans tenir compte de son apprentissage. L'horticulteur, habile à marier les espèces, à conduire la

greffe et la taille, se voyait salarié au même barème que le gâcheur de plâtre. C'était, songeait Pascal, supprimer toute émulation; dans une société de ce genre, sous la règle du moindre effort, tout citoyen voudrait être concierge ou gardeur de pourceaux. Il fallait solder non l'heure, mais l'effort et l'attention, différencier, par conséquent, la valeur des « bons de travail » ou en verser un plus grand nombre à l'ouvrier d'élite : mais c'était, conclut-il, retrouver le salaire avec tous ses dangers. Peut-être valait-il mieux ne rien donner du tout, sinon le droit à la consommation. Tel était du reste le vrai Communisme, celui qu'avait voulu réaliser la Colonie.

Le « système industriel » de Saint-Simon se rapprochait de cet idéal. Il comptait, pour établir le Communisme, sur l'abandon volontaire de la propriété par les riches — abandon volontaire légèrement provoqué par des impôts considérables et la suppression de l'héritage. De cette manière, l'Etat devenait maître de tout; un seul propriétaire remplaçait tous les autres qui devenaient, tous, des fonctionnaires de l'Etat. Ils ne l'étaient pas tous au même degré; une formule rendait les choses équitables : *à chacun selon ses capacités*. C'était supprimer les injustices de l'owé-

nisme. La capacité de chacun serait déterminée par « l'Assemblée des meilleurs hommes, les meilleurs dans les sciences, les industries et les arts ». On ne disait pas qui choisirait les « meilleurs hommes », ni par quels procédés les « meilleurs hommes » détermineraient la capacité de chacun. Cela supposait un vaste Ministère-des-Capacités-publiques, des examens, des baccalauréats capacitaires; et de la part des « meilleurs hommes », une extraordinaire pénétration morale, une connaissance approfondie de l'homme en général et de chaque homme en particulier, une mise au point quotidienne de toutes les volontés, de toutes les tentatives, de tous les résultats, une infaillibilité presque dogmatique, celle qu'ont toujours montrée en ces matières les académies, les instituts et les commissions de tous genres, dispensateurs de prix.

Ce système aboutissait, par une pente naturelle, au pontificat suprême : c'est ainsi que l'avait compris le successeur de Saint-Simon, son rejeton intellectuel, Barthélémy-Prosper Enfantin, qui flanqué du sieur Bazard, avait fondé une église simonienne dont le temple, rue Taitbout, voyait se rassembler des fidèles vêtus d'azur et des dévotes en robes blanches avec des écharpes violettes. On y prêchait

l'égalité des richesses et la communauté des des femmes, c'est-à-dire « les affections constantes et les affections mobiles ».

Le Père Enfantin, partisan des affections mobiles, las des disputes que lui opposait le Père Bazard aux affections constantes, se sépare de son collègue, fonde une église à Ménilmontant, s'intitule « loi vivante ou messie-mâle », porte sur la poitrine un pectoral où s'inscrivent ses titres, et dépense un emprunt considérable — il avait trouvé des souscripteurs! — à donner des fêtes galantes où tout Paris était convié, dans le but métaphysique de découvrir le messie-femelle qui complèterait le messie-mâle. Il fit sans doute de nombreuses expériences mais ne trouva jamais, hélas! la compagne qu'il rêvait. Il s'en tint à gérer à coups de brefs apostoliques la communauté de Ménilmontant dont il était le maître temporel, et Dieu, le chef spirituel. Tout se ramenait à Dieu par le canal de son Messie. On attachait tant d'importance, dans l'église « enfantine » aux femelles susceptibles de messianisme et on se livrait si minutieusement à l'examen de leurs capacités, que la secte, en fin de compte, fut appelée en cours d'assises, pour outrages aux bonnes mœurs.

Ainsi finit la religion du Père Enfantin qui,

dépouillé de son pontificat, s'en fut, comme Candide, cultiver son jardin.

Pascal, en tisonnant les bûches qui s'écroulaient dans le foyer, cherchait à résumer les aspirations de ces grands-oncles du Communisme.

Toutes leurs formules, et d'autres moins illustres, comme celles de Barbès et des Blanquistes, représentaient sous un déguisement varié la tyrannie moderne de l'Etat; au despotisme personnel, que réfrénait au moins la crainte des représailles, s'était substitué le despotisme des gouvernements; des sanhédrins parlementaires réglaient la production, la rassemblait sous leur contrôle et distribuaient aux groupes sociaux la part qui leur était allouée, pour vivre d'abord, pour produire à nouveau, et pour se reposer s'ils en avaient le temps. La terre et l'industrie, soumise à cette dictature, étaient exploitées par tous les citoyens, répartis en régiments, en bataillons, en compagnies de travailleurs d'Etat, régis par des codes militaires et commandés par une hiérarchie d'officiers-producteurs. Cela ressemblait, sous une forme plus administrative, à la monarchie d'un Pharaon, sans l'épopée.

L'archétype du genre lui était décrit par Cabet. Ce nom le fit sourire, à la pensée du

bon cheval châtré depuis l'enfance, et qui, faute d'exercice, se boursouflait sur sa litière.

Cela s'intitulait : *Voyage en Icarie,* non que le Dédalide eût patronné la République, mais en hommage au fondateur imaginaire qui se nommait Icar comme il se fut nommé Durand.

Tout le système reposait sur une maxime d'une remarquable pénétration psychologique : « L'homme se distingue essentiellement par sa raison, par sa perfectibilité et sa sociabilité ».

C'est en vertu de ce principe que les Icariens formaient une seule famille, avec un seul domaine et un seul capital; elle était unie par les liens de la fraternité. Ces liens, pour tout dire, étaient assurés par un « exécutoire » qui « soumet à sa règle, à son ordre et à sa discipline toutes les volontés, qui dirige et concentre tous les efforts, qui dispose de tout, et dont la principale mission est de produire la richesse et le bonheur de tous les Icariens ».

Quinze comités dirigeront la République : de constitution, d'éducation, d'agriculture, d'industrie, de nourriture, d'habillement, de logement, d'ameublement, etc. Ils légifèrent et dispensent la besogne, ils instruisent, nourrissent, habillent, logent et meublent tous les citoyens sans distinction, et ne leur demandent en échange que leur travail et le produit de leur

travail. La plus parfaite égalité préside à ces distributions : tous les habitants de cette terre fortunée ont le même jardin avec les mêmes légumes, le même appartement et les mêmes bibelots, des bancs semblables sous des tonnelles identiques, et la même pipe que l'on rallume avec un pareil nombre d'allumettes. « Ainsi, disait le texte, comme on ne peut donner à chaque famille un équipage, personne n'en a. »

Cette uniformité, digne du bourg fameux de Vondervotteimittiss, mais admirable d'équité, réglait, comme toutes choses, l'alimentation de l'Icarie. Pendant la semaine, tous les habitants d'un même quartier prennent tous, dans un « restaurant républicain », leurs repas préparés par les « restaurateurs de la République » : la salle en est superbe, décorée, célébrait l'auteur, « comme les plus beaux restaurants de Paris : une musique délicieuse charme les oreilles, tandis que l'odorat y savoure de délicieux parfums. » Ce lieu rempli de délices et de suaves senteurs contenait deux mille personnes.

Par une attention touchante du législateur, les repas du dimanche se prennent en famille : autour des tables — ou plutôt, autour des billards — s'installent les aïeux blanchis et souriants, le père à face mâle, la mère au doux

visage, et, supposait Pascal, le même nombre d'enfants, pour ne point déroger aux principes de « l'exécutoire ». Cependant, le Comité de Nourriture ne laissait point aux ménagères l'initiative du menu : il leur imposait le *Guide du Cuisinier,* précieux livre d'office où se trouvaient le programme des aliments permis et la manière légale de les accommoder; il réglait aussi les heures des repas, leur nombre, leur durée, la quantité des mets et leur espèce, le poids du pain et la mesure du vin : c'était consacrer dans la paix les restrictions des temps de guerre et sanctifier l'économie.

Le Comité du Vêtement ne restait pas en arrière : il crée un modèle uniforme pour tous les Icariens, avec des marques, insignes, chevrons, emblèmes, attributs divers et multiples, déterminant la profession de chaque individu, son âge et peut-être son sexe, sa qualité de veuf ou de célibataire, de marié ou de remarié, et le nombre de ses enfants. Le vestiaire, tissé, coupé, cousu, brodé à la mécanique, comprenait trois livrées : un habit de fête, orné de rubans et de cocardes, un habit de travail et un habit « de société ». Ils sont tous faits en étoffe élastique, pour s'adapter à toutes les grosseurs et épargner aux tailleurs icariens la peine de prendre des mesures.

Il n'y a pas, dans Icarie, l'ombre d'un paresseux. Tout le monde travaille. Et les ouvriers, pour simplifier l'apprentissage et assurer le débit, fabriquent toujours les mêmes pièces : cela ne développe pas l'initiative mais égalise la production. « Tels sont l'ordre et la discipline dans les corps industriels, s'enthousiasme Cabet, qu'on croirait voir des régiments! »

Celui-là, cependant, n'oubliait pas les artistes et les considérait au moins comme « des choses nécessaires »; il montrait même à leur égard une étrange sollicitude. Sans doute pour leur faire de la place et pallier la maxime de La Bruyère, « que tout est dit et que l'on vient trop tard », le Comité des Sciences brûle tous les livres anciens jugés dangereux ou inutiles, dangereux s'ils combattent les principes du Communisme, et inutiles s'ils n'intéressent pas les prolétaires de l'Icarie.

Il y a, dans ce séjour apollinien, « d'immenses *ateliers* pour les écrivains, les historiens et les poètes ». Leurs facultés, loin d'être honnies, sont l'objet d'une éducation spéciale : à dix-sept ans, le jeune homme ou la jeune fille « qui veut embrasser cette profession » ne pourra le faire qu'après un examen « constatant les dispositions convenables »; il reçoit ensuite, pendant cinq ans, « l'instruction néces-

saire ». Les lauréats qui ont passé par ces épreuves, prennent le titre envié de « Poètes nationaux ». Eux seuls ont le droit d'écrire, mais ils ne peuvent écrire n'importe quoi : le Comité impose les sujets de « romans », sujets toujours moraux, jamais scabreux, d'une portée universelle, comme le Mariage ou la Fécondité. Et le livre primé au concours est édité par la République.

L'un d'entre eux, *L'Ami des Enfants*, ouvrage d'un poète illustre, est mis entre les mains des abécédaires par le Comité d'Education. Le privilège de ce dernier commence dès le ventre : il organise les « cours de maternité » et imprime le *Journal des Mères* où l'on trouve les berceuses et les rondes imposées par l'Etat. Il n'y a qu'un seul type d'enseignement : tous les enfants déclament des poésies et des morceaux d'éloquence; tous ont la même écriture, et lisible; ils suivent tous un cours de littérature et connaissent tous le dessin. Le latin et le grec sont supprimés, car « nous ne voulons pas, déclarait l'auteur, que nos enfants perdent dans cette étude ennuyeuse un temps précieux qui peut être employé bien plus utilement ».

Telle était l'organisation du travail. Les fêtes et les plaisirs avaient aussi leur Comité; cavalcades, jubilés, cortèges traditionnels, solennités

musicales, trémoussements populaires, fanfares et ballets, jeux publics et privés, obéissent à ses règles formelles. La loi détermine le nombre des chanteurs, danseurs et musiciens, le mode harmonique, la signification des entrechats. Au reste, les plaisirs d'Icarie dépendent de trois conditions : « la première, que toutes les jouissances soient autorisées par le Peuple; la deuxième, que l'agréable ne soit recherché que quand on a le nécessaire ou l'utile; la troisième, qu'on n'admette pas d'autres plaisirs que ceux dont chacun puisse jouir également ».

« Ainsi, déplorait un interlocuteur, chaque rue n'a actuellement qu'un seul billard pour trente-deux familles; mais dans dix ans, se réjouissait-il, chaque famille aura sur sa terrasse un billard ! qui servira en même temps de table à manger! »

— Heureux pays ! — s'écria Pascal qui n'avait jamais approché un billard.

Et il se vit encombré de cet appareil, ne sachant qu'en faire, poussant les billes avec les queues, des jours entiers, pour établir l'égalité sur le terrain de la jouissance...

Puis il connut les suprêmes réformes du génie cabétien. C'était toujours l'équité dans l'universel. Tous les transports se faisaient en bal-

lons, et les escadres s'élevaient au son de la trompette. Les mâchoires de tous les citoyens seraient examinées périodiquement par des arracheurs de dents officiels : ainsi « l'odontalgie » disparaîtrait de la République. Tous les cadavres, sans exception, seraient disséqués dans un « immense amphithéâtre, en présence de tous les étudiants ». L'huile de toutes les lampes et le suif de toutes les chandelles seraient parfumés; les savons aussi; et tous les cosmétiques comme les savons et les chandelles. Enfin, pour supprimer en Icarie les accidents de tous genres, tous les objets auraient une forme arrondie — même, songea Pascal en déchaînant le rire qui l'étouffait, même le tranchant des rasoirs et la pointe des clous!

— Pilouitt! pilouitt! — sifflait un merle sur le toit de la grange. Il était noir sur le ciel clair; en chantant, il renversait la tête et gardait le bec levé vers le ciel, comme s'il se gargarisait de lumière.

Tout à coup :

— Je te donnerai mon âme,
Je te garderai ma flâme,
Nous nous aimerons sous les cerisiers
En nous promenant parmi les sentiers.

C'était Krabelinckx qui travaillait dans la

salle commune; bientôt, la voix de Jeannette mêla un soprano flasque aux clameurs du peintre. Le nourrisson braillait dans son berceau; les deux aînés menaient un sabbat confus au fond de la remise. Et par-dessus tout ce vacarme, on entendit venir dans la paix troublée du soir les accents furieux de Chapelle :

— Allez-vous vous taire, sacrebleu !

Mais les autres reprenaient en chœur le refrain sentimental :

Viens sous la ramée
Aimée!
Aimée!

— Oh! douceur cabétienne! — se disait Pascal en s'étirant, — joies de l'existence copulative sous le sceptre d'Icar, premier du nom ! Combien ta sagesse, ô précurseur, sut augurer les bienfaits de la Communauté.

Il le laissa là, cependant, et le royaume imaginaire, pour feuilleter quelques « docteurs mineurs » qui avaient étendu et socialisé les principes de la coopérative : Louis Blanc et les Lassaliens, et tous ceux qui faisaient de l'Etat une vaste institution de crédit, une banque générale, prêtant aux ouvriers les sommes nécessaires pour couler les capitalistes. Mais ce n'était là que des moyens de transition et

non le fondement d'une société nouvelle.

Il n'en était pas ainsi de Fourier dont Pascal ouvrit avec respect le traité de l'*Harmonie universelle*. La physionomie de Fourier lui était familière : il l'avait entrevue bien souvent boulevard de Clichy, où il siège près d'un urinoir, en face d'un cinéma. Chapelle lui avait dit :

— C'est un lapin.

Il avait aussi lu *Travail*, le second évangile. Toutes ces marques de célébrité recommandaient Fourier à son admiration. Ce n'était pas qu'il crût à l'immortalité des hommes de bronze, ni à la haute intelligence de M. Zola, mais de si nombreux témoignages, et d'autres comme ceux de Michelet et du leader Jaurès, induisaient à la révérence.

Armé de « la clé de la loi du mouvement universel » qu'il nommait *loi sériaire*, inventeur de « l'attraction passionnelle », Fourier annonce le cycle de l'Harmonie : après la *sauvagerie*, le *patriarcat* et la *civilisation*, viendra le *garantisme*. L'ordre social doit tenir compte des passions humaines : il y en a douze, ni plus ni moins; elles engendrent par leurs combinaisons huit cent dix caractères différents, somme totale de tous les spécimens de caractères. C'est en reconnaissant leur existence et

en leur donnant leur application, que l'on rendra la vie agréable et le travail « attractif ».

Cela rendrait nécessaire — et le philosophe l'avait prévu — l'élection d'un Directeur des consciences, aussi psychologue que les « meilleurs hommes » de Saint-Simon. « On pouvait, disait Fourier, ménager au chef de la France l'honneur de tirer le genre humain du chaos social, d'être le fondateur de l'Harmonie et le libérateur du globe. » Cette monarchie morale n'était que transitoire; dans la société fouriériste, il n'y a pas de gouvernement; toute contrainte est supprimée, « l'influence de l'opinion publique suffisait ». Cependant, l'on retrouvait l'Exécutoire cabétien; il se nommait « l'Aréopage ».

L'unité sociale était la « commune libre », rurale ou citadine. Les mille six cent vingt personnes qui la composent rassemblent entre elles les huit cent dix caractères qui obéissent aux douze passions radicales. Elles créent une association « dans les formes légales », réunissent leurs valeurs de tous genres, leurs terres, leurs bestiaux et leurs instruments de travail, et exploitent leur domaine « comme le domaine d'un seul homme ». Les valeurs réunies sont représentées par des actions. Chacun travaille comme il l'entend, selon ses goûts et ses apti-

tudes, se loge comme il lui plaît, vit comme il le veut, mais n'est rétribué que « dans la proportion de son concours, estimé au prorata du *capital* apporté, du *travail* fourni et du *talent* dont il fait preuve ».

Les communes associées prennent le nom de Phalanges; leurs membres n'habitent point des villes ni des villages, mais de gigantesques bâtisses, d'une somptuosité bizarre, et qui s'appellent Phalanstères.

Ainsi Fourier combinait avec intelligence le Communisme et la propriété privée; on donnait son argent, mais on touchait les intérêts; on abandonnait sa maison, mais on choisissait son appartement, et l'on connaissait l'ineffable jouissance de vivre à l'hôtel toute l'année.

La vie industrielle et la vie citadine se passaient dans le Phalanstère; la vie rurale, dans les jardins, les galeries-serres et les environs du palais.

L'existence agreste est tout imprégnée de bucolique poésie; on y sent passer des souffles virgiliens. On cultive la terre avec élégance. Les travailleurs s'en vont aux champs dans des calèches suspendues; avant de se mettre à la besogne, ils sacrifient sur des autels champêtres jonchés de fleurs, aux « patrons de la Série »; car chaque genre de travail appar-

tient à une « série » qui ne connaît rien d'autre que sa fonction : c'est ainsi que la « série des saladistes » plante des salades en toutes saisons; que la « série des abricotistes » ne consentirait pour rien au monde à cultiver des cerisiers. A quatre heures, les fourgons du Phalanstère apportent aux « séries » du thé, du chocolat et des petits gâteaux, à la grande joie des « jouvencelles fraisistes » et des « dames mauvistes » qui cultivent des mauves toute l'année, près des « poiristes » poirisant.

L'existence pastorale n'est pas moins ingénieuse. Les sept troupeaux d'animaux domestiques sont menés paître musicalement par sept chiens-gammes dont les colliers sont armés de grelots : chaque collier sonne une note de l'octave, et chaque troupeau, reconnaissant la note qui l'entraîne, suit le chien qui la porte : il y avait ainsi les troupeaux d'oies en *sol* et celui des ânes en *ut*.

Comme tous les écrivains qui s'adressent au Peuple, Fourier donnait à la cuisine une place éminente. Elle faisait l'objet d'un grand chapitre; le style s'élargissait en rythmes truculents, tels qu'en eût trouvés Krabelinckx au milieu de son délire; ils célébraient surtout les œufs et les fromages: les œufs, dont les saveurs seraient variées d'après la nutrition des poules;

et les fromages! ah! les fromages! il y aurait pour cinquante personnes, cinquante fromages différents, servis sous cinquante cloches différentes, « variété, s'extasiait l'auteur, dont jouira chaque jour le moindre des Harmoniens, ce qui n'a pas été possible jusqu'ici, même à des rois! » Il allait plus loin dans son panégyrique, il donnait le *signalement* des fromages. Le gruyère serait « très salé, yeux moyens, larmes abondantes, chair compacte sans élasticité et rougeâtre vers la croûte ». Ces fromages mirifiques sont obtenus par « la série passionnée des fromagistes »...

Et voici que dans l'emportement de son lyrisme, le grand philosophe dépassait les bornes étroites de la Phalange et décrivait les vastes conceptions de son intelligence : on ferait fondre les glaces polaires pour attiédir les vents du nord et obtenir ainsi trois récoltes par an; on cultiverait alors le monde entier, même le Sahara, comme la Normandie; l'eau de la mer, par un procédé chimique, serait transformée en limonade; on apprivoiserait les lions, les tigres et les léopards, « dont la vitesse est bien supérieure à celle du cheval », et on les emploierait comme montures pour transporter la correspondance; on apprendrait aux baleines à remorquer les vaisseaux jusque

dans les ports, et aux hippopotames les barques des rivières; on télégraphierait aux planètes, on créerait entre elles et la terre une langue harmonique, un espéranto intersidéral, et on leur apprendrait ainsi « le génie, la perfection et la logique des institutions harmoniennes. »

Pascal s'était levé; il se sentait l'âme transie par tant de bêtise; il n'avait plus envie de rire et sentait un grand vide se creuser au fond de lui.

Il tournait encore, du bout des doigts, les pages du volume, quand Jordsen entra dans la Bibliothèque. Il venait consulter le catalogue et il le trouva parfaitement rédigé : il en félicita l'auteur qui ne répondait rien et continuait à feuilleter nonchalamment le livre de l'Harmonie, en attendant que son Frère se fût en allé.

— Ah! ah! tu lis Fourier, — s'écria le Norvégien. — C'est notre père à tous et la plus belle figure du dernier siècle. Il a été pour le Communisme ce que Platon ou Aristote furent pour la philosophie. Ses disciples et ses commentateurs se comptent par douzaines. C'est ainsi que Considérant...

— Je le connais, — interrompit Pascal.

— Evidemment, tu le connais, mais sans me

vanter, je le connais mieux que toi. C'est un vieux camarade...

Il énumérait les scoliastes sans nombre du Lycurgue des « lois sériaires ». Eugène Sue côtoyait Madame Vigoureux. Quelques noms étincelaient dans ce fatras, en vertu, peut-être, de l'invincible attraction que la sottise exerce sur les gens d'esprit.

— Ils n'ont fait, — conclut-il, — que mettre en lumière les principes de Fourier. Mais as-tu vu le Phalanstère?

Pascal n'avait pas vu le Phalanstère.

L'autre, se haussant sur ses longs pieds, fouilla dans les rayons, y découvrit un étui de maroquin et tira de ses profondeurs un rouleau qu'il déploya sur le carrelage. Ils s'agenouillèrent pour l'examiner.

C'était une grande lithographie composée par Considérant, le plus célèbre des apôtres, l'auteur du *Moyen d'organiser en deux mois le progrès réel.* Ceci portait comme titre : *L'Avenir : perspective d'un Phalanstère ou Palais sociétaire, dédié à l'Humanité.*

On y voyait un édifice énorme, caserne ou entrepôt, avec, au centre, une sorte de beffroi, et de tous côtés des milliers de fenêtres. Une notice détaillée renseignait les curieux.

Voici le corps central au milieu duquel

s'élève « la tour d'ordre », où sont placés l'observatoire, le carillon de cérémonie, le télégraphe, les « pigeons de correspondance » et la vigie nocturne : elle est « le centre de direction et de mouvement des opérations ». Deux ailes forment la cour d'honneur « où s'exécutent les parades et manœuvres industrielles ». Les ateliers bruyants qui « conspirent contre les oreilles publiques, avec le flageolet, la clarinette et le cor des écoliers » sont rejetés dans une « cour d'extrémité ». A l'autre bout, se trouve le « caravanséraï » ou hôtellerie pour les étrangers.

Il y a des jardins d'hiver, « où les vieillards et les convalescents se plaisent à respirer l'air et le soleil » ; une « circumgalerie » couverte et chauffée, où l'on cultive les pommes de terre, « agrément dont les rois — encore — sont dépourvus aujourd'hui » ; une grande galerie « aussi somptueuse que celle du Louvre » et qui est, pour les « artistes d'harmonie », une exposition permanente. Les salles de relations générales — c'était donc ici que Chapelle avait trouvé le mot! — pour la Régence, la Bourse, les réceptions et les banquets, sont au centre; à côté, les ateliers et les « appartements de différents prix ».

Ainsi, toute l'existence se passait à couvert.

« Quand, disait la notice en un style familier, on aurait habité ce Phalanstère où une population de trois mille personnes peut se livrer à toutes ses relations civiles ou industrielles, aller à ses fonctions, voir son monde, circuler des ateliers aux appartements, des appartements aux salles de bal et de spectacle, vaquer à ses affaires et à ses plaisirs à l'abri de toute intempérie; quand on aurait vécu deux jours dans un pareil milieu, qui pourrait se résoudre à se rembarquer dans les rues sales en hiver, ardentes et méphitiques en été; qui pourrait se résoudre à reprendre le manteau, les socques et le parapluie, attirail bizarre dont l'individu est obligé de s'embarrasser parce que la population n'a pas su créer le logement qui la garantirait si bien en masse? »

De cette manière, les intempéries influençaient le progrès social.

Et la notice ajoutait, en termes touchants et élégiaques :

« Que de jeunes filles qui sont mortes trois jours après le bal où elles s'étaient montrées éclatantes de vie et de jeunesse, et qui répondraient encore aux baisers de leurs mères, si cette garantie de santé existait dans nos villes. »

Mais elle prenait son véritable essor en peignant les détails de ce palais de l'Harmonie.

Dans les salles de banquet luisantes de dorures, les tables, chargées dans les sous-sols, apparaissaient toutes garnies, aux heures des repas, grâce à des machines élévatrices et « à tout un équipage de trappes destiné à donner aux grandes opérations du service unitaire la rapidité prestigieuse des changements à vue d'un opéra ». Ces tables passe-partout sont desservies « par le sériste des cuisines et ses ramifications hydrophores ». L'éclairage est assuré par des « réflecteurs lenticulaires et des réflecteurs paraboliques » et la lumière multiplie sa puissance « en combinant convenablement les ressources de la catoptrique et de la dioptrique. »

Tout était conçu dans des proportions grandioses : les portes étaient si larges que « sept chevaux pouvaient y passer de front »; il y avait des machines à vapeur « avec des têtes de bronze et des gueules de fer ». L'eau se déversait à flots, de toutes parts et à tous les étages : elle était même harmonisée, le feu aussi! le granit! les métaux! Des « orchestres à mille parties » retentissaient dans les jardins, des « chœurs à mille voix », des hymnes et des poèmes chantés par des masses. Des « manœuvres chorégraphiques » étaient dansées par « des populations ».

« Car, terminait la notice sur un impétueux mouvement, l'éducation, dans les Phalanstères, élève chaque homme à la dignité d'artiste. »

Agenouillés devant l'image, les deux Kropotkiniens avaient l'air de célébrer un office.

— Est-ce beau! — s'écria Jordsen.

— Amen! — répondit Pascal qui ne voulait pas discuter.

L'autre s'extasiait sur le style de la notice et sur la composition du dessin.

— Il faut que je montre cela au patron, — conclut-il. — Je n'y pensais plus. Il y trouvera des idées nouvelles.

Et il sortit en emportant le rouleau sous son bras.

— Vraiment, — murmura Pascal lorsqu'il fut seul, — tout être conçoit le paradis d'après ce qui lui manque, à la mesure de ses désirs. Cette poésie canaille était presque émouvante.

Se rasseyant devant sa table, il reprit son étude. Il connut bientôt un Communisme nouveau, un Communisme pour petites gens amènes, tel celui de M. Buchez.

M. Philippe-Joseph-Amédée-Benjamin Buchez devait être un gros homme à figure rose, et qui simplifiait l'existence. Il croyait en Dieu et respectait le prochain; il parlait au nom du Catholicisme et du Progrès; il rattachait au

Communisme le christianisme évangélique, la philosophie du XVIIIe siècle et la Révolution française, le tout ensemble. Son système confinait à la coopérative. Des ouvriers d'un même état — pas trop, précisait-il avec timidité — s'associent, réalisent un emprunt et travaillent « tant qu'ils peuvent ». Ils vivent en plein accord, le devoir, l'esprit de sacrifice et le règlement venant à la rescousse. Ils amortissent bientôt le capital et s'empressent de le rembourser. Si les affaires réussissent, on commandite d'autres adeptes, et le nombre des fidèles s'accroît en proportion du capital.

C'était un Communisme aimable, un petit monastère industriel, une abbaye où l'on fabrique du chocolat et des serrures.

Il avait son pendant champêtre : la colonie de M. Dupin, où l'on voyait dix ou douze familles vivant dans des étables, comme les bestiaux qui les avaient réduites en esclavage.

Il y avait encore les Shakers, les Anamistes et les Jaultistes, les concepts divers du Collectivisme ou Communisme fédéraliste, un nombre si fabuleux de formules du bonheur universel, qu'il fallait, hélas! que le monde fût bien endurci pour ne s'être pas encore amendé.

Pascal rangeait maintenant les brochures sans les commenter. Il les feuilletait d'une main

distraite : il retrouvait dans chacune d'elles les mêmes phrases, les mêmes divinations augurales. Un titre, quelquefois, le laissait songeur, d'autres le faisaient sourire, mais la plupart n'éveillaient en lui qu'un rappel monotone.

Il s'arrêta néanmoins devant les couvertures feu et sang de la « Bibliothèque sociologique ». Des personnages vénérables y figuraient : le grand Reclus, Bakounine, Tolstoï, Karl Marx dont il apprécia le solide réalisme, Stirner, de qui le verbe solennel et la puissante philosophie le remuèrent profondément, Pierre Kropotkine enfin, le patron de la Colonie, dont les ouvrages, sous de belles reliures, se présentaient chacun à deux ou trois exemplaires sur grand papier, numérotés et paraphés. Il les analysa, plein de respect, tournant avec lenteur les pages où sa pensée demeurait attachée.

Il connut *L'Entr'aide* et *La Conquête du Pain* : on y trouvait des aperçus sur la félicité générale. En les lisant, il sentait poindre en soi un renouveau d'enthousiasme. Son âme était ouverte aux paroles du Maître : elles germaient en lui comme la bonne semence évangélique. Ce n'était pas le langage d'un vaticinateur : il s'appuyait sur le savoir et l'expérience. Chez le Maître, le Communisme devenait scienti-

fique; il se basait, pour le réaliser, sur les grands principes de la science contemporaine : l'observation et l'expérimentation. Il tenait compte aussi de l'ordre naturel, des instincts primitifs et de la mentalité de chaque individu.

Il disait : « La productivité engendre l'aisance; il suffit donc de l'intensifier pour apporter à tous les hommes une somme égale de bien-être. A cette fin, toute l'humanité travaillera avec le capital et l'outillage collectifs quatre ou cinq heures par jour, en attendant que les progrès du machinisme diminuent de moitié ce labeur sans tourment. Ce système n'empêchera en aucune façon le développement de l'individu : on organisera le travail en commun, tout en laissant à chacun la liberté complète pour toutes les initiatives. »

C'était un programme merveilleux. Il suffisait évidemment de concilier le principe de l'égalité avec celui du développement personnel. Pascal pressentit aussitôt le problème et en chercha la solution.

Mais nulle part l'auteur ne l'indiquait. Il préconisait au contraire une égalité de fait, une égalité absolue; elle devait même devenir une habitude sociale, entrer dans les mœurs à tel point que « l'homme se laisserait guider par l'opinion publique ». Kropotkine organisait la

société en une série de groupements où le développement personnel trouvait de moins en moins de place : outre les groupements territoriaux de communes indépendantes ou fédérées, et les groupements par fonctions ou corporations de métiers, il y avait encore les groupements par affinités personnelles : dès qu'un individu avait une sensation ou une idée, il se classait dans un groupe. Il y avait sans doute la confrérie des individualistes et l'association des misanthropes. De plus, on ne pouvait adopter, dans cet organisme social, un mode d'existence, soit supérieur, soit même inférieur à la moyenne et préférer la misère dans l'inaction à l'aisance dans le travail. On était condamné à la main-d'œuvre, au nom de l'égalité parfaite, et l'on était un producteur malgré soi et un consommateur forcé.

C'était en revenir, sous une forme scientifique, aux fantaisies de Fourier, au particularisme des Cabétiens. Il était plus sage d'avouer, comme ceux-ci, que tout Communisme doit être basé sur l'obélssance à un principe, sur l'abnégation de l'individu en faveur de la félicité commune et médiocre, ou sur la coaction du plus grand nombre.

VIII

A mesure qu'il avançait dans son étude, Pascal en découvrait l'inanité. Il connut les affres du croyant qui, peu à peu, sous le travail de l'analyse, sent l'ardeur mystique l'abandonner. La foi s'était tarie, puis l'espoir lui-même. Il se vit, avec des regrets sanglotants, dépouillé de son ignorance.

Il avait cru jusque-là, avec son inconscience de catéchumène, aux ères saturniennes où l'existence s'harmoniserait dans le travail libre et joyeux, où chacun donnerait à tous l'élan de sa vitalité, où l'individu verrait ses instincts

vierges s'épanouir, où la terre offrirait avec abondance ses dons natifs. Il n'avait jamais douté qu'elles ne fussent possibles, ni cherché le système qui les réaliserait; sans doute parce que son bonheur atteignait la plénitude. Il s'était contenté de chérir ses quelques amis, d'admettre sans critique les aphorismes de Chapelle et de mépriser les usurpateurs de la richesse.

Mais voici que des gens plus éclairés proposaient des méthodes infaillibles pour rendre vraies ces illuminations. Ils étaient pleins de confiance et de zèle, sinon de savoir ou de philosophie. Ce n'était pas, comme il l'avait pensé, des logiciens puissants qui, ayant sondé l'homme et ses passions originelles, établissent la société d'après leurs découvertes morales; ce n'était pas non plus des peintres candides qui tracent leurs paradis, comme aux époques primitives, sans savoir dessiner. C'était d'honnêtes ignorants, des faubouriens satisfaits de leur bagage d'université populaire, troublés par un reflet de connaissance, tel ce fouriériste ingénu qui dédiait son ouvrage à « son maître Théophraste »; c'étaient encore des intellectuels péremptoires, des magistrats séditieux, des hommes de lettres baignés d'attendrissement, des aristocrates inclinés par la miséricorde,

mais tous dépourvus de pénétration psychologique, imaginant leur renaissance comme si l'homme devait cesser d'être l'homme, oubliant, volontairement peut-être, sa nature, les appétits qui le gouvernent, les caprices qui le mènent, les défaillances qui le trahissent.

Ces prophètes, sans nul doute, étaient sincères, et cherchaient à remédier aux souffrances du prolétariat : à son vœu simple et direct, de supplanter les riches et de jouir de leur bonheur précaire, ils proposaient des solutions commodes mais qui ne résistaient pas à l'examen, encore moins à l'épreuve, ou des mirages édéniques, des nirvanas industriels, qu'ils présentaient comme des réalités prochaines.

Ils supposaient aux humbles les convoitises les plus médiocres, et dans leurs descriptions de communes ou de phalanges, ne dépassaient jamais les rêves somptuaires de pauvres bougres éblouis par l'apparat truqué des grandes villes : se repaître dans les salons dorés d'un « palace », rouler en taximètre et avoir des gonzesses. La société, telle qu'ils la décrivaient, serait une bamboche de 14 Juillet perpétuel, avec des cortèges et des parades, des bals sur les places publiques, des lampions de deux sous et des fanfares de bastringue. On

aurait des festins comme les rois, des harems comme n'en possèdent pas les musulmans les plus paillards, des équipages comme les putains. C'était la paresse universelle sous la loi du labeur sanctifié.

Et cependant, songeait Pascal, le travail n'était-il pas la joie parfaite? et l'œuvre l'affirmation quotidienne, la pleine respiration, le jeu parfaitement accordé de tous les organes, membres et cerveau? Travail et repos, repos et travail, formaient le rythme unique et puissant de la vie.

Ces évangélistes, au contraire, semblaient considérer le travail comme le châtiment biblique, la loi cruelle et imprescriptible; et toutes leurs recherches tendaient à le pallier puisqu'ils ne pouvaient l'abolir.

Quand ils élevaient un peu leurs oracles, ils célébraient les vieilles chimères du peuple : la répartition de la propriété, l'égalité des richesses, une existence paradisiaque sur une terre affranchie. Ils s'adressaient avec des mots si résonnants à tous les désirs en alerte, qu'ils avaient entraîné des multitudes à leur suite et les avaient portées vers des régions illusoires.

C'est ainsi qu'à la voix d'Etienne Cabet les fidèles s'étaient levés. Ils avaient mis entre les

mains du Maître leurs espérances et leurs économies. On avait frété un vaisseau dont les voiles se bombaient, comme frémissantes sous le vent fort des enthousiasmes; on s'en était allé vers une terre encore vierge de toute emprise, là-bas! désignait l'apôtre, aux confins du Mexique. Personne ne connaissait le pays d'élection, mais on parlait d'un fleuve aussi beau que le « Majestueux », de vergers opulents, de campagnes où le sol, sans culture, produisait les blés flaves et des légumes prodigieux; on décrivait la cité du miracle, une ville symétrique, savonnée et fourbie, où les Palais-sociétaires arrondiraient leurs coupoles et dresseraient les tours de leurs laboratoires. Ce serait l'existence parfaite annoncée par Icar, sous le régime de l'embrassement et de l'égalité parfaite. Chacun des pèlerins emportait avec soi *Le Voyage en Icarie* dont il récitait les passages émouvants; et tous, debout à la proue du navire, croyaient voir se lever sur l'horizon les sites enchantés que leur promettait la Bible nouvelle.

Ils débarquèrent pleins de ferveur et partirent à la recherche de l'empyrée.

Ils se traînèrent pendant des mois, par des pays arides qui n'avaient ni transports, ni routes, ni villages. Ils allaient, sous un été

féroce, obstinés vers un but inconnu qu'ils n'atteignaient jamais. On abandonnait sur la piste tracée par leur effrayante anabase les chariots remplis de matériel, et l'on se nourrissait des bêtes de somme. Puis une épidémie s'abattit sur la troupe, et les malades, soignés par un médecin que le soleil — ou Cabet — avait rendu fou, mouraient empoisonnés par des remèdes icariens. Les moins crédules voulurent s'en retourner : on leur donna, comme viatique, la moitié de la caisse commune; et le cortège mutilé, tournant le dos à ces renégats, se remit en marche à la suite du Maître : des hommes, des femmes et des petits enfants. Il les mena jusqu'au Mississipi, qui n'était déjà plus le superbe Meschacébé, dans les ruines d'un bourg abandonné par les Mormons. Les dévots relevèrent ces vestiges, les dénommèrent Icaria; et la vie merveilleuse décrite par Cabet commença.

C'était une terre inculte, ravagée périodiquement par des cyclones. La ville comprenait cinquante masures branlantes où les trois cents élus s'entassaient comme du bétail. Il n'y avait ni équipages, hélas! ni billards, ni machines hydrauliques, ni de ces vastes « ateliers pour les écrivains et les artistes »; il n'y avait même pas d'aérostats pour les transports, ainsi que

le promettait le manuel; mais, selon ses préceptes, et parce qu'on ne pouvait faire autrement, les repas se prenaient en commun, non point dans des salons ornés de dorures, mais dans des granges patriarcales et croulantes. Et si l'on n'édifia point de Palais-sociétaire, au moins construisit-on une tabagie et une distillerie de wisky.

Les adeptes n'y connurent pas concorde plénière. Chacun reprochait aux autres de l'avoir entraîné là, et tous le reprochaient au divin Maître. Le Directeur-de-la-Nourriture, pauvre économe désabusé, et le Directeur-de-l'Education, qui n'avait d'autre emploi que de refréner la sienne, mauvaise, s'insurgèrent tous deux : ils accusèrent leur chef d'accaparement, de tyrannie; dans le flux de leur courroux, ils le traitèrent même de « Napoléon ». Le Juste leur répondit en se déclarant Dictateur-suprême et fit plier un instant les fauteurs de l'émeute. Mais comme elle relevait la tête, il menaça de faire intervenir la police du district voisin. La réaction fut immédiate : le schisme fut déclaré, l'Icarie dissoute, et Cabet, suivi de quelques fidèles, s'éloigna vers des cités moins idéales mais mieux construites où il mourut de désespoir et d'apoplexie.

Cette histoire lamentable se répétait, dans

ses lignes générales, parfois même dans ses moindres détails, à travers trois quarts de siècle.

C'était Considérant, le saint Paul du fouriérisme, égaré dans le Texas du Nord, avec les hallucinés du Phalanstère, réduits bientôt à la famine et au pillage. C'était la Colonie de Newcastle, coopérative mal en point qui, toujours au nom des principes du Communisme, avait acheté, vendu, débité, crédité, trafiqué de toutes manières, et sans cesse en rapports mercantiles avec la société capitaliste, avait sombré après trois ans dans une inéluctable faillite.

Pascal se rappelait encore la dispersion des « Frères de Brook-Farm, » liés par un vœu de fidélité à leurs statuts, gardant avec une conscience religieuse la foi jurée, renouvelant dans l'anarchie l'exemple bénédictin; mais finissant par une ronde joyeuse et délirante autour de l'incendie de leur monastère, qui les affranchissait de leur serment.

Seuls, les Doukhobors du Canada — thème favori de Chapelle en ses oraisons, — ces pèlerins partis du Volga vers les Jérusalem du Communisme, s'étaient maintenus et multipliés. Ils formaient de vastes congrégations d'ascètes collectivistes unifiés par des codes intransigeants, astreints à des corvées de forçats : les

femelles, à dix ou vingt, tirant la charrue sur une glèbe indocile; les mâles peinant dans les chantiers d'une compagnie de chemins de fer à capital et dividendes, et versant leurs salaires à la caisse commune. Ils avaient retrouvé dans l'esclavage volontaire toutes les contraintes du prolétariat. Ils étaient libres de souffrir comme ils avaient été jadis condamnés à souffrir. Mais ils croyaient avoir la conscience indépendante. Et leur bonheur était dans leur abnégation.

Ainsi, plus de cent fois, des hommes s'étaient groupés, comme l'avaient fait enfin les adeptes de la Cité Kropotkine, rêvant de produire pour et par eux-mêmes, sans l'aide des autres hommes, et de consommer les seuls fruits de leur travail. Tous avaient échoué, soit que le fait brutal, famine ou zizanie, eût dispersé les membres, soit que leur idéal se fût réduit, de concession en concession, à des rapports vulgaires. Tous avaient prétendu s'isoler de la société, rompre d'un seul coup avec des institutions sélectives, instaurer au sein de l'enfer universel un paradis sans défense. L'homme, bête de société, ne pouvait s'abstraire de son milieu. On avait toujours besoin de sel ou de casseroles, de houille, de pétrole ou d'acier. Le Communisme était l'affaire d'une République universelle, finis les antagonismes de races,

conclu l'accord absolu de tous les producteurs, admise la loi de l'harmonie... jusqu'à la prochaine guerre...

Et Pascal se figura quelque tentative de socialisation, faite par un grand pays imaginaire, Orient? Extrême-Orient? où le mysticisme a raison de la froide analyse.

Une convulsion volcanique ébranle l'ordre établi. La richesse change de mains; les bourgeois deviennent les esclaves du prolétariat qui établit, comme disait Blanqui, sa dictature. Le pouvoir réel passe de l'autocrate absolu au démagogue impératif. Les impôts se transforment en amendes et ne sont payés que par la nouvelle « classe inférieure », celle des maîtres déchus : plus tard, sous forme de « contributions au bonheur humain », on les réclame à tout le monde. On supprime le traitement des fonctionnaires pour l'accorder sous le nom de « salaires » aux travailleurs de la communauté. Le patron, dépouillé de son usine, reparaît et dirige à nouveau comme « usinier » ou « chef d'équipe ». Le militarisme sévit plus que jamais; il se dédouble : la mobilisation est à la fois militaire et industrielle. L'usine devient une caserne; l'ouvrier a son matricule. C'est la conscription du labeur. On est toujours un esclave de l'Etat : on fait partie des bataillons

économiques ou des bataillons soldatesques. L'armée change de couleur : de blanche, elle devient rouge, et se nomme « milice » ou « gardienne de l'humanité ». Ce peuple imbu de principes pacifistes est saisi d'un fanatisme religieux : il se répand en armes dans les pays voisins pour imposer le bienfait de la liberté. A l'intérieur, la puissance physique des mains calleuses supplante la force intellectuelle. Il y a, comme jadis, des riches et des pauvres, parce que les indolences trafiquent avec les énergies, et aussi parce que la médiocrité, pour la plupart, est douce. Il se forme peu à peu, le nouveau parti des mécontents, qui n'est peut-être pas celui des classes déchues. Les autres pensent que le monde est beau et que tout est changé. En effet, ce n'est plus la même classe qui domine.

— Ah! — s'écriait Pascal, — si l'homme était parfait, philosophe, discipliné surtout! S'il renonçait à toutes ses convoitises, à ses instincts d'animal terrestre! S'il se trouvait détergé d'un seul coup, par l'effet de la Justice et de la Vérité, de toutes ses passions égoïstes : vanité, amour-propre, soif de jouissance! le monde serait pacifié, et le Communisme égalitaire deviendrait la loi universelle.

Il en resta quelques jours à ces conclusions

bienveillantes. Puis il se demanda si les passions égoïstes, que les penseurs condamnent depuis l'origine de l'écriture, n'étaient pas des facteurs essentiels d'énergie et de création, si elles n'étaient pas la vie même. Que devenait, dans ce cas, l'homme-type des communistes, la cellule sociale, le rouage mécanique, obéissant à la propulsion générale, limité à son petit cercle d'activité utile? Ce travail égalitaire ressemblait étrangement à un esclavage laborieux et mesquin. Tout effort pour dépasser les autres, c'est-à-dire pour créer, devait être condamné par la masse au nom de l'égalité collective : tout acte individuel deviendrait suspect.

Et il songeait à un vieil album d'histoire naturelle qu'il avait souvent feuilleté dans son enfance. On y voyait un éléphant, au bord d'un marais, dans la jungle; un morse moustachu, attaqué par des chasseurs polaires armés de piques et de harpons; des oiseaux-lyres, des oiseaux-panaches, des oiseaux huppés, diadémés, dans un paysage de palmes et de baobabs; des floraisons d'astéries au fond des vallées sous-marines; et enfin, les agrégats flottants des siphonophores, ces « communes » de méduses qui voyagent en colliers dans les régions tranquilles de la mer.

Tous les individus sont liés entre eux par un cordon nourricier; à chacun est dévolu un ministère toujours semblable : les uns mènent la théorie, d'autres organisent les chasses, ceux qui saisissent la proie la dévorent, mais d'autres la digèrent, tandis que la force nutritive se répand par le cordon alimentaire dans l'organisme de chacun. Il les revoyait, sur la page coloriée, flottant entre deux eaux, dans leur glauque élasticité, abandonnés au lent remous des vagues, enchaînés l'un à l'autre par leur boyau.

Est-ce que telle ne serait pas l'humanité collectiviste? ne réduirait-elle pas l'homme à une fonction alimentaire, dans une région tranquille de l'histoire, sous la loi de l'égalité absolue? Toutes les théories que Pascal avait étudiées aboutissaient à ce principe; certaines, comme celle du sage Kropotkine, du patron de la Colonie, considéraient l'égalité comme la base même de leur organisation.

« Il fallait bien le dire, songeait Pascal torturé par l'arrachement que chacune de ses pensées provoquait en lui : l'égalité ne pouvait être qu'une loi, l'égalité ne pouvait être qu'une contrainte, l'égalité réelle n'existait pas, n'existerait jamais. C'était une création artificielle : physiologiquement, les hommes n'étaient pas

égaux, ni en intelligence, ni en force. L'égalité n'était qu'une doctrine, et une doctrine d'esclaves. Jamais un homme libre et puissant ne pourrait concevoir l'idée d'égalité. Rien que dans le domaine du plaisir, toute jouissance individuelle serait un accaparement. Ce pauvre Cabet l'avait compris. La joie est un essor. L'essor ne peut être collectif. L'essor grandit l'homme et le transporte au-dessus des autres hommes. Oui! quand un homme s'élève, il perd en route la notion de l'égalité : il retrouve le sens de la vie, qui est de dominer. Car toutes les créatures, depuis la cellule primitive jusqu'au mammifère intelligent, ne cherchent qu'à se développer aux dépens des autres. »

— Cependant, — prononça Pascal à voix haute, — mon bonheur serait de renoncer à mes instincts.

Il s'étonna de la résonance de ses propres paroles. On ne pouvait demander à tous les hommes l'abnégation philosophique. Et s'ils le voulaient un instant, le bonheur serait-il établi? Le Grand Désir ne chercherait-il pas un bonheur nouveau? On n'aurait trouvé qu'une ivresse transitoire, rien ne serait changé dans l'âme humaine, on n'aurait pas trouvé le bonheur, parce que les faces du bonheur sont

aussi innombrables que les faces humaines, et qu'un désir nouveau naît d'un désir conquis.

Alors Pascal mit ses bras en croix sur la table, et y ayant posé la tête, il pleura. Il se sentait faible et seul, dépouillé de son enthousiasme. Il connut l'éternel besoin de se blottir contre une femme qui serait un peu sa maman, qui le bercerait dans ses bras, dont les baisers caresseraient son front de misérable bête à pensées. Il murmurait en sanglotant :

— Dis-moi que je ne sais rien. Chérie, dis-moi qu'il faut croire et aimer. Je ne crois plus à rien. Dis-moi qu'il faut aimer. J'aimerais les hommes à travers toi, pour toi, par toi. Et je croirai tous les mensonges de ta bouche. Je veux aimer...

Ainsi courbé sur sa détresse, il comprenait la solution nouvelle de sa vie : être deux, l'homme et la femme, le couple adamique et fécond, fonder dans les deux cœurs un monde passionné, répandre sur les hommes le trop-plein abondant de sa tendresse, leur enseigner la rédemption par l'Amour. Il pourrait ainsi régénérer l'état social, mettre dans les âmes la divine harmonie nécessaire.

Il relevait la tête et se retrouvait seul dans

la Bibliothèque. Un peu de soleil tombait sur la table, sur les livres ouverts qu'il ne lirait plus jamais. Toute la maison était pleine de silence. De la cour, montaient le caquetage du poulailler et les bruits de l'étable où la vache Marie meuglait doucement.

Il se reprocha cette quiétude familière, il se la reprocha comme un égoïsme. Il se la coulait douce! bien à l'abri dans cette cité monacale où, sous prétexte de Communisme, on oubliait la souffrance des hommes et la forte mission de les relever. Ici, chacun se repliait sur soi-même, goûtait la joie commode d'un rentier inactif, vivait d'un capital déguisé et n'était utile à personne. Il fallait s'évader, courir le monde avec la bonne parole, répandre sur les hommes la manne spirituelle...

Mais des voix sonnaient dans la cour. Chapelle, assis sur la margelle du puits, expliquait, pour la quantième fois, à un paysan du voisinage, les principes élémentaires du Communisme :

— Comprenez, père Salmon, vous n'êtes pas riche, et les Volard et les Barat le sont. Avec notre système, on partage les champs, et vous en avez comme tout le monde...

— Voilà qui va bien, — s'écriait le cul-terreux.

— On partage aussi le bétail et les récoltes...

— Ça va toujours, — approuvait l'autre en se frottant les mains.

— Et les machines agricoles, et les bâtiments d'exploitation...

— Pour ça! j'en suis! m'sieu Chapelle.

— On partage encore les moutons, les chèvres, les poules...

— Ah! pour ça, m'sieu Chapelle, vous voulez rire, ej'pense?

— Tiens? pourquoi? père Salmon?

— Ah! ej'veux pas d'ça, m'sieu l'anarchisse! J'ai des poules, moé...

IX

Au printemps, la Cité Kropotkine accueillit un nouveau Frère.

Il vint un jour, à l'heure du Vespéral. Les adeptes venaient de s'asseoir autour de la table, quand un heurt violent fit trembler la porte. Elle s'ouvrit presque aussitôt; un homme se dressa dans le cadre, sur le fond bleu du soir. Il tenait la clenche, d'une poigne brutale. Son chapeau rejeté en arrière découvrait un front large, buriné de rides. Tout le reste était poils et cheveux; dans la broussaille drue et

rousse, ses yeux luisaient de façon carnassière : il les tenait grands ouverts, avec une sorte d'hallucination.

— Je m'appelle Botrou, — dit-il d'une voix rauque, — trimardeur, savant quand je le peux, et libertaire. Je sors de centrousse. Voulez-vous de moi ?

Chapelle hocha la tête. Cet homme était un sacrifié, le paria des sociétés bourgeoises; il fallait lui ouvrir les bras et l'accueillir au sein de la concorde universelle. D'un geste éloquent, il lui montra la table : et l'on poussa les plats de son côté. Tandis qu'il dévorait, sans mot dire, les végétaux qu'on lui offrait, le propagandiste lui expliquait le fonctionnement de la Colonie. L'homme semblait au courant et approuvait d'une secousse régulière. Quand il fut repu, il raconta son odyssée.

Un franc filou, son tuteur, provincial, crapule impossible à dire, l'avait envoyé à la ville, faire des études... d'ingénieur... tout môme pas? il aimait la mécanique — on est bricoleur, quoi! — faisait déjà des locomotives avec des boîtes à conserves, et ça marchait! S'était fichu sur une femelle; boulotté la galette des inscriptions! Embêtant... des tas d'inventions dans la tête... Même, au majorat, jeté tout l'héritage

par les fenêtres; puis la catin l'avait plaqué... filée avec un plus à fafiots...

Il parlait à mots couverts, en déchiquetant son pain dont il avalait, sans les mâcher, d'énormes morceaux. Fernand Verd écoutait avec une émotion fraternelle cette banale histoire de l'homme qu'on n'aime plus.

— Toujours vaillant tout de même! fait tous les métiers, et des plus durs : trimballé des placards comme sandwich, figuré dans les drames d'histoire, au ciné — même qu'il avait joué François Ier et qui aimait la Joconde — envoyé aux journaux des articles tapés — même que les vaches de rédacteurs n'avaient pas répondu. — Et puis, vous comprenez, un beau jour que ça n'allait plus du tout, on a faim, pas? fait des pièces de quarante sous en plomb — même que la rousse l'avait coffré!

Une sympathie fervente allait des adeptes attendris vers cet homme supplicié par des codes iniques.

— Ah! c'est pas tout ça! — ajouta-t-il en haussant la voix. — Partout, au ciné, dans la rue, jusqu'à l'hosto, poursuivi par l'idée fixe, là, pas possible de lui faire fout' le camp, ma machine!

Il se frappait le front et frappait sur la table en faisant sauter les assiettes. Puis, devant

l'étonnement de ses auditeurs, il consentit à s'expliquer :

— Evidemment, vous ne savez pas! J'arrive comme ça, je vous raconte mes histoires. Je voulais dire, ma Machine-à-moteur-musculaire.

Il fit de la place sur la table, et traçant de l'index des graphiques imaginaires, il commenta sa découverte.

C'était une manière d'avion dont les ailes mobiles se rattachaient par une combinaison de chaînes et d'engrenages à une manivelle double : le conducteur, installé dans le fuselage, la faisait tourner avec les mains et les pieds. Aussitôt, les ailes battaient l'air en cadence; l'appareil, dans un gracieux roulis, quittait le sol et volait vers les nuages.

On en était au café sans caféine. L'inventeur, avec son doigt trempé dans du marc, faisait sur la toile cirée la démonstration de la mécanique. Tous se penchaient derrière lui et suivaient l'essor de la machine qu'une série de points noirs emportait vers la cafetière.

Chapelle s'exclama :

— Ça, c'est bath!

Et se relevant, la face illuminée :

— Frères, — s'écria-t-il, — rendons au prisonnier des codes la liberté de vivre, la liberté

de créer! Saluons le prolétaire que la révolte contre des valeurs caduques pousse à des crimes dont il n'est pas coupable. Fêtons la venue de celui qui représente la Science martyrisée : donnons-lui les moyens d'enrichir la Société future et sociale d'un moyen social de locomotion.

Il se tourna vers Botrou, les mains tendues :

— Sois donc le bienvenu dans notre humble demeure; travaille dans la paix à ta noble invention. Nous serons ton abri, ton aide et ton soutien.

Son émotion le révélait poète; il en faisait des alexandrins. Tous applaudirent. Pascal, seul, garda le silence, et d'un œil froid, il considérait le nouvel adepte, son front d'alcoolique et ses regards déments. Chapelle prit à part son disciple et lui expliqua son enthousiasme : la Colonie avait besoin de bras, un mécanicien surtout lui était nécessaire; de plus, cette invention pouvait enrichir la communauté; il ne fallait rien négliger pour la mettre au point.

Pascal eut un sourire amer que l'autre ne vit même pas; il s'affairait à conduire l'inventeur dans sa chambre, à lui vanter, de marche en marche, et tout au long de l'escalier, les progrès de la Colonie depuis sa fondation. Et dès le len-

demain, Chapelle ayant puisé dans la caisse, ils s'en furent au Mans, avec Fourier et la carriole : ils rapportèrent, le soir, un plein chargement de traverses, de métaux en barres, de pièces de coutil, et tout un attirail de mécanicien. On en remplit la forge où Botrou, comme les autres au Dormitoire ou dans la Bibliothèque, installa son domaine, et dont il ne sortait qu'aux heures des repas : mais lui, travaillait sans relâche. Pendant deux mois, on l'entendit forger, scier, tourner, limer, clouer. Un panache de fumée noire ondulait continuellement au-dessus de la remise. L'inventeur se présentait à table avec une face et des mains charbonneuses et mangeait, l'air ailleurs. On respectait sa méditation. Il disait parfois :

— Vous verrez!

Ou

— Ça va bien!

Chapelle l'appela Vulcain, et ne désignait plus la forge que sous le nom d'Etna. Il était fier de ses connaissances mythologiques. Il comparait aussi Botrou au Dédalide, et parlait d'évasion, d'envol, de plein essor, comme s'il eût chevauché déjà la Machine-à-moteur-musculaire.

Elle apparut dans la cour, un matin de juillet : elle glissait sur deux cylindres, et les ailes,

à l'action des pédales, s'abaissaient et montaient régulièrement. Le constructeur expliqua le mécanisme : juché sur un siège de toile, au milieu de l'appareil, il allait et venait dans la cour, en suggérant de la voix des manœuvres qu'il n'exécutait point :

— Avant! Arrière! Gauchissement sur queue! Glissement sur l'aile! Cabrure!...

Et se tenant immobile, penché sur un infini probable :

— Vol plané! — s'écriait-il.

Puis il réclama la solitude propice aux expériences. Le terrain ne manquait pas : toutes les cultures, sous prétexte de jachère, avaient été abandonnées. On choisit un champ sur le bord de la route et dont l'étendue était plane. On y poussa la machine qui craquait à chaque secousse. Les adeptes, déférant aux souhaits de l'inventeur, le laissèrent seul avec sa monture, et s'en allèrent, aux lucarnes du grenier, contempler de loin les expériences. Mais le village fit surgir un public de morveux qui se pressaient sur la route et acclamaient l'aviateur.

Il se faufila parmi les chaînes et les commandes, salua d'un grand cri les gamins du bourg et se mit à pédaler avec rage. L'appareil roulait sur ses cylindres, avec ses ailes ramant

dans l'air, et Botrou en extase, les yeux levés vers le ciel vaincu.

Mais au bout du champ, il alla rouler dans un fossé. Sous la grêle de cailloux que lui envoyaient les gosses, il se releva, boueux, moulu, inspecta les débris de sa machine, et palpant ses moteurs musculaires :

— Nom de Dieu! — répétait-il — qu'est-ce qui manque?

Et son front se gonflait sous l'effort de son génie.

Pendant quinze jours, alternativement, il renouvela ses tentatives et répara son avion. A la Relevée du seizième jour, il ne parut pas, selon ses rites traditionnels, au moment où l'on versait la soupe. Les Kropotkiniens le crurent un instant parti vers des cieux domptés par son Pégase. Ils l'attendaient en silence, n'ayant, depuis longtemps, plus rien à se dire. On entendait à l'étage le pas nerveux du propagandiste qu'on avait appelé plusieurs fois et qui ne se décidait pas à descendre.

Lhommel exprima son inquiétude :

— Botrou se sera blessé... Si nous allions voir?

Krabelinckx allait sortir pour s'en assurer, lorsqu'une galopade retentissante ébranla

l'escalier, et Chapelle apparut sur le seuil, la figure livide.

— La caisse? — hurlait-il — qui a pris la caisse?

Il agitait avec des soubresauts de furie le coffret de fer où, la veille encore, reposait la fortune de la Cité, son avenir, son existence même! Puis, scrutant les angles de la pièce, allant de porte en porte et les faisant claquer :

— Botrou? où est Botrou?

Jordsen s'élança dans la cour : à la limite des jachères, des gamins escaladaient les débris de la machine abandonnée dont une aile démise se dressait toute droite dans le soleil.

Chapelle se démenait sur le perron :

— C'est Botrou, la canaille!... Il faut le faire arrêter!

Il rajustait son chapeau, voulait courir à la gendarmerie. Pascal le saisit par le bras.

— Es-tu fou? faire appel à la société bourgeoise!

— Je m'en fous! — criait l'autre — le cochon nous a volés! je le ferai foutre en prison!

— Et tes principes?

— Je me fous de mes principes! Je veux mon argent!

— Tu l'oublies, — s'indigna Pascal — cet argent est à tous.

— Il n'est pas à tous, il est à moi! et ce salaud me le rendra!

— Rien ici n'est à toi, mais à l'Humanité; et si c'était à quelqu'un, ce serait à moi.

— Comment? — gronda le propagandiste suffoqué — tu n'as fait que ramasser les sous à la crevaille de ton ancêtre!

— Tais-toi! — cria Pascal, la main levée — je te défends...

Mais l'autre ricanait :

— A toi? à toi? mais qui l'a conservé, qui l'a sauvé de ta rage de dépenses? Moi! moi seul! Et vous crèveriez de faim, du premier au dernier, si je n'y avais pensé!

— Traître! renégat!

— Eh! merde! — répliqua l'autre avec un calme subit — après tout je suis le maître ici! C'est moi qui ai signé les contrats! tout ceci m'appartient!

Et d'une large parabole, il englobait les bâtiments, les vergers, et les campagnes.

— Ah! garde-les, — s'écria Pascal — vends-les! fais-en tout ce que tu voudras! J'en ai assez! Je n'en veux plus de votre Colonie! Ce n'était pas cela que j'avais rêvé. Il n'y a pas d'amour ici!

Il traversait la cour en sanglotant. Tout à coup, il revint sur ses pas, rentra dans la Bibliothèque, se saisit des bibelots qu'il aimait, et bousculant Krabelinckx qui voulait l'arrêter, il s'enfuit par le jardin.

— Laissez-le aller, — ricana Chapelle — il reviendra....

On entendait les pas s'éloigner. Puis la barrière claqua, et un chien se mit à aboyer sur la grand'route.

X

Ils l'attendirent plusieurs semaines.

Chaque matin, Lhommel et Krabelinckx montaient jusqu'aux limites des champs, avec l'espoir, qu'ils devinaient tous deux mais qu'ils n'osaient se dire, de le retrouver là-haut, suivant la route sinueuse ou sortant de la forêt toute trempée d'aube... Rien... Le tapecu du maire..., un faucheur sciant d'un geste bref les luzernes... et devant une chapelle, quelques vieilles accroupies.

Avant de rentrer au logis, ils gravissaient la

tour gothique. Ils regardaient de tous côtés la campagne déserte.

De la plate-forme, on découvrait toute la Cité, ses champs en friche, ses prairies bossuées et hirsutes, ses pommiers rongés par la teigne, l'œuvre passive de leur incurie, comme aurait dit Chapelle. Les deux Kropotkiniens, accoudés sur les crénaux, déploraient la ruine prochaine de la Colonie. Au-dessus d'eux, l'oriflamme déteinte secouait son titre en lambeaux.

Ils descendaient, les jambes lourdes, et coupaient à travers les cultures que l'herbe et les chardons envahissaient, Chapelle, sur le seuil, les accueillait avec une mine confiante :

— Ce sera pour demain, — rassurait-il.

Le peintre lui reprochait son égoïsme et sa félonie : il n'avait pas cédé aux instances de ses Frères, il avait déposé plainte contre Botrou; c'était indigne d'un citoyen libre; on le mettrait au ban de la Société future.

Le propagandiste tenait bon. Pendant une heure, ils se lançaient des injures, s'accusaient mutuellement d'avoir fomenté la discorde et trahi leurs principes. Les allusions personnelles exaspéraient la dispute, l'un raillant la littératurlure philosophicarde, et l'autre le badigeon merdeux de son adversaire.

— Monsieur, pour délayer ses étrons sur les murailles et courir les garces du Mans, vivait aux dépens de la communauté.

— On connaissait tel jobard que le moindre filou ratissait!

— Introduire dans l'arche des mœurs d'antropophages!

— La Colonie était en piètres mains...

— Quoi! — s'étouffait Chapelle — ne va-t-elle pas se relever encore, et toujours grâce à moi?

Il avait en effet, le lendemain du vol, réuni les adeptes dans l'Imprimerie et leur avait adressé quelques paroles décisives : la situation, il ne fallait point se le cacher, était fort précaire; les économies s'en étaient allées avec Botrou; il ne fallait pas songer à remettre en état les cultures : ils n'étaient plus que six, dont une femme, avec la charge de trois enfants. Il y avait, hélas! tant que l'on n'aurait pas renversé la pieuvre capitaliste, des contributions à payer, des fournitures à acquérir. Quelqu'un proposait-il un remède?

Personne n'en avait trouvé : ils avaient perdu l'habitude des initiatives.

Alors Chapelle leur révéla ses plans de réussite. Depuis longtemps, il avait dans ses cartons un drame satirique que plusieurs théâtres

de Paris lui avaient refusé, mais dont la Société Communiste et Prolétarienne comprendrait le sens précurseur. Les rôles pouvaient convenir à ses Frères : avec quelques remaniements, il les adapterait à leur physique et simplifierait le décor. On irait, par les villages des alentours, représenter la pièce devant le public populaire, le seul vrai juge, le seul artiste! Et il leur exposa brièvement le scénario.

Cela s'intitulait : *Vers les clartés fraternelles.* Il y avait dix-huit tableaux, mais on pourrait les réduire à la toile de fond. On y voyait l'apprentie honnête avariée par son patron; le magistrat vénal; le prolétaire prêt à mourir pour les principes anarchistes; l'industriel affameur; le prêtre avide et sans foi dont les intrigues sèment la discorde dans les familles. C'était le rôle pathétique et l'auteur se le réservait. Jordsen se vit attribuer le libertaire dont il avait, d'après le dramaturge, le regard fervent et le front héroïque : il avait bien aussi un peu d'accent tudesque, mais cela passerait dans celui du lyrisme. Sa compagne devint la vierge polluée par un misérable. On distribua les répliques du juge concussionnaire à Lhommel, et Krabelinckx devait paraître sous la redingote du capitaliste. Les moutards mettraient de l'animation dans la mise en scène.

Quant à Fernand Verd, il aurait l'emploi de souffleur, et lirait pendant l'entr'acte son poème : *L'Aube des Temps nouvaux.*

Le Norvégien fut quelque temps à discuter en soi-même si cette « démonstration tragique » était conforme aux théories communistes : il finit par la considérer comme un moyen de propagande et lui donna son adhésion. Les autres adeptes que l'aventure tirait de leur ennui s'y rallièrent sans différend; et quelques jours après, les répétitions commencèrent.

Elles avaient lieu sous les pommiers, ou dans la Chambre des Relations Générales, les jours de pluie. Ils déclamaient d'une voix spacieuse : et l'on entendait de la route brailler des répliques incendiaires. Krabelinckx brossa dix toiles de fond; mais après la « mansarde du prolétaire », il déclara qu'il en avait assez.

L'auteur s'enquit d'un local dans le village : il loua, pour quatre soirées, la grange où se donnaient les bals, aux jours de fête. Des écussons ornés de drapeaux tricolores la décoraient; des guirlandes de papier de soie couraient au long des murs et convergeaient vers le pendoir d'une lampe à pétrole, au milieu du plafond. L'estrade des musiciens faisait un plateau convenable; on tendrait un rideau de

percaline, d'une couleur ardente et allégorique; deux paravents serviraient de loge et abriteraient les accessoires. Il y avait bien les drapeaux qui rappelaient un nationalisme rétrograde, mais le propriétaire refusa de les enlever.

Des affiches retentissantes alléchèrent le public : il vint en foule, un peu sceptique, curieux surtout. Mais bientôt la fougue des interprètes et l'action violente du drame emportèrent les assistants : on bissa les tirades de Jordsen; l'innocence flétrie fut acclamée avec des larmes, tandis que des vociférations accueillaient le magistrat et que des projectiles volaient vers la soutane du prêtre.

Au premier entr'acte, Chapelle circula dans la foule et vendit sa brochure : TUONS L'ŒUF! que les acheteurs se passèrent bientôt en rigolant. *L'Aube des Temps nouveaux* n'eut qu'un succès de sympathie. Quand le rideau se releva, on applaudit avec virulence des répliques bien martelées :

— Les curés chantent les morts comme les corbeaux les dévorent.

Ou :

— Le passé est le passé, le présent est le présent, mais l'Avenir est l'Avenir.

Et surtout :

— Misérable! je pourrais te tuer, mais tu vivras pour te repentir jusques à ton trépas!

Car, en ce moment, l'action était tendue à se rompre. Et quand le capitaliste, au dernier tableau, s'affaissa frappé d'une embolie, des clameurs d'enthousiasme jaillirent du parterre, et Krabelinckx dût se relever six fois pour saluer.

Après le spectacle, des groupes parcoururent la rue du village; l'on chanta la *Carmagnole* sous les fenêtres du presbytère. Barat fut obligé d'intervenir : il sortit de sa boutique, en pantoufles, et boutonnant son pantalon; l'autorité de son écharpe suffit à peine à disperser les mutins.

Aussi somma-t-il Chapelle d'interrompre ses représentations. Celui-ci, assoiffé de martyre et féru dans son amour-propre d'auteur, déclara qu'il continuerait. Il ouvrit les bureaux à l'heure fixée et commença la deuxième séance en face d'une multitude trépignante et si enthousiaste que le maire n'osa l'affronter.

Cette fois, à la sortie, on lança des pierres dans les vitres de la cure et la porte de l'église fut enduite d'excréments. Jusqu'à minuit, des bandes manifestèrent devant la grille du docteur qui séquestrait, criait la foule, en la personne de Loyse, une vierge subornée. Les esta-

minets refusaient de fermer; on y parlait de révolution et d'anarchie; il fallut que le garde champêtre s'en mêlât.

Le jour suivant, deux gendarmes franchirent la barrière de la Colonie et s'avancèrent dans les vergers. Chapelle fut au-devant d'eux et les rejoignit, les poignets tendus à leurs menottes, avec la figure extasiée de saint Ignace dans l'arène.

Ils le saluèrent poliment, s'excusèrent de leur intrusion, et, lui ayant remis une feuille administrative, se retirèrent aussitôt.

Le propagandiste déplia le papier, le parcourut d'une traite et rugit en le froissant de son poing. Les Kropotkiniens accoururent. C'était un arrêté du préfet : ils portaient atteinte à la tranquillité publique, « provocations à l'émeute, publications de chants révolutionnaires, incitations à l'avortement, etc. » et devaient quitter la commune dans les quarante-huit heures.

Ils demeurèrent immobiles autour de leur chef humilié. Ils acceptaient sans émotion cette ruine de leurs espérances. Ils ne savaient s'ils devaient s'en plaindre ou s'en réjouir, et s'il ne valait pas mieux liquider ainsi leur association chancelante; leur dispersion qui depuis longtemps était inévitable, prendrait l'aspect

d'un châtiment : ils y trouveraient une excuse vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis des libertaires du monde entier qui salueraient dans les Kropotkiniens des victimes de la tyrannie bourgeoise.

Ils regagnèrent à pas lents la Chambre-des-Relations-Générales. Lhommel, sur un mode funèbre, enterrait leurs illusions : qu'importait un idéal fichu, comme tant d'autres! et que perdait-on? pas un rêve n'était possible dans ce monde pourri! l'homme serait toujours l'ennemi de l'homme, la bête de proie acharnée contre son semblable.

Il s'affaissa sur une chaise, sans plus rien dire, avec deux ruisseaux de larmes sur sa face muette.

Chapelle, cependant, se tenait debout devant la fenêtre ouverte; déployant les bras en face de l'horizon, il déclamait d'une voix trémébonde :

— Faudra-t-il perdre ces champs que j'ai tant aimés, ces pâtures verdoyantes, ces moissons fertiles, et les fruits abondants de l'automne, et les froments nourris de notre sueur?

Il négligeait les terres en friche et les prairies incultes, pour se livrer tout entier à son mouvement oratoire. Mais en se retournant, il aperçut Lhommel. Suspendant aussitôt sa

période, il parcourut la salle en se frappant la poitrine,

— Laissez-moi! — criait-il aux adeptes qui ne bougeaient point — laissez-moi! je suis un criminel! j'ai gâché votre bonheur à tous!

Un instant, il parla de soulever la population, d'emporter la mairie d'assaut et d'établir la Commune indépendante. Puis il jura qu'il ne s'en irait point, qu'il tiendrait à lui seul contre la société entière, qu'il massacrerait tout képi qui oserait paraître...

Lhommel avait repris son élégie : il se lamentait avec des râles d'agonisant; et sa complainte était si triste que Chapelle en fut remué. D'une voix contenue, il supplia les adeptes :

— Voulez-vous m'écouter, mes Frères, une dernière fois?

Ils s'accordèrent au sein de leur détresse. Ils acceptèrent le hasard qui mettait fin à leur régime de servitude volontaire. Et ils s'en remirent aux décisions de Chapelle : on quitterait la Colonie, puisqu'il le fallait bien, puisque Barat avait la force pour lui et que l'ère des révolutions n'était pas venue. On laisserait Lhommel à la garde des bâtiments, et l'on irait à la recherche d'une terre plus libre. Mais il ne fallait rien laisser des richesses qu'ils avaient

produites : elles appartenaient à la Société communiste et ne pouvaient profiter aux bourgeois.

Et ils se répandirent dans les vergers, armés de gaules, piétinant les herbages, secouant les branches, faisant pleuvoir autour d'eux les pommes mûrissantes. Les gosses les suivaient avec des cris de joie, et écrasaient les fruits sous leurs talons. Dans le potager, ils saccagèrent les légumes, brisèrent les couches à coups de bâton; et l'on fit un bûcher, au milieu de la cour, de toutes les provisions que l'on ne pouvait emporter.

A la tombée du soir, le chariot encombré de paniers et de caisses recueillit les exilés. Ils y montèrent sans discours. Cabet et Fourier, délivrés de l'écurie, se mordillaient mutuellement la crinière. La vache Marie était attachée aux ridelles; les moutards, ravis de partir en voyage, l'appelaient par son nom en agitant les bras. On embrassa Lhommel sans parler, parce qu'une grande amertume étreignait les gorges.

Longtemps, il suivit sur la route le halo des lanternes : des cris d'adieu passèrent avec la brise, et les acclamations du village qui saluait le cortège. Puis tout s'effaça, voix et lumière, dans la nuit et le passé.

Quand Lhommel rentra dans la salle commune, un long frisson le secoua. Il s'assit, croisa les bras sur sa poitrine et ferma les yeux brûlés de larmes. Le silence était embusqué derrière toutes les portes, le silence était tapi dans tous les coins, le silence tombait du plafond, avec la lumière de la lampe. Lhommel ne bougeait point. Au milieu de la nuit, la flamme s'abaissa, eut quelques palpitations et disparut.

Puis l'aube blémit sous une bruine froide et tenace, trouée par des rafales; et les vergers apparurent, massés dans le brouillard. Deux gendarmes s'avançaient d'arbre en arbre, la carabine à la main, surveillant les fenêtres de la ferme où rien n'apparaissait. Des milliers de pommes jonchaient le gazon, avec des rameaux brisés et des branches vertes. Au milieu de la cour, un amas charbonneux fumait encore.

Les argousins s'arrêtèrent auprès du puits et hélèrent d'une seule voix. Personne ne répondit. La porte, en criant sur ses gonds, battit violemment. Alors ils s'élancèrent et l'ouvrirent d'un seul coup.

Au crochet de la lampe, le cadavre de Lhommel se balançait.

DEUXIÈME PARTIE

I

— O my dear brothers and sisters, Truth is not in God only : she showeth herself, shining and magnificent, in the love of man for man...

Dans le brouhaha des théories et des musiques, Pascal épanchait la bonne parole sur un groupe de petits bourgeois et d'ouvriers endimanchés, que tranchait de vert oseille un militaire abasourdi par tant d'éloquence.

Debout sur une table de bois noir, l'apôtre agitait les bras, renversait la tête, évoquait les splendeurs de l'amour et de la paix universels. Quand il se taisait pour reprendre haleine, un

virtuose efflanqué modulait, à ses pieds, des variations sur un harmonium asthmatique : l'auditoire se dandinait au bercement de la mélodie. Puis l'orateur enchaînait ses périodes et célébrait l'union des peuples : mais son panégyrique se perdait dans la trépidation d'un autobus ou la rafale d'un psaume.

Pascal obéissait ainsi à la mission nouvelle qu'il s'était imposée : prêcher l'amour qui refrène les antiques instincts de lutte et de domination, convertir par le verbe les hommes à la douceur, leur enseigner, comme aux temps évangéliques, des paraboles sereines, imiter les précurseurs errant de bourg en bourg et semant du haut des collines, aux tribus attentives, les conseils de fraternité.

Il avait choisi Londres parce qu'il y retrouvait un peu de l'âme endolorie de sa chère maman. Il connaissait la langue et les mœurs de la grande ville; il y avait séjourné plusieurs fois, chez un oncle maternel, gynécologue célèbre et gentleman assez scabreux, qu'il ne voulait plus revoir maintenant qu'il savait juger. Londres était enfin la cité hospitalière et généreuse, refuge de tous les martyrs de la pensée : Bakounine, Herzen, Karl Marx, Kropotkine lui-même, maître bien effondré, y avaient trouvé un abri, et dans ce noble milieu,

développé librement leurs doctrines. Elle offrait enfin, aux ensemenceurs des races futures, aux pionniers qui marchent en avant des foules, une aire vaste et touffue, Hyde Park, où la parole pouvait se déployer sans contrainte, en face d'êtres sagaces et tolérants.

Pour faire le voyage et se fournir du matériel nécessaire, il avait engagé tout son bien, les bijoux qu'il conservait comme un amant sentimental : le bracelet d'émeraudes et de sardoines, et les pendants d'oreille à logettes d'or. Elle lui pardonnerait, la très chère, la seule femme qu'il eût aimée chastement : elle eût donné, pour réduire la misère humaine, toutes ses parures... C'était pour accomplir un vœu d'amour et de pitié.

Et ce dimanche de soleil d'octobre, de soleil élimé de brume, il commençait la série de ses prêches en plein air, sous un marronnier dépouillé, près des grilles de Marble Arch.
nal peace, and the unjust inequalities between
— This love ought to bring shortly the eter-
rich and poor.

Il respira. L'harmonium vagit quelques accords déteints et rauqua dans un forte. Des passants s'arrêtaient à cet appel lamentable et grossissaient le demi-cercle des badauds. Deux personnages se mirent à discuter entre eux de

la nature de l'amour; un troisième, qui venait d'arriver et qui n'avait rien entendu, s'interposa. De petits groupes se formaient, d'exégètes éclairés, ratiocinant à l'infini sur des propositions qui leur semblaient trop audacieuses. Les autres dressaient l'oreille et ouvraient la bouche, en appétit d'aliment spirituel.

Pascal le leur versait abondamment. Il découvrait à leurs yeux dessillés des aurores enchanteresses. Des flonflons lointains venaient par à-coups, ou la vague déferlante d'une hymne qu'un *tub-thumper* en redingote dirigeait près de là. Dans les intervalles de silence, on entendait pépier les moineaux, ou le choc mat d'un marteau de croquet sur les billes.

Puis un troupeau de mouton galopa dans l'allée, enveloppant d'un nuage de poussière le public et l'orateur.

Vis-à-vis de lui, sous un autre marronnier, s'installait un individu glabre et verdâtre. Enseveli dans une lévite de lustrine, il s'érigeait sur un escabeau; au ruban de son chapeau melon flamboyait un disque de papier rouge. Il tenait sous le bras un petit cercueil d'ébène que décoraient des runes indéchiffrables. A ses côtés, un joueur de bugle poussait de temps à autre des sons désespérés : les

clameurs du cuivre écrasaient la psalmodie de l'harmonium. L'hiérophante déposa contre ses bottines la bière cabalistique et se mit à tracer du geste des lignes imaginaires : il évoquait des esprits sidéraux, révélait sans erreur les mystères de la planète Mars, causait familièrement avec les trépassés, et traduisait, les yeux fermés, d'invisibles cryptogrammes.

L'auditoire oscillait entre les deux prédicants, selon que la voix de l'un gagnait en amplitude sur la mélopée de l'autre : quand le public se tournait vers le Marsien, l'orgue de Pascal le ramenait aux félicités terrestres; mais le bugle, alors, le frappait dans le dos, comme la hurlée des esprits mécontents. Et le groupe, horrifié ou avide de bienfaits, allait de l'un à l'autre prophète, dans un gros bruit de semelles.

Par là-dessus, le vent déversait des bouts de cantiques qu'un sergent de l'Armée du Salut rythmait de sa main étendue :

Peace! perfect peace!
In this dark world of sin!

Et le choral du tub-thumper répondait sur une cadence de mazurka :

There is a green hill far away
Without a city wall!

Un char franchit la grille, et d'où s'envolaient des essaims de papiers multicolores : AWAY FOR WOMEN! Il était plein à craquer de féministes furibondes et gesticulantes, et tout éclatant d'un orchestre de cuivres que manœuvraient des dames en chapeau de feutre, cramoisies d'épuisement.

Il s'avança, dans une solennité prestigieuse, parmi les fusées de bulletins et les râles des trombones, mit en fuite les fidèles de Pascal, et s'enfonça dans l'allée que bordait un double rang d'inspirés et d'élus : néo-chrétiens, équinoxiaux, *sky-pilots* au doigt tendu vers le zénith, malthusiens, catholiques, abstinents, végétariens, hétérodoxes et orthodoxes, universalistes et conformistes, théosophes ésotériques ou exotériques, communistes indépendants ou étatistes, révolutionnaires ou évolutionnistes — braillards pareillement — ; messianistes, talmudistes, caraïtes, hiérouschalaïmisants — tous chevelus, bouclés et bien en nez — ; disciples de Bouddha, de Confucius, de Zoroastre, de Marx, de Baphomet, de Bel et d'Irmensul; les uns brandissant des croix, les autres des bannières, des cryptogrammes, des parapluies et des sceptres, des goupillons ou des longues-vues, arborant à leurs chefs triangles, cercles, losanges, dodécaèdres, appuyés

de clairons, de timbales, de cornemuses, de pianos moroses, de saxophones quinteux; mais tous certifiant l'absolu de leurs inspirations, l'intégrale vérité de leurs dires, tous, enfin, détenant le salut, promettant le paradis sur terre ou dans l'au-delà, s'engageant à fournir dans les quarante-huit heures la félicité éternelle.

Seuls, dans un grand silence mystérieux, les spirites s'immobilisaient, les mains agglutinées à un guéridon, les prunelles révulsées dans l'extase.

Pascal regardait avec consternation cette débordante rivalité des doctrines du bonheur. Un instant, il se sentit découragé par la concurrence. Mais il eut un sursaut d'émulation : il se redressa, racola d'un geste large quelques auditeurs poussiéreux, et se mit à leur dépeindre la régénération du monde par l'amour : les hommes devaient s'étudier à vaincre les instincts qui les animaient les uns contre les autres, ils devaient se pardonner mutuellement et se tendre la main dans leurs détresses respectives. Comme le disait Tolstoï : « On ne pouvait rien bâtir que sur l'Amour. » Le Christ l'avait compris lorsqu'il prêchait avec une sagesse si profonde : « Aimez votre prochain *comme vous-mêmes.* »

Il se croyait seul à évoquer l'ombre blanche et lucide du Galiléen : mais en face de lui, l'explorateur de Mars en appelait à l'Evangile; plus loin, le sergent salutiste lisait un chapitre de saint Luc; un végétarien invoquait Jésus qu'il nommait le Froment de Dieu; un théosophe, poursuivant l'exposé de ses mythes, comparait le Messie au soleil et Marie-Magdeleine à la mer; des psaumes, en son nom, excitaient à la vaillance :

Onward, Christian soldiers
Marching as to war!

Jésus devenait tour à tour le premier des anarchistes, le premier républicain, le soutien de la royauté, l'ouvrier-modèle, le consolateur des filles publiques, le précurseur de Mahomet, le prototype de Bodisathva, le père du Communisme, le vengeur des lois violées; il était la synthèse unanime de toutes les théories.

Pascal l'abandonnait à ses rivaux, lorsqu'un bonhomme pointilleux le prit à partie et s'engouffra dans un labyrinthe de parenthèses. C'était une diversion bien placée. Ils discutèrent, l'un nerveux et précis, dressé sur la pointe des pieds, l'autre accroupi sur le bord de la table, l'esprit embué de doute et de fatigue.

Le soir descendait lentement. Des voyants

roulaient leurs enseignes, démontaient leurs attributs; l'hiérophante Marsien remit ses oraisons dans sa bière. D'autres s'acheminaient vers la sortie, au milieu d'un concours de disciples enthousiastes, suivis à quelques pas du musicien ployé sous son instrument ou qui le portait dans une enveloppe de satinette.

Mais, près de Pascal, l'interrupteur continuait à argumenter, subtil, menu, exact, l'index et le pouce joints en un cercle définitif, crachotant sans pudeur les objections et la salive. Pascal s'essuyait le front de temps en temps et recevait le reste avec patience. Il enviait la rentrée de ses confrères vers un foyer paisible. Il n'entendait plus qu'un bourdonnement monotone, hochait la tête sans répondre, et parfois tressautait aux ricanements de triomphe de son adversaire.

L'ombre bleuissait sous les arbres; le vert des pelouses s'argentait sous la clarté des réverbères qu'on allumait au long de la grille. Des couples commençaient à pénétrer dans le parc. Presque tous les auditeurs s'étaient retirés. L'organiste, ennuyé d'attendre, essayait en sourdine des refrains de music-hall; deux voyous, les mains dans les poches et marquant du dos un rag-time sinueux, l'accompagnaient en sifflant.

II

Pascal ne perdit pas courage : pendant un mois, il poursuivit ses prêches en musique.

Chaque jour, ponctuel, vers les deux heures de l'après-midi, il franchissait les grilles de Marble Arch. Le virtuose transportait son petit harmonium; un *loafer* en casquette déménageait la table : les deux desservants marchaient côte à côte, ployés sous leurs charges, l'un très effilé, morose et silencieux, l'autre débitant des calembours et rotant au passage des policemen. Pascal venait derrière, tête nue comme les

apôtres de jadis, ses cheveux clairs auréolant son front, l'air au vague, et ruminant des axiomes.

Quand il s'était installé sous le marronnier, il escaladait la table et reprenait son discours où il l'avait laissé la veille. Le loafer se campait devant lui, avec un air de l'écouter de toutes ses oreilles : ces manières attentives et les vagissements de l'harmonium attiraient les flâneurs. Quand l'auditoire était assez nombreux, Pascal faisait un signe; et son compère allait attendre au bar voisin que l'oraison fût terminée.

L'éloquence du jeune homme et l'inépuisable répertoire de l'organiste attiraient un gros de philosophes et de mélomanes en disponibilité qui se partageaient à l'envi leur pitance respective. Les joueurs de tennis, la raquette sous le bras, et les misses en flanelle blanche, venaient écouter entre deux parties. Ils applaudissaient bruyamment les conclusions du prophète de l'Amour, s'embrassaient à la ronde et s'éloignaient avec des rires.

Les jours de pluie, il s'abritait sous un immense parapluie rouge. D'autres parapluies l'écoutaient en silence. Les gouttes, tombant des branches sur l'étoffe tendue, ponctuaient les périodes de l'orateur.

Il examinait les modes divers de réaliser le bonheur humain; il semblait accepter la socialisation des moyens de produire, le collectivisme de la terre et des usines; mais il parlait, au nom de Stirner, des droits sacrés de l'individu; il critiquait le despotisme du prolétariat et combattait résolument les petites communes : il en détaillait sans peine tous les désavantages, et se plaisait, disait-il, à imaginer les causes de leur insuccès. L'auditoire admirait sa perspicacité.

Quelquefois, en pérorant, il se découvrait tout à coup des gestes à la Chapelle et de ses phrases redondantes qu'il refoulait aussitôt. Il avait pris cependant, pour répondre à ses adversaires, le ton net et absolu du propagandiste. Il s'en était bien trouvé; nul contradicteur pointilleux ne se hasardait plus à des développements philosophiques : à peine s'élevait-il quelques objections timides qu'il abattait d'un coup de gueule.

L'assaut de ses congénères, des cinq cents prédicateurs alignés dans l'avenue, était plus rude : leurs enseignements lui venaient par bribes et lambeaux, se renforçaient de cet imprévu; certaines de leurs phrases, s'intercalant au milieu de son discours, le suffoquaient de doute et d'inquiétude. Il se carrait

violemment dans sa croyance et élevait la voix pour ne plus entendre. De toute sa jeune ferveur, il soutenait son idéal : la vie, sans lui, n'était que monotonie et solitude de l'égoïsme; il en tirait ses joies les plus exaltées; rien ne pouvait remplacer ce délicieux délire...

Des promeneuses suivaient l'allée; quand elles passaient devant lui, elles s'arrêtaient un instant et souriaient à son enthousiasme de beau garçon. Il leur souriait aussi; et sa parole tout à coup caressante se nouait à leur taille, ondulait à leurs épaules, avec des mollesses d'écharpe...

Au bout d'un mois, il s'aperçut que son pécule se faisait mince. Il résolut de restreindre les dépenses, libéra l'organiste, renvoya le loafer à ses beuveries, et perdit du même coup sa tribune et son instrument. Il ne les regretta point, car il jugeait ce décor inutile : son verbe ardent, le désintéressement de ses principes, devaient suffire à rassembler et à convaincre les auditeurs.

Il se posta sous le marronnier, après avoir creusé dans le gravier du chemin un demi-cercle spacieux; et s'adossant à l'arbre, il reprit sa conférence quotidienne. Les fidèles accourus considéraient un instant l'hémicycle et l'orateur qui en occupait le centre : cet homme

qui ne les dominait plus de toute la hauteur d'une table, leur paraissait quelconque, d'un savoir sans envolée, d'une philosophie terre à terre. Les idées qu'il leur proposait s'apparentaient à leurs réflexions coutumières : ils avaient lu ça quelque part, dans les journaux. Et quand il se taisait, nul air connu, et par cela même enchanteur, ne remplissait les pauses, soulignant les périodes, et noyant leurs pensées dans le flot mystique de ses harmonies.

Ils s'ennuyèrent bientôt, passèrent à des discours plus haut perchés et qu'appuyaient les voix retentissantes des cuivres, la modulation des clarinettes ou le nasillement des accordéons. Pascal s'égosillait en vain à les vouloir surmonter. Ses axiomes, éperdus comme des appels d'enlisés, sombraient dans la symphonie discordante du voisinage.

Un nouvel inspiré remplaça le Marsien, de l'autre côté de l'avenue : il mettait en vers blancs la Bible, et l'adaptait à des motifs populaires. Un concours d'amateurs et de catéchumènes moutonnait autour de l'exégète arrondi sur un violon et qui serinait sans trêve le Cake-walk des Béatitudes. Son choral toujours plus dense rompit le demi-cercle tracé par Pascal, absorba ses derniers disciples et lui pré-

senta une muraille de dos secouée par les cantiques.

Il changea d'allée, choisit les endroits solitaires que nul prédicant ne fréquentait. Les passants y étaient rares; quelques vieux rentiers, voyant cet homme qui parlait tout seul avec des gestes véhéments, s'arrêtaient une minute et cherchaient à comprendre ses dires. D'aucuns lui proposaient des rébus ou une partie d'échecs. Une femme lui fit l'aumône.

Dans un mouvement de pudeur orgueilleuse, il évita les groupes et se mit à rechercher les individus sympathiques. Il s'adressa aux vagabonds affalés sur les bancs et chauffant leurs nippes au blême soleil de novembre; aux employés qui, à l'heure du lunch, partagent leur pain avec les moineaux (il en faisait un beau symbole); aux baigneurs en caleçon et grelottant sous leur peignoir. Ils se refusaient à l'entendre ou se riaient de ses utopies. Les plus pauvres cependant l'accueillaient avec bienveillance et donnaient comme exemple à ses principes leurs propres misères : ils l'approuvaient dans ses attaques contre les riches et se délectaient à l'espoir de renverser un jour les rôles.

Pascal, peu à peu, se sentit accablé d'ennui et de dégoût. Ce qui se pressait dans Hyde

Park, cette foule de désœuvrés et de bavards, lui apparut comme le rebut de la cité où les énergies au moins se dépensent et créent de la vie. C'était donc là-bas, au cœur de la ville, et non parmi ce stock d'âmes épuisées, qu'il lui fallait chercher ses émules, les êtres puissants prêts à la rédemption.

Et il sortit du parc en se jurant de n'y plus rentrer, poursuivi par le chaos ronflant des musiques et des doctrines. Il crut entendre ricaner les prophètes du bonheur humain, ses collègues d'un mois entier, et il arrondit les épaules sous leurs sarcasmes.

« Ces gens-là, songeait-il, sont des professionnels de la foi comme les poètes d'aujourd'hui sont les spécialistes de l'émotion : double espèce incapable de croire ou de sentir; peut-être rêvent-ils parfois au milieu de leur solitude mentale, de prier ou d'aimer dans la toute simplesse de leur cœur. »

Il comprenait aussi l'inutilité de son effort : d'avoir prêché à des oreilles qui peuvent tout entendre; les affirmations en s'entre-heurtant devaient se détruire, et l'auditeur, tiraillé par des croyances si diverses, n'en admettre aucune ou s'en tenir à son incurie.

Et tandis qu'il déambulait par les longues rues tonnantes d'activité, il commençait en lui-

même l'éternel dialogue du doute et de la foi.

Une vibration multicolore se dégageait des brouillards, tournoyait un instant et se résorbait dans la brume, parmi des silhouettes fuligineuses, de colonnes, de héros classiques, d'arbres taillés à l'emporte-pièce dans de la tôle. Le paysage ondulait comme une toile de fond. Pascal se sentait saoul de tapage et de branle-bas : cela retentissait au long de ses nerfs, titillait ses pupilles. Des formes brusquées, des couleurs succinctes flottaient autour de lui : autobus cubiques, pavoisés d'affiches, avec un rang de têtes au bord d'une balustrade garance aux mots de cadmium; mille reflets circulaires des roues; vapeurs mauves et rousses; enseignes en plein ciel crépusculaire, spirales embrasées, alphabets ivres juchés dans les nues, fanaux virevoltants et tout à coup épanouis en un cadran énorme ou quelque main désignant l'infini; un rire gigantesque sur une palissade; des jambes qui se croisent et s'allongent, des bras, des faces, des plastrons blancs, des faces, des bras, trépidation, glissement, tourbillon. Et ce vide dans la tête...

Il se tapit dans une encoignure. Des gens se ruaient sur la chaussée, de labeurs inconnus vers la pitance du soir : ils se coudoyaient sans se parler, marchaient un instant côte à

côte, se dépassaient brusquement. Ils s'écrasaient dans les goulots, et piétinaient alors sur place avec une rumeur continue. Puis un courant les aspirait vers les lointains. Ils avaient tous des faces closes et muettes, concentrées sur l'objectif de vivre aux dépens de tous; et chacun portait une fatalité semblable.

Il y eut un cri. Quelque chose de noir remua sous les roues d'un camion. Le conducteur descendit de son siège en maugréant, tira de dessous sa machine un tas de vêtements qui ne bougeaient plus. Un policeman l'aida à transporter ça dans une pharmacie. Les passants jetaient un bref coup d'œil et reprenaient leur course, avec un visage blafard et ensommeillé.

« Qu'importe à la multitude, se disait Pascal, ce déchet, la vie d'un être, le petit agrégat de sentiments et de pensées qui compose un individu! »

La grande ville l'enveloppait, terrible, innombrable, houleuse comme une mer : il allait à la dérive, réduit à son pauvre idéal mal arrimé, à l'épave battue, crevée, sans calfatage, que représentaient ses espérances débiles et sa volonté chancelante.

Que pouvait-il contre les égoïsmes, nécessaires après tout! ramassés dans leur défense,

mus sourdement par l'unique et impitoyable besoin de vivre? Avait-il le droit de reprocher aux hommes leurs instincts de lutte? N'en subissaient-ils pas eux-mêmes la loi fatale? Tous étaient nobles, en somme, qui s'arrachaient, des griffes et des crocs, leur nourriture et celle de leurs petits. Pouvait-on mépriser la canaillerie humaine? N'était-elle pas sublime dans sa férocité? Parler d'amour à ceux qui se disputent la pâture! qui bataillent par amour! pour rapporter à ceux qu'ils aiment — des enfants, une femme — la jouissance conquise!

Ceux-là connaissaient la joie véritable. Leur labeur avait un but étranger à eux-mêmes. Ils entendaient, le soir, le merci bien simple, peut-être inconscient, d'une bouche aimée. Ils n'étaient pas seuls à combattre l'hostilité universelle : ils avaient des bras, une chevelure, où se fourrer, où se blottir, repos et force neuve.

Pour lui, Pascal, il était le voyageur sans cesse à la recherche du dernier paysage terrestre. Il ne se reposerait donc jamais? Il était hanté par les régions inconnues. Il était allé vers l'amitié, vers l'alliance de quelques êtres : il n'avait trouvé en eux qu'aridité du cœur. Il avait espéré dans l'affection des masses, pensé qu'un appel fraternel peut émouvoir

celui qui souffre : l'homme, il le savait trop maintenant, ne s'apitoyait que sur sa propre détresse.

Il avait tout donné, semé son trésor d'espoir et d'illusion. Il se sentait maintenant plus pauvre que les pauvres, transi de pauvreté jusque dans les os. Il était affamé de véritable amour et d'amitié; il portait sa tendresse en ployant sous son poids; il l'offrait comme on mendie! Epuisé de solitude et de découragement, il appelait quelqu'un : mais nul ne venait à lui, qui eût des mains cordiales ou l'abnégation des fiancées.

Accroupi dans son coin de muraille, atrocement seul au milieu de l'énorme cohue, il se mit à pleurer comme un enfant perdu.

III

Il se plongea dans la misère des autres, pour y trouver de la consolation.

Elle n'était nulle part aussi vaste et poignante qu'en ce Londres où les brouillards enfument les énergies. Il l'entendait gémir de ses milliers de bouches. Elle ne chantait pas, elle ne riait jamais, elle se repliait dans sa torpeur; et l'angoisse tombait, comme une bruine, sur les dos ronds et les nuques infléchies.

Elle était partout, elle avait tous les âges, toutes les formes, discrètes ou affichées, labo-

rieuses ou inertes; elle stagnait dans les musées, dans les bibliothèques, où il fait chaud, où l'on dort à l'abri d'un livre; elle se traînait dans les « salons » de publicité, dans les gares, dans les églises où l'on fait mine de prier Dieu, le cul sur une chaise.

Le soir la refoulait dans les tavernes et dans les rues.

Pascal dînait au fond d'une gargote de Soho. Il y rencontrait des gens de sa race et qui parlaient sa langue : malgré ses principes internationaux, elle chantait à ses oreilles une mélodie pleine de beaux souvenirs. Car n'ayant plus de pensées, il écoutait sonner les mots.

Autour du comptoir à la française, des individus se pressaient, filous, camelots ou maquereaux; un bout de cigarette à la lippe, la casquette sur la nuque, ils s'interpellaient sur un ton d'engueulade, avec des termes d'affection.

Une grande fille, les seins lâchés dans sa blouse de soie, leur versait de l'ale et des alcools. Ils lui chantonnaient dans le cou, en retenant ses mains rouges, des romances salopes qui la secouaient d'un gros rire. On lui payait à boire; et elle lampait d'un coup les pintes de bière, sans cesser de distribuer des tapes autour de son corsage.

Un marin tirait d'un accordéon une *Marseillaise* déhanchée. C'était tout le patriotisme saoulard des lointains ports d'exil. Il y avait des yeux mouillés qui écoutaient ça. Pascal sortait en faisant claquer la porte, et s'acheminait vers des endroits connus de celui qui se cherche dans la douleur, vers les congrès de la misère.

C'était d'abord un bar de l'Euston Road. C'est là qu'on voit des mères qui font téter à leur bébé un verre de cherry. C'est là qu'on trouve des prostituées de soixante ans, pour trois pence. Les garçons ont des bras de lutteur, et les clients donnent leurs sous en tremblant : ils ont peur qu'on les foute dehors. Silencieux, debout, avec une expression de béatitude, ils délectent le gin âpre et lourd : l'estomac se contracte et cela fait, comme dans l'amour, une petite douleur délicieuse. Des hommes entourent un feu de charbon flambant dans une grille et fument sans rien dire : comme on ne fait pas de crédit, il ne leur reste plus qu'à regarder boire les autres. Quelquefois deux pochards ont une idée, et leurs voix sonnent dans la salle, avec le tintement de la vaisselle. Les garçons remplissent les verres gravement, comme on officie, et les tendent avec un geste brusque aux dévots. Ils

ne sont là ni pour se reposer, ni pour trouver un abri : ils sont là pour boire, et savourer profondément la somme de paradis renfermée dans leur verre.

Et Pascal enviait leur suicide quotidien.

On les renvoyait à minuit et l'on fermait les portes derrière eux. Celui qui sort d'un bar n'a plus rien à faire. Il en était qui s'asseyaient sur le trottoir et attendaient... D'autres, par petits tas, s'en allaient, s'en allaient... Pascal suivait un instant les traînards, puis se retrouvait seul dans les rues désertes et que les réverbères, jusqu'aux confins du brouillard, jalonnaient entre les façades aveugles.

Il revenait vers la Cité, cherchant la compagnie des hommes, comme on la cherche, pour oublier ses propres misères; et songeant à ce détour de son inquiétude, il avait peur de sa pitié.

Autour des *coffee-stalls*, de petits groupes de chauffeurs, de cochers et de vagabonds discouraient en se chauffant les doigts aux bols de faïence qu'un gros homme en tablier blanc distribuait. Pascal se mêlait à leurs colloques : ils se plaignaient de leur sort, du renchérissement de la vie, de l'avarice des clients, ou critiquaient la politique et la gestion des finances. Quand il leur proposait la libération par

l'amour, ils haussaient les épaules et rigolaient sans répondre : ils avaient tous leurs idées personnelles sur le chambardement de la société; ils en avaient ou ils n'en avaient pas, mais ils affichaient une égale indifférence envers les rêvasseries de cet inconnu.

Des filles venaient boire une tasse de café ou manger un *hick* de beurre. On leur faisait place sans leur parler. Sous la lumière crue des lampes à pétrole, leurs rides et la fatigue de leurs lèvres s'accentuaient. Elles regardaient les hommes en riant.

Mais personne ne riait.

Pascal s'éloignait, car il portait en son cœur inapaisé quelque chose de cette détresse qui s'offre et dont on ne veut pas. Il rencontrait, au long de ses routes affligées, tous les servants de la gêne : les hordes de gens hagards, repliés dans leurs poches, aux seuils de l'Armée du Salut ou près des casernes, attendant du pain; la bousculade, devant les grands journaux, des crieurs faméliques, tout rouges sous l'éclat des lampes au néon; les isolés, les sans-travail, ou qui n'en veulent plus, rasant les murs des entrepôts, accoudés aux parapets du fleuve, couchés entre les douves, sur les docks; et quand fumait l'aube, la coulée hâtive de la cohue vers les bureaux et les ateliers, le

défilé des faces grises dans l'indigence correcte des vêtements.

Une nuit, en face de Lambeth où il avait sa chambre, il découvrit, en suivant la Tamise, les squares mouillés de l'Embankment. Sur les bancs de pierre, des gens se tassaient en lignes frileuses, et que le froid rendait un moment solidaires. Ils dormaient à tour de rôle, comme se relayant pour épier la nuit indifférente. Ceux qui veillaient, pliés en deux, les coudes aux genoux, le menton sur les paumes, ouvraient exagérément les paupières et regardaient droit devant eux, sans pensée. Les autres ronflaient, la tête oscillant sur leur poitrine ou renversée sur l'épaule d'un voisin, avec des lèvres flasques, des mâchoires défaites, des histoires d'agonie burinées à coups de rides dans les visages.

Il y avait des femmes dans le tas, et quelques-unes belles encore malgré l'affaissement de leurs traits. Elles sommeillaient, la bouche ouverte, dans des poses exténuées, avec la confiance d'un enfant, protégées par la famine qui tarissait tout, même le désir, en ceux qui les entouraient. Parfois elles soupiraient très fort, s'éveillaient avec un léger cri, interrogeaient l'ombre, d'un air égaré, puis refermaient les yeux en cherchant un appui.

Pascal allait s'asseoir près d'elles; il attirait sur sa poitrine, d'un geste berceur, leur tête épuisée, et la soutenait de la main. Elles entr'ouvraient un instant les paupières et souriaient avec un abandon ravi.

Lui, ne bougeait pas, s'absorbant dans la douce ivresse de sentir leur tiédeur endormie et l'apaisement de leur corps entre ses bras.

La Tamise s'enfonçait dans une brume violette, trouée de feux mobiles, blancs, verts et rouges, élargis en halos. Des lueurs couraient sur des blocs noirs, dans un fracas rythmé de tôles contre tôles. Le pinceau d'un projecteur balayait le ciel, parmi des volutes irisées. Et tout au long du quai, c'était les alvéoles serrés et lumineux des grands hôtels dont les noms s'épelaient par saccades en lettres de flamme, S...A...V...O...Y — C...E...C...I...L, et brusquement s'effaçaient.

Du fleuve, montaient un clapotement sourd et continu, des odeurs de goudron, de bois frais et d'oranges.

La femme s'alourdissait dans les bras de Pascal, et sa chaleur le pénétrait; il se sentait envahi d'une langueur délicieuse; l'émotion le serrait à la gorge; son cœur battait à grands coups.

Il réveillait l'assoupie avec des paroles cares-

santes, la relevait en la supportant sous l'aisselle, et réglant son pas sur sa démarche amollie, l'amenait chez lui. Tout au long du chemin, il la câlinait de mots tendres et de baisers. Elle se laissait faire, perdue dans une humble extase.

Il connut ainsi les plus belles parmi ces belles misérables.

Mais il désespérait de rencontrer en elles la sœur amoureuse, qu'il garderait toute une vie, pour former avec elle le couple adamique et fécond. Il retrouvait au matin une étrangère meurtrie, dont les propos n'éveillaient rien dans son âme. Ils s'interrogeaient froidement comme des voyageurs à une table d'hôte. Et ils se quittaient sans un baiser, avec un merci de la femme pour le bon lit qu'on lui avait prêté.

IV

Il y en eut une, cependant, qu'il garda cinq semaines, parce qu'elle avait un charme d'espiéglerie que n'avaient pas les autres, parce qu'elle était moins taciturne et conservait grand air sous sa robe élimée.

Il l'avait trouvée, un soir de pluie, sous une banne, dans un chantier, où elle fuyait une ronde de police et demeurait tapie, repliée comme une bête. Il l'avait rassurée d'un geste, s'était déclaré son protecteur, et s'était épanché en promesses doucereuses, de celles qui lui réussissaient d'ordinaire. Elle était restée long-

temps sans répondre; mais il voyait l'ombre blanche de son visage s'éclairer d'un sourire. Puis elle avait pouffé en lui disant : « You wretch! » d'une voix roucoulante. Et elle s'était donnée tout de suite, pendant que l'averse crépitait sur la toile et mouillait leurs chevilles.

Dans la suite, elle s'était montrée experte et complaisante, avec des naïvetés feintes et des abandons efficaces. Ses repos étaient enjoués, pleins d'un frais babillage et de provocations furtives. Elle était à la fois femme et fillette. Elle avait des mots zézayants pour désigner toutes les caresses. Elle aimait rouler sa tête sur l'épaule de Pascal et lui murmurer des chatteries. Cette enfance exercée avait séduit le mâle en quête d'imprévu; et il avait installé la femme dans sa chambre.

Elle disait qu'elle se nommait Déa et qu'elle était de famille honorable; fille unique d'un sollicitor de province, son fiancé l'avait séduite et s'était enfui aux colonies. Et c'était la banale aventure de la demoiselle déflorée que chassent des parents irréprochables; qui débarque avec son baluchon et ses quelques bijoux dans la ville énorme et indifférente; qui cherche du travail sans avoir ni métier, ni connaissances, ayant de tout appris un peu et ne sachant même pas coudre. Elle avait vécu six mois, en

vendant l'une après l'autre toutes ses parures de gamine. Il lui restait une bague qu'elle ne voulait pas lâcher. Mais bien qu'elle n'eût plus rien, disait-elle avec un joli mouvement du menton, elle n'avait pas peur de la vie!

Il y avait d'étranges contradictions entre cette histoire mélancolique et l'indépendance de ses allures. Elle se montrait indolente et sensuelle, passant des jours entiers couchée sur le lit, à feuilleter des romans d'amour, en fumant des cigarettes. Elle connaissait des mots de *cockney* et des mots brûlants, juteux et salaces qui les entraînaient tous deux à de nouvelles étreintes.

Elle ne demandait jamais un penny, ni pour sa dépense, ni pour sa toilette. Pascal lui avait expliqué longuement qu'il n'était pas riche. Ensuite, on n'avait plus jamais parlé d'argent, ni elle pour en réclamer, ni lui pour en offrir.

Elle était de ces maîtresses mystérieuses dont on ne saura jamais si elles sont mariées quelque part, nourries par des parents inconnus, ou prostituées sans le dire, qui viennent de temps en temps chercher un peu d'ivresse, et qui s'en vont avec des provisions d'amour. Celle-ci disparaissait quelquefois pendant deux ou trois jours et revenait affamée de caresses. Il y avait souvent quelque chose de nouveau

dans sa toilette; elle rapportait aussi des cigarettes, des livres et des fleurs fanées. Elle ne racontait rien au sujet de ces absences. Et Pascal, soit qu'il fût discret, soit qu'il fût prudent, ne lui posait aucune question.

Elle l'écoutait parler de son apostolat, des grands principes qui devaient éclairer le monde. Il les lui exposait d'habitude assis au pied du lit où elle s'acagnardait délicieusement, mi-nue, dans sa chemise trop courte. Elle s'enthousiasmait avec lui; elle se dressait un peu, la face tout illuminée, et si belle ainsi, avec ses épaulières défaillantes, qu'il achevait le sermon sur sa bouche. Elle insistait pour qu'il continuât son œuvre — celle de fraternisation — et transmît à l'humanité ses conseils d'altruisme.

Il avait conçu un plan nouveau de propagande, plus ingénieux que ses prêches en plein air — plus lucratif aussi. Il voulait écrire un exposé clair et succinct de ses doctrines, y joindre des citations tirées des grands philanthropes : Platon, Jésus, Franklin, Edouard Schuré, Tolstoï, le maréchal Booth, Romain Rolland, et imprimer le tout en brochures qu'il vendrait dans les rues, à un prix modeste, avec un léger bénéfice, ce qui lui permettrait de vivre sans compromis.

De plus, Londres l'avait déçu; il voulait quitter cette ville de brumes et d'indifférence où les esprits semblaient emmitouflés d'ennui luthérien, et regagner Paris, dont les boulevards et leur vitalité cosmopolite seraient un champ d'action meilleur et un terrain de vente plus propice.

Mais pour réaliser tout ce programme, il avait besoin de mille francs; et son pécule réduit à quelque cinq guinées, grignoté par Déa qu'il fallait bien nourrir, ne durerait plus vingt jours. Il n'avait aucun moyen de se procurer cinquante louis. C'était une somme considérable!...

Et songeant à l'héritage paternel, aux sept cent mille francs que la Cité Kropotkine avait engloutis, à tout ce que Chapelle et ses comparses lui avaient dérobé, il fut saisi d'une immense colère contre son propre passé, contre ses rêveries communistes, où nul bonheur, sinon celui d'un aigrefin, n'avait été possible.

Il y avait bien Mr. Fickle, son oncle maternel; mais pour tout l'or du monde, jurait-il à Déa, il ne mettrait les pieds chez ce personnage. Elle se fit conter les aventures graveleuses de ce gynécologue qui se faisait payer en nature les services intimes qu'il rendait à ses clientes. Elle trouva qu'il n'était pas dégoûté

et qu'il employait d'étranges instruments. Elle éclata de rire à certains détails que Pascal narrait avec indignation; d'un air dégagé, elle lui conseilla l'indulgence. Mais il ne voulut rien entendre.

Quelques jours plus tard, après une absence de quarante-huit heures, elle entra dans la chambre où Pascal sommeillait encore. En ouvrant les yeux, il la vit qui riait et lui faisait la révérence. Elle avait des bas de soie et des souliers neufs. Elle exhalait un parfum de musc qui la rendait plus capiteuse.

Quand ils eurent apaisé leur fringale, elle tendit son bras vers le sac à main qui gisait à terre.

— J'ai quelque chose pour toi, — dit-elle en fouillant parmi ses menus outils de jolie fille.

C'était un portefeuille de soie brodée, et dans l'une des pochettes, il y avait un billet de cinquante livres.

— D'où cela vient-il? — interrogea Pascal, pour la première fois.

— C'est, — dit-elle en souriant, — c'est de la part de Mr. Fickle.

Pascal s'était jeté hors du lit, et il criait en piétinant le portefeuille :

— Vous êtes allée chez ce cochon! chez ce bandit!...

— J'y suis allée de ta part, — répondit-elle d'un air paisible; — il ne m'a pas touchée, sois tranquille...

— Pas touchée? Je connais le voyou! Pas touchée! Vous en avez l'air!

Il arpentait la pièce, en chemise, avec les pans qui flottaient autour de ses jambes. Il répétait à l'infini :

— Pas touchée! pas touchée! un salaud pareil! pas touchée!

Puis il éclata :

— Du reste, qui vous a permis d'y aller, bougre de salope?

Elle ne s'émut point de l'injure, elle sembla même la délecter.

— Il fallait bien que j'y aille, — fit-elle calmement, — puisque tu ne voulais pas y aller.

— Non! je ne voulais pas y aller! et encore moins que tu y ailles! Mais tant pis pour toi! garde cet argent! je ne suis pas un maquereau, nom de Dieu!

Elle insistait. Il leva les poings pour la rosser. Mais elle était si belle, avec la batiste tendue sur les seins, qu'il se détourna pour ne plus la voir. Et il se mit à ranger méticuleusement des épingles à cheveux qui traînaient sur la tablette du lavabo.

Déa parlait doucement. Elle contait sa visite

à Mr. Fickle : elle avait dit qu'elle était sa fiancée...

— Vous en avez l'air — répéta Pascal sans lâcher les épingles.

Mr. Fickle s'était rappelé son neveu avec beaucoup de gentillesse. Il lui avait assuré qu'il serait le bienvenu...

— Certes, il ne m'a pas ménagé les propos galants, mais il s'en est tenu là.

— Je n'en crois rien!

— Je te le jure.

— Des blagues de femme!

Elle ne disait plus rien. Il n'osait pas se retourner. Mais il la devinait, étendue sur le côté, avec la hanche saillante, et ses longs cheveux qui s'épandaient sur les coussins.

— Et après? — grogna-t-il.

Mr. Fickle avait accepté tout de suite. Il lui avait remis un chèque de soixante livres...

— Soixante livres? — s'écria Pascal; — pourquoi soixante?

— J'ai cru pouvoir demander un peu plus... pendant que j'y étais... pour m'acheter quelques petites choses.

Il ne répondait point.

— Tu ne m'en veux pas? — reprit-elle d'une voix cajoleuse.

— Je ne t'en veux pas pour les soixante

livres. Je t'en veux pour les cinquante! Tu peux les dépenser aussi! Je ne veux pas de cet argent-là!

— Mais, chère chose mienne, — murmurait Déa, — tu peux le prendre. Je ne l'ai pas gagné, je te le jure.

— Non! non! mille fois non! — reprenait-il en colère; — est-ce que je sais ce qui s'est passé entre vous et cet individu!

Et debout devant la toilette, il s'obstinait à montrer le dos.

Il y eut un long silence; puis le frottement d'une allumette; et l'odeur mielleuse du tabac remplit la chambre. Pascal se retourna. Déa fumait, les paupières mi-closes, et observant entre ses longs cils tous les gestes de son amant. L'un des bras, souple et un peu hâlé, pendait hors du lit; et les doigts effleuraient le portefeuille qui traînait à terre. Pascal l'envoya sous le lit, d'un coup de pied, et enveloppa la femme dans une étreinte.

Elle murmurait :

— Est-ce que tu m'en veux, my darling? dis? dis que tu ne m'en veux pas.

Il se butait, le front dans le cou de sa maîtresse.

— Dis, my dearie, dis, honey boy? duckie

boy? dis? — répétait la femme avec une douceur obstinée.

Et il s'endormit, sans répondre, bercé par cette complainte amoureuse.

En se réveillant, il se trouva seul dans la chambre. Il se leva paresseusement. Comme il enfilait son pantalon, il trouva le portefeuille dans une poche. Un bout de papier était épinglé sur la soie :

N'oublie pas que c'est pour ton œuvre.

y avait écrit Déa. Le billet de banque s'y trouvait toujours. Pascal le déplia, l'étendit sur la table et s'assit devant lui.

Après tout, sa maîtresse était sincère d'habitude. Il y avait même un certain cynisme dans le dédain qu'elle montrait en ne donnant jamais d'explications sur ses absences. Pourquoi refusait-il de la croire? Peut-être bien qu'elle ne mentait pas et que la réputation de Mr. Fickle était exagérée. Cependant...

Et des colères le soulevaient, qui lui faisaient froisser le billet dans son poing. Puis il se raisonnait, cherchait à se calmer; et une mollesse l'envahissait : il se figurait sa brochure, il en imaginait la couleur et le format, il composait mentalement des phrases pleines d'animation; il se rappelait des apophtegmes de Platon et

des sentences de M. Schuré. Il se voyait, sur les boulevards, propageant ses idées, au sein de l'activité jeune et allègre de Paris, mettant peu à peu dans le cœur de la ville le chaud apaisement de la charité. Il y avait une telle distance entre ses scrupules et la haute valeur de son œuvre. Et d'ailleurs, le sacrifice même de son amour-propre ne grandissait-il pas ses volontés?

Quand sa maîtresse rentra, le soir, il se laissa embrasser sans résistance. Elle rapportait du vin, des charcuteries fines et des primeurs. Et ils s'installèrent côte à côte pour dîner. Ils n'avaient qu'un seul verre et ils piquaient de leur fourchette dans les provisions étalées sur les emballages. Elle lui versa du vin, de sa bouche dans sa bouche renversée. Quand il eut avalé la liqueur tiède, elle lui murmura sans quitter ses lèvres :

— Si tu quittes Londres, est-ce que tu m'emmènes, sweetie?

Il hésita, rougit et balbutia :

— Comme tu voudras, ma chérie.

— Peut-être, — reprit-elle, — préfères-tu me rappeler quand tu seras là-bas?

— Oui, peut-être, je crois que cela vaudrait mieux.

— Comme tu voudras, dearie, — dit-elle aussi.

Il fermait les yeux pour ne plus rougir.

Quand il quitta Londres, elle l'accompagna jusqu'au train; et aussi longtemps que, penché à la portière, il l'aperçut debout sur le quai, elle lui envoyait des baisers et des sourires.

Et il sentit bien qu'il ne la reverrait jamais plus.

V

A Paris, il s'établit sur le boulevard, devant *L'Impartial,* le grand journal quotidien, dont l'immeuble, pareil aux villes d'apocalypses, avait douze portes, avec douze entrées et douze sorties. Au perron de la principale, s'érigeaient deux suisses galonnés d'or, portant la hallebarde et le tricorne : ils ne saluaient personne, car tous ceux qui franchissaient le seuil étaient gens célèbres, et l'uniformité de la grandeur créait une égalité nouvelle qui rendait impossible tout protocole. Les visiteurs, du reste, ministres, plumitifs, députés, gens de

Bourse, romanciers ou poètes, avaient tous des faces uniformes de fonctionnaires ou d'employés; quelques-uns se distinguaient par des profils de commerçants, mais ce n'était pas toujours les plus illustres. Et la foule des gens de lettres se ruait sous les vestibules, avec des serviettes de commis-voyageurs où s'entassaient les échantillons de la Pensée.

Toute la bâtisse, peinte d'ocre et de vermillon, avec ses mille fenêtres où se penchaient des hommes méditatifs, avec ses enseignes de stuc, de marmorite et de calicot, avec le reflet pourpre et vacillant de ses sept cent septante-sept lampes, avec ses étendards symboliques plantés sur des tourelles, avec ses murs de verre et ses charpentes de fer, toute la bâtisse semblait palpiter de l'effort cérébral qu'elle enfermait. Et le génie de son personnel, longuement condensé dans des antichambres, mixtionné dans les bureaux, passé aux tamis de la publicité d'abord, de la camaraderie et de la politique ensuite, descendait au sous-sol où les bras luisants des machines le consacraient à l'immortalité.

Par les vitres, au ras du trottoir, on apercevait les conceptions des penseurs de tous grades burinées à la linotype dans un métal éternel comme l'airain; et les fûts de papier, extraits

de la sève végétale, s'alignaient dans l'attente de leur mission prochaine : transmettre aux quatre coins du monde la quintessence de l'esprit, susciter l'opinion des hommes qui n'en ont pas, envelopper les épluchures et les colis sans durée, porter au loin la flamme et le feu de la guerre, fournir les latrines, et abreuver de littérature profonde et délicate la foule des lettrés.

Des affiches, aux fenêtres, lui recommandaient le dernier roman d'amour, d'aventures, de reportage ou policier. On y voyait paraître des noms éphémères : le gagnant du derby, le champion du ring, le lauréat du prix Nobel. Et l'on exposait, dans des cadres de cuivre, des photographies sensationnelles : le dernier cadavre, la dernière étoile, le dernier coffre-fort éventré, le dernier fœtus à deux têtes, le dernier buste de Rodin.

Les groupes de badauds commentaient les événements, sans parti-pris, sans préventions, élevant à la gloire, avec une égale docilité, généraux, criminels, putains, brasseurs de lettres, cabots et philanthropes, tous ceux que *L'Impartial* leur désignait du doigt, du placard ou du simili, pour des raisons péremptoires et obscures. Ils suivaient aussi le passage des nouvelles sur un grand tableau noir qui,

d'heure en heure, pivotait dans son cadre, et changeait, d'heure en heure, la face de l'histoire.

Aux esprits affamés, l'alme feuille donnait ainsi, périodiquement, la pâtée succulente : un murmure de satisfaction accueillait cette munificence; tous les cerveaux avides du peuple se pressaient pour recevoir la manne spirituelle.

Pascal circulait parmi la cohue.

Il portait une marmotte de cuir, suspendue par une courroie à son épaule, et qui renfermait les exemplaires de sa brochure. Une préface en style évangélique, annonçant l'ère imminente d'amour universel, ouvrait un recueil de maximes et de pensées sur la matière, choisies dans tous les bons auteurs; un chapitre de conclusions résumait leurs principes et la leçon qui s'en dégageait. Au bas de la dernière page, dans un feston de lauriers et de myrtes entrelacés, des capitales conseillaient :

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

La couverture luisait d'un écarlate encore révolutionnaire, mais cela s'intitulait pacifiquement : *Le Livre d'or de l'Amour.*

L'auteur arpentait le trottoir en débitant

d'une voix bientôt monotone le boniment qu'il avait préparé. Il proposait l'achat de sa brochure, « à dix sous l'exemplaire, gratuite pour les indigents, souhaitée par Franklin, Jésus, Edouard Schuré, Fabre d'Olivet, Tolstoï, etc., contenant les axiomes fondamentaux, en vers et en prose, sur la fraternité générale, avec des photographies et une planche de statistique. »

Et faisant couler les feuillets sous son pouce, il déployait en éventail l'opuscule humanitaire, à la figure des passants. La plupart s'éloignaient sans lâcher le fil morose de leurs soucis; d'autres s'informaient sur un ton gouailleur; quelques-uns, trompés par le titre, achetaient la brochure et l'enfouissaient dans leur poche avec un air sournois : au premier café, ils constataient leur méprise et déchiraient furieusement le spicilège d'amour.

Quand Pascal était las, il s'adossait à la muraille et continuait sa monodie, sans conviction. Le va-et-vient de la cohue, l'agitation du boulevard, les lumières brutales, lui apparaissaient à travers un brouillard de migraine; et se répercutant au vide de ses pensées, le vacarme des cris, des pas, des roues innombrables, des sonneries et des trompes, ronflait sous son crâne. Il ne voyait plus rien, il se sentait soulevé par l'énorme tumulte; il était

léger, fragile comme une bulle. Et les paroles qu'il prononçait, toujours les mêmes, lui revenaient de très loin, comme étrangères à sa propre voix, dépouillées de toute signification.

Des gens s'arrêtaient devant lui, et que son air halluciné amusait un instant, des gens qu'il ne voyait pas, dont il n'entendait ni les plaisanteries, ni les questions; des femmes aussi, midinettes ou radeuses, séduites par sa beauté de Christ flave, et que ses accents remplissaient de rêve.

Quelquefois, un mot jeté par un passant bénévole le tirait de sa torpeur :

— Gare au flic!

Il se retournait brusquement vers le portique de *L'Impartial*, en dissimulant l'exemplaire qu'il tenait à la main. Il faisait mine d'admirer la voûte constellée d'ampoules, le tapis fastueux qui se déroulait jusqu'au trottoir, et les deux suisses solennels, avec les mollets cambrés sous les bas blancs.

Dans l'escalier de parade, des messagers prestes et sinueux apportaient les nouvelles butinées à travers le monde; des messieurs s'arrêtaient un instant, au milieu du hall décoré de plantes vertes et qu'adornait le buste du fondateur : ils résolvaient en quelques mots les problèmes de la politique, et s'éloignaient,

le front chargé de pensers écrasants; d'autres se saluaient de la main, en agitant un feuillet couvert d'écriture; quelques-uns ne se saluaient point. Les ascenseurs glissaient dans les cages, emportant vers les alvéoles des bureaux les facteurs du progrès et de la connaissance; ils en déversaient d'autres épuisés de leur miel. Du haut en bas, l'énorme ruche illuminée et trépidante distillait la nourriture conceptuelle que *L'Impartial,* le lendemain, avec une abondance profuse et magnifique, verserait à l'humanité.

Bien que méprisant les idées bourgeoises que la feuille propageait, Pascal admirait la toute-puissance de la parole imprimée! Il se félicita d'avoir choisi ce mode de propagande; il imagina sur-le-champ tout un système économique tendant à multiplier les éditions de sa brochure et à diminuer son prix de vente. Ainsi, l'évangile d'amour s'étendrait rapidement parmi les masses de qui l'âme aux écoutes attendait le signe de régénération.

Et rempli d'espérance, il se remettait à arpenter le trottoir, en annonçant le réveil de l'homme.

Un matin d'avril, le boulevard se couvrit d'une foule agitée. Un essaim mobile et grouil-

lant se tassait sous une fenêtre de *L'Impartial* où, dans un cadre de crêpe, se dressait une effigie : celle d'un nommé Martley, poignardé dans la semaine, renseignait un cartouche à lettres d'or. La cohue admirait avec des faces recueillies. Des groupes se formaient, de gens aux mines abattues, et qui échangeaient des phrases condolentes. On entendait :

— Le misérable.. Une si belle intelligence... Un gaillard pareil!... Anéantir d'un seul coup une aussi noble destinée...

« Un grand homme évidemment, songea Pascal. Un artiste? un savant? un porteur d'évangile, comme moi, peut-être? »

Il se reprocha cet amour-propre ou cet idéalisme étroit qui le tenait trop à l'écart de la société, et lui laissait ignorer de telles existences. L'unanimité des admirations et des regrets lui révélait une grandeur peu commune. Il se promit de connaître l'œuvre de cet homme. Et n'osant s'informer par crainte du ridicule, il épiait les propos des badauds attroupés devant la photographie. Mais bientôt l'aspect du boulevard captiva son attention.

La foule formait, sur chaque trottoir, une double haie qui s'épaississait de minute en minute. Elle s'agitait avec une étrange nervosité; une rumeur continue, traversée de cris

et de sifflets, montait de ses rangs compacts. De temps en temps, elle envahissait la chaussée; des agents taciturnes déblayaient l'asphalte : la cohue s'enfonçait mollement sous leurs bourrades, pour refluer aussitôt, avec une lente ondulation. Puis un peloton de municipaux passa au petit trot, dans un cliquetis de choses militaires. L'ordre s'établit peu à peu. Ne pouvant s'étendre en largeur, la foule grandit en altitude : on grimpa sur les bancs, dans les arbres et sur le bouclier des vespasiennes; et les boutiquiers sortirent des chaises qui se trouvèrent aussitôt louées.

Aux fenêtres de *L'Impartial*, les huissiers, sanglés dans leur uniforme, faisaient tomber en berne les drapeaux; sur l'escalier de la porte royale, des messieurs en habit surgissaient avec des mines effarées, trépignaient un instant, et se repliaient, le torse bombé, l'air absolu, dans le mystère des vestibules. Les balcons étaient tout pavoisés de toilettes claires et fleuris des chapeaux multicolores des invitées. En travers du trottoir, des tapissiers en veste blanche déroulaient un tapis rouge; les garçons galonnés maintenaient les badauds, et les deux suisses allaient et venaient, en frappant le sol de leur hallebarde.

Pascal se hissa sur la coupole d'un kiosque,

près d'un voyou dont les exclamations gouapes dominaient la foule amusée. On la voyait de là-haut, fourmiller sur le gris clair de l'asphalte, se presser aux fenêtres, s'échafauder en gradins sur les toits. Quelquefois un mot passait dans la presse :

— Les voilà!

Et d'un mouvement venu de très loin, toutes les têtes se penchaient.

Sur une double échelle, de l'autre côté de la rue, un opérateur de cinéma préparait son appareil; avec une indifférence professionnelle, il amorçait les bandes et cherchait l'angle de son champ. Quand il l'eut trouvé, il s'accroupit sur un échelon, bourra sa pipe et se mit à fumer, crachant par intervalles égaux entre les rangs de la cohue.

De nouveau, le mot circula de bouche en bouche :

— Les voilà!

Dans les lointains embués de poussière, on découvrait un rang de casques où le soleil giclait comme une averse; et par là-dessus, des bouquets de plumes noires sur un monceau de fleurs. On entendait crier :

— L'assassin! l'assassin!

Et les clameurs, accompagnant la tête du cortège, approchaient lentement. On voyait les

chapeaux tomber l'un après l'autre, et les femmes se signer.

Derrière l'escorte des sabres et des baïonnettes, une nuée de reporters marchaient à reculons en braquant des kodaks : ils clichaient le corbillard enseveli sous les fleurs, et qui roulait sans bruit, au milieu du lent éparpillement des pétales.

Sur son échelle, l'opérateur de cinéma, la pipe aux dents, tournait sa manivelle, en lâchant par petits coups des bouffées de tabac.

A l'entour de Pascal, la foule était plus tranquille : on se nommait les ministres et les généraux qui tenaient les cordons du poêle; on admirait les porteurs, deux par deux, un bât sur l'épaule, s'avançant à pas égaux et pliant sous le faix des couronnes : on y lisait des inscriptions lapidaires : *A* MARTLEY, *éternel souvenir. — A notre grand* MARTLEY, *ses fidèles. — A* MARTLEY, *ses admirateurs.* Et des voitures, débordantes de gerbes comme des corbeilles, attestaient la gloire de Martley.

Le char funèbre s'arrêta devant *L'Impartial*, tandis qu'un groupe de messieurs à plastrons blancs descendait le perron avec cérémonie. Quatre hommes les suivaient, qui portaient une lyre de roses blanches.

C'était donc un poète! et les acclamations qui

jaillissaient de la foule consacraient la beauté des rythmes que cet homme avait captés : il s'était donné tout entier à son œuvre de régénération, il avait trouvé, lui aussi, un admirable apostolat : verser aux multitudes soucieuses l'enivrement de la cadence, leur faire oublier, dans l'extase du verbe, les déboires quotidiens, l'âpreté de la lutte. Une seule voix, immense, venue de tous les cœurs, le remerciait maintenant. Des femmes pleuraient sa mort; le peuple réclamait justice. Tous célébraient la noblesse de cet animateur.

Alors Pascal vit se dresser devant lui la haute figure de la Gloire. Il l'accueillit comme une promesse qui lui était offerte. Il serait payé richement, dans un avenir vivace, de toutes les peines qu'il souffrait aujourd'hui. Il connaîtrait la gratitude des masses, et deviendrait pour elles, lorsque le midi amoureux s'épancherait sur tous les fronts, le Précurseur, la Voix prophétique.

Ce mort que des milliers de gens glorifiaient de leurs cris, ce mort, vénéré par toutes les bouches, se continuait dans les mémoires, vivait plus fortement qu'aux heures où il avait le souffle et la parole; il devait entendre le salut de toute la ville, et son esprit s'en réjouir dans l'au-delà.

Et Pascal, au nom de la Gloire qui le touchait de ses ailes, chérit la pauvreté, remercia le destin qui le rangeait parmi les martyrs; et voyant s'élever au-dessus de sa tête les mains laurées du triomphe, il bénit la vie qui laisserait son nom au livre des âges.

L'opérateur de cinéma, la pipe aux dents, tournait sa manivelle, et d'un mouvement molasse et continu, enregistrait sur ses bobines les fastes funéraires, le troupeau des louanges, les délégations du peuple et les quatre hommes soulevant comme un pavois la lyre de roses.

Puis le cortège se remit en marche : sur les trottoirs, à tous les étages des maisons, sur les toits peuplés comme les rues, l'inclinaison de toutes les têtes marquait une déférence presque religieuse. La ville entière saluait la mémoire d'un homme de génie.

— Ah! — s'écria Pascal en se tournant vers son voisin — comme c'est bon de voir cela!

Il avait la voix pleine de sanglots.

— Fallait ben ça à not' Martley — répartit l'autre. — Un fameux! Fallait voir c' qu'il était bath au caf' conç' quand y chantait comme ça :

Alle est Bordelaise
Ma gentill' Thérèse
On a mangé un potage aux oignons...

VI

Pascal continua la vente de sa brochure, parce qu'il ne voulait pas avouer sa défaite; mais il n'avait plus la foi, d'aucune manière.

Il ne croyait plus à la possibilité d'un amour de l'homme envers ses semblables : défuntes les pastorales fraternelles, sous les platanes d'un archipel d'Icarie, et les agapes humanitaires, autour des tables luxuriantes, dans un paysage d'églogue que rosit une aurore. La bonté, quand elle apparaissait sur la terre, était presque toujours un signe d'impuissance ou de

paresse. C'était une fausse pitié envers eux-mêmes qui inclinait les philanthropes vers les misérables, ou l'occasion d'énoncer quelques maximes qui allassent grossir le vain traité de la morale.

Il ne croyait pas plus à la canaillerie de ses contemporains : un rêve de benoît bonheur et de pantoufles au coin du feu avait conduit les faibles à pactiser et à s'unir contre les forts. Les codes, en prenant contre l'individu des mesures de précaution, consacraient le nivellement universel : « Ne me fais pas de mal, je te laisserai tranquille. » Les hommes vivaient sous cette loi de la bienveillance réciproque, se faisant de petites saletés, se rendant de menus services, pour ne pas perdre l'habitude du mal et du bien.

Tout aboutissait à l'amour-propre, à l'égoïsme. Il commençait à se méfier des gestes les plus désintéressés : ils cachaient, pour la plupart, une vanité ou une convoitise; ils s'adressaient à la naïveté des foules qui mettent sur le pavois des bandits en robe d'ascète ou des filles repenties.

C'est que la gloire aussi l'avait déçu : il savait maintenant dans quelle officine, à quel tirage, par quels cerveaux elle était faite, et sur quels fronts se posent les lauriers. Il n'igno-

rait plus son prix courant ni ses modes de propagation. *L'Impartial*, pour le service de ses élus, parfois même de ses commanditaires, employait les hérauts en renom, à des tarifs de boutique, variables au gré de l'heure et de l'agio, un mécanisme puissant, la diffusion de ses milliers d'exemplaires, des ramifications innombrables, toutes les ressources du mouvant aujourd'hui.

Quant à la gloire posthume, celle sincère qu'établissaient les siècles, il fallait être au moins spiritualiste et croire à la métempsycose pour la souhaiter. Sincère? même pas! elle mentait aussi bien que l'autre : elle canonisait des médiocres, elle célébrait des hommes dont on ne savait rien que le patronyme ou le titre d'œuvres que personne ne consultait; elle jetait un grand voile funèbre sur les hautes figures qu'elle avait laissé périr et transmettait, à travers les lustres et les décades, des rituels surannés.

Pascal méditait ainsi, en arpentant le trottoir, sans interrompre son boniment, toujours bousculé par les badauds avides de savoir quotidien, par l'intellectuel troupeau ruminant des platées de connaissances quelconques; toujours frôlé, aussi, par le rire rose et rouge des femmes, et leurs voix gouailleuses, un peu

molles, comme charmées par cette langueur triste de Jésus parlant à la Samaritaine.

Mais il ne voyait rien, ne sentait rien; toute sa pétulance, tous ses émois de vigénaire restaient ensevelis sous une affreuse amertume. Ses déceptions d'apôtre, la Colonie, le Communisme, l'amour évangélique, ses tentatives manquées, ses prêches inféconds, ses voyages inutiles, tous ses mécomptes et ses débâcles avaient laissé un vide immense dans son cœur idéaliste, son jeune cœur déjà si vieux, incurablement idéaliste et doucement sentimental. L'à-quoi-bon des heures congénères! et le fil d'ennui qui les coud!... La vie, sans un but qui la grandît, valait-elle la peine d'être vécue?

Il se dit, soudain, que peut-être on la pouvait vivre pour elle-même.

Il s'étonna de n'y avoir pas songé plus tôt. Au désespoir qui annihilait sa volonté, au doute qui l'opprimait de partout, au scepticisme dont il marquait peu à peu le présent et l'avenir, s'opposait une double réalité : la jouissance immédiate et son facteur, l'argent.

Il se jura donc d'être riche. Avec une rage silencieuse et immobile, il se promit d'appliquer toutes les énergies sans scrupules d'un aventurier moderne à s'amasser des biens terrestres, une opulence globale, car, pensait-il,

la richesse ne peut être qu'une débauche sans réserve, une royale prodigalité.

Et sans s'attarder aux moyens de la conquérir, il entrevit son roman nouveau, en une série de tableaux rapides, comme les plans successifs d'un film romanesque.

Couché dans un fumoir aux fantaisies orientales, parmi les tapis, les cuivreries et les armes de Damas, il dicte nonchalamment, à des secrétaires attentifs, des ordres qui vont bouleverser le jeu des finances.

Son auto s'arrête devant un quelconque Pavillon Persan; il porte une cape de drap fin doublée de satin vert, et il offre la main à une actrice célèbre, toute souriante sous ses fards...

Du haut d'une terrasse, dans un castel à colonnades florentines, il montre à ses invités les usines de son exploitation, les corons noirs, les cheminées fumantes, les toitures en zig-zag des ateliers..

Il passe à cheval dans une allée du Bois...

Il signe un chèque sur un bureau américain...

Il pousse à la roulette des piles de louis d'or...

Il sortit de son rêve, regarda son paquet de brochures avec mélancolie et hocha la tête deux ou trois fois. Car il avait, malgré ses des-

seins de folle existence, une étouffante envie de pleurer.

Il essaya de se distraire à regarder passer les filles, belles ou cherchant à l'être, avec leurs seins pointant, par quel miracle? sous leur corsage, leurs jupons largement écourtés sur un bas de couleur vive ou de matière impalpable, leur grand air canaille et dandiné, leurs bijoux faux, leurs cheveux faux; telles, insidieuses, et se glissant parmi les mâles comme des bêtes de proie; et très désirables, du seul mystère que révèlerait d'un coup leur jupe défaite ou retroussée; avec une odeur flottant derrière elles, de savon, de sueur, de varechs et d'alcool; mais pimentées à la manière de la cuisine algérienne et tout embellies d'un ineffable goût du malpropre.

Pascal les croyait très sensuelles et expertes en voluptés. Il se promit de s'en offrir souvent, quand il serait riche, les plus bizarres ou les plus bêtes, des étrangères baragouinant les quelques mots usuels et obscènes d'un français de trottoir; le vice ainsi, dans le charme équivoque du « petit nègre » bégayé par une voix saoularde; ou les très jeunes qui ont des mines effarées et mystiques de premières communiantes.

Il poussait à l'extrême ses pensées, il en

exagérait le sadisme : elles étaient pleines de violence et de dégoût. Elle verrait ça, la Société! Puisqu'elle n'avait pas voulu de ses rêves splendides, des félicités fraternelles qu'il lui avait offertes, il se déclarait son ennemi, il l'exploiterait sans remords, il en exprimerait la joie salope, la joie poilue, nette, sous la patte, possible, directe : la femelle et l'argent.

Avait-il été assez jobard, avec son Idéal que plus personne ne comprenait, son bric-à-brac d'auréoles, d'ailes et d'amour. Autant parler de truffes à des cannibales. Le succès d'une idée était en raison inverse de sa grandeur. Il fallait chausser les hommes à leur pied. Puisqu'ils ne voulaient pas du bonheur qu'il leur offrait, il puiserait le sien dans leur détresse. Il en avait assez de naviguer, les yeux au ciel, vers la misère, la solitude, l'injure ou l'oubli.

Et il insultait son passé avec une âpre ivresse, le déchirant entre ses mâchoires serrées, s'exaltant de la fureur et de la crudité de ses blasphèmes. Il se retournait, vindicatif, contre les axiomes qu'il avait le plus aimés; il saccageait ses anciennes idoles...

Un coup de poing dans le dos le fit chanceler. Il se retourna, furieux : Krabelinckx lui tendait la main en riant aux éclats.

— Qu'est-ce que tu fiches ici? — s'écria-t-il.

Et sans attendre la réponse :

— Une amie, Lucienne Valoton, — ajouta-t-il en présentant une dame qui l'accompagnait.

Elle était jolie, bien qu'un peu mûre et trop grasse. Elle souriait en inclinant la tête. Sous les perles de son collier, son cou rond et court faisait un pli. Un gros brillant tremblait dans l'échancrure de son corsage.

— Je vous connaissais, Monsieur, — dit-elle à Pascal; — je vous avais vu quelquefois en venant au journal : on m'avait parlé de votre œuvre et j'admirais votre désintéressement.

Pascal s'inclina, tout rose de vanité. Mais Krabelinckx l'empoignait par le bras :

— Laisse là ton œuvre pour un moment, — déclara-t-il, — et allons boire un verre; il faut que je te raconte les aventures de la Colonie.

Et quand ils se furent installés tous les trois dans un coin de taverne, il dépeignit sur un mode ironique l'odyssée sans gloire des Kropotkiniens. C'était une histoire poignante et comique, comme toutes les tragédies humaines. La nuit de l'exode, narrait le peintre, Lhommel s'était pendu...

— Lhommel! — gémit Pascal.

— Oui, — commenta Krabelinckx, — le seul

de nous tous qui fût communiste dans l'âme, peut-être parce qu'il était bon.

Tous deux penchèrent la tête. La femme leur prit la main, en souriant. Pascal fut ému de cette communication délicate, et il sentait les battements de son cœur envahir peu à peu sa poitrine.

Le peintre continuait. Le reste était plus drôle : Chapelle, maître des titres de propriété, avait vendu la ferme et ses dépendances. Des quelque deux cent mille francs qu'il en avait tirés, il avait donné cinq cents francs à chacun des adeptes et s'était monté, avec le reste, une boutique de tableaux qu'il appelait, Galerie Chapelle, et qui lui donnait déjà de sérieux bénéfices.

Sa méthode était simple : il versait à de jeunes artistes une pension mensuelle, vingt ou vingt-cinq louis, quelquefois moins, et prenait par contrat toutes leurs productions. Cela faisait l'affaire de pauvres bougres à qui des toiles, des tubes et des pinceaux, et deux croûtes de pain, suffisent pour vivre et pour vivre heureux. Au nom de l'Art indépendant et de l'Effort moderne, Chapelle faisait mousser les plus étranges : une clientèle nordique ou sud-américaine apportait ses fafiots. Les jeunes peintres devenaient célèbres; le prix

de leurs toiles s'élevait avec la gloire; mais la rente, aux termes du contrat, demeurait identique. Et Chapelle empochait.

Pascal ne savait s'il devait rire ou se fâcher. Il avait vu s'abattre un à un les derniers vestiges de sa croyance. Cette histoire de vol et d'apostasie n'ajoutait qu'un alinéa au livre de ses déboires. Il ne fallait pas se désoler; il valait mieux devenir cruel, parcimonieux et froid, comme il convient lorsqu'on ne veut plus souffrir.

— Et Jordsen? — murmura-t-il en regardant Lucienne qui jouait avec ses bagues.

— Jordsen? Il est resté pareil à lui-même, l'homme des principes et des théories. Considérant la nation russe comme le peuple élu, le seul qui ait élevé le communisme à la hauteur d'une philosophie, il s'en est allé, avec sa femelle et ses jeunes, étudier sur place le mouvement collectiviste. Oui! mon vieux, la chute de la Cité ne l'a pas découragé : il prétend que plusieurs auteurs, et Kropotkine lui-même, avaient prédit l'échec de pareilles tentatives. Et je le crois sur parole, car il a trop d'exemples pour un aliboron comme moi.

Cette fois, tous trois se mirent à rire. Lucienne était vraiment charmante ainsi : elle

avait un rire frais, et qui ranimait son visage un peu las.

— Quand à Fernand Verd, — reprit le peintre, — il lit dans la Galerie Chapelle, son poème *L'Aube des Temps nouveaux,* et d'autres séquences de même farine; car l'on y donne des conférences, mon bon! et des « démonstrations poétiques »! où une cinquantaine de mandarins, toujours les mêmes, se lisent les uns aux autres, et à tour de rôle, des pages que tous connaissent par cœur et qui ne sortent jamais de leur milieu. C'est même dans cet antre sibyllin que j'ai rencontré Madame.

Pascal n'écoutait plus. Il contemplait la femme avec convoitise. Elle était pour lui toute la volupté luxueuse qu'il n'avait jamais connue, l'amour dans les dentelles, les fourrures et les parfums, même, tout simplement, l'amour confortable, dans un bon lit, avec un goût, sans déplaisir après tout, de fruit d'arrière-saison — figue ou datte — sucré, juteux, bien en chair.

Il se jura de l'avoir, pour commencer la vie nouvelle.

VII

Le lendemain, Pascal revit le peintre, et tout de suite il se renseigna sur Lucienne. Krabelinckx s'esclaffa :

— C'est donc le coup de foudre, pour toi aussi? Elle m'a parlé de toi toute la soirée, beau Jésus blond, parole d'honneur!

Puis il donna sans réserve tous les détails que désirait son ami.

Elle était la maîtresse du financier Cunard, de la firme Cunard et Broussan, tramways et funiculaires. Elle pouvait réunir son petit mil-

lion par an, mais n'étant pas chiche, dépensait presque tout. On lui connaissait une admirable collection de camées et les plus belles perles d'Europe, dont, au reste, elle ne portait jamais que les doubles. Elle avait vaguement chanté au café-concert, vaguement dansé dans un music-hall, jouait vaguement *Polyeucte*, et grâce aux deniers de son maître de couche, entretenait son souvenir dans l'esprit des foules par une publicité périodique. *L'Impartial* lui ouvrait ses colonnes : elle y paraissait en simili, vêtue de la tunique de Pauline, devant un décor où fumaient deux trépieds; et des éloges, sur un ton de bateleur, accompagnaient la photographie. Une charmante « copine » au surplus, toujours enjouée, pas fière, pas poseuse. Il avait été son amant pendant quelques semaines, puis, la trouvant trop mûre mais plaisante, son ami.

— Elle en pince pour ta jolie gueulette, — ajouta-t-il. — J'aime autant qu'elle te plaise. C'est une enfant gâtée qui ne supporte pas qu'on lui résiste. Elle voudrait te revoir...

Et le jour suivant, il revint avec elle, emmena Pascal au café, et les laissa tous deux en tête à tête, devant leurs verres qu'ils ne buvaient pas.

Il fut très simple; il eut toutes les attitudes

charmantes de la mélancolie; il parla de l'idéal et du rêve; il ouvrit des échappées sur des illusions qui lui laissaient le cœur valétudinaire; il eut des silences captivants, une gaucherie délicieuse. Il ne parla ni d'amour, ni d'argent; mais toute sa personne exhalait une tendresse que la pauvreté rend timide.

Elle savait son histoire, ses origines, la fortune dont il avait été spolié par Chapelle; le peintre lui avait décrit la Cité Kropotkine et les tragédies domestiques. Elle connaissait Botrou, l'homme doublement volant, et la désagrégation du phalanstère. Ils en rirent ensemble. Pascal lui conta ses pérégrinations apostoliques, Londres et ses prêches de Hyde Park, ses errements par les nuits de détresse, et les doutes qui le poignaient. Il avouait la faillite de ses espérances, l'angoisse de l'avenir.

Elle le consola d'un ton maternel : elle s'intéressait à la brochure dont elle voulut acquérir quelques exemplaires; la feuilletant à côté de l'auteur, elle admirait les axiomes qu'il avait choisis et demandait des explications. Il les lui donnait d'une voix blanche, en la frôlant du coude et du genou.

Elle avait l'air de comprendre; elle lui reprochait ses défaillances : il avait tort de se décourager; c'était noble et même très chic de

se dévouer à une cause humanitaire, de vouloir la libération des opprimés, le relèvement des misérables. Un de ses oncles présidait une société anti-alcoolique. Elle connaissait M. Schuré pour l'avoir rencontré dans un salon : il n'était pas amusant mais très bien élevé. Certainement, les hommes devaient s'incliner sous la loi de l'Amour; il fallait croire à l'Amour, parce que c'était le bonheur sur la terre.

Elle disait : amour, en soupirant, avec une langueur qui la pâmait. Son cou se gonflait comme le jabot d'un ramier. De petites ombres bleues, quand elle se penchait en arrière, palpitaient au creux de ses seins. Son chapeau de velours s'ornait d'une touffe d'épis; et les barbes, quand elle inclinait la tête, caressaient le visage de Pascal.

Il n'osait se déclarer. Il cherchait une entrée en matière, et composait mentalement des phrases insidieuses qu'il repoussait aussitôt. Il lui semblait impossible de parler sentiment sous un costume rapiécé, avec une marmote à l'épaule. Il s'en tenait à des galanteries de bon goût, froides et banales, qu'il débitait avec un sourire.

Lucienne attendait, les paupières battantes. Il ne disait plus rien. A mesure qu'il se repro-

chait sa sottise, les mots, dans sa gorge, s'engluaient plus fort. Il lui sembla que les consommateurs se moquaient de son silence. La femme s'était levée :

— J'ai des courses à faire, — lui dit-elle. — A bientôt.

Et elle le laissa tout contrit, maudissant sa timidité, retrouvant soudain le fil de son éloquence, se promettant, si Lucienne revenait, les pires audaces. Mais reviendrait-elle?

Krabelinckx qui le rencontra sur le boulevard lui conseilla d'agir et non de faire des phrases :

— Quand, — déclarait-il, — on est beau comme tu l'es et qu'on a une gueule de poète, on est plus catégorique avec les femmes : elles aiment le rêve et le vague dans les mots mais pas dans les gestes. Grouille-toi, mon bon, tu t'en trouveras bien.

L'amoureux s'excusait en alléguant sa pauvreté. Le peintre le trouva « rigolo »; il partit en lui criant :

— J'agirai pour toi.

Pascal lui fit des signes désespérés, mais l'autre, tout riant, se perdit dans la cohue.

Le soir même, l'auto de Lucienne s'arrêta devant *L'Impartial*. Pascal se précipita vers

la voiture et baisa la main qu'on lui tendait. Mais des doigts fins et volontaires retenaient la sienne.

— Montez donc, — disait la femme, — j'ai quelque chose à vous dire.

— Avec ça? — fit-il en montrant sa marmote.

— Avec ça! oui! avec toutes vos belles idées! Venez donc.

Il monta, se débarrassa de ses brochures et s'assit près d'elle. Des parfums remplissaient le coupé, d'une atmosphère épaisse de serre ou de salle de bain. Il regardait à travers la vitre le dos flegmatique du chauffeur et l'agitation de Paris que la voiture, silencieusement, divisait comme le ferait un soc.

Tout de suite, Lucienne s'approcha de lui, mit la jambe contre sa jambe, le bras sous le sien, amicalement. Elle fit la fillette, zézaya des gentillesses, décrivit par le menu ses occupations de la journée, se plaignit de la couturière et de la modiste, conta mainte anecdote sur des compagnes de théâtre. Elle riait en avançant le buste : ses mamelles lourdes tremblaient au bord de son corsage. Pascal s'aperçut alors qu'elle portait, sous un manteau de voyage, une robe de soirée qui la dénudait; sous la jupe très courte, la jambe

apparaissait, gaînée de soie noire, chaussée d'un brodequin, avec un bourrelet de chair contre le cuir.

Elle s'abandonnait dans les tournants et s'appuyait tout entière à son compagnon; les frisons de ses tempes le frôlaient; il sentait le bras et la hanche un peu grasse s'amollir contre lui.

Il ne disait rien, tout à la joie puérile de se sentir emporté par la voiture, dans les capitons odorants, près d'une femme élégante. Il vivait ses rêves de naguère, les jouissances cossues qu'il s'était juré de capter. Il s'étonnait un peu de les voir se réaliser aussi vite : le bonheur devançait son effort; mais il n'en eut aucune humiliation. Toutes les amertumes se détachaient de lui brusquement; il ne lui restait qu'une indulgence infinie envers les hommes et leurs petites existences innombrables qui s'agitaient sur les trottoirs, au-dessous de lui.

— Où allons-nous? — dit-il enfin.

— Je vous enlève, — répondit Lucienne avec une gaîté factice.

Et d'une voix frémissante, elle ajouta :

— Vous voulez bien?

— Vous vous moquez de moi! — fit-il en s'inclinant vers elle.

Elle le laissa faire. Il passa vivement le bras sous sa taille et mit la joue contre son épaule nue, en lui chuchotant des phrases mendieuses, des câlineries de gosse qui a faim.

On sortait de Paris; la banlieue défilait, dans sa monotonie plâtreuse, avec ses réverbères et ses gargotes illuminées. Puis la campagne se déroula, toute bleue sous la lune, des vapeurs traînant au ras des labours.

Il dit encore d'une voix amoitie par la chaleur de son épaule :

— Où me conduisez-vous?

— Chez moi, — dit-elle, — dans ma villa des Andelys. Nous avons huit beaux jours entiers devant nous. Cunard est à la Bourse de Londres. Du reste, il n'est pas jaloux; car je ne suis pour lui qu'une partie de son décorum.

Il préférait le croire : il ne voulait pas approfondir ces choses. Il dit cependant, avec mollesse :

— Est-ce que je puis accepter cela?

— Je le veux, — fit-elle en secouant la tête; — huit jours de solitude à deux, mais tout l'avenir ensuite... n'est-ce pas?

Elle se penchait vers lui avec inquiétude. Il remarqua sous ses orbites une légère boursoufflure, et aux coins de la bouche, l'affaisse-

ment de l'âge. Il sourit cependant et murmura :

— Je le voudrais...

Il rencontra ses lèvres en se soulevant à peine. Elle lui prit la tête dans les mains, elle le huma, elle passa languissamment la bouche sur toute sa face, s'arrêtant sur les yeux, sur le front, sur les tempes. Il se laissait faire avec délice, la chair émue. Et la voix de la femme balbutiait entre les baisers :

— Tout l'avenir, tu entends. Je t'aimerai comme tu ne l'as jamais été. Je serai ta maîtresse obéissante. La vie n'a pas été bonne pour toi, n'est-ce pas? Il faut que tu sois heureux maintenant, il faut que nous soyons heureux.

— Je suis trop pauvre, — prononça-t-il enfin.

Elle lui mit sur la bouche sa main charnue :

— Ne parle pas de ça! de quoi t'occupes-tu?

Elle lui chuchotait à l'oreille, avec douceur, se faisant plus maternelle, le berçant presque entre ses bras. Il s'abandonnait à cette caresse paresseuse, engourdi de bien-être, moelleusement blotti contre les seins de la femme.

Sa voix s'amortissait tour à tour ou se faisait prenante : ils vivraient une existence de rêve, baignée d'amour et d'extase, ne sachant

rien d'autre qu'eux-mêmes, ignorant la peine et les ennuis matériels.

Elle hésitait, craignant de l'offenser. Puis, lentement, en lui passant les paumes sur la bouche, elle l'instruisit de ses projets : il n'aurait pas à s'inquiéter du lendemain; pourquoi ne fonderait-il pas une revue artistique et humanitaire? Elle en réunirait sans peine la commandite.

Il crut devoir esquisser un mouvement de refus; mais elle, d'un élan plein d'enthousiasme :

— Tu défendras tes idées!

— Oh! mes idées! — soupira-t-il avec une grande lassitude.

Elle l'attira dans une étreinte... Renversés au fond du coupé, ils se taisaient l'un et l'autre. Les paupières closes, il écoutait la respiration de la femme; elle haletait un peu, serrée dans son corset et repliée sous lui. De temps en temps, son haleine chaude lui passait sur la face.

Quand il rouvrit les yeux, la voiture traversait un village. Un phonographe, à travers le ronflement tranquille du moteur, jeta brusquement quelques notes nasillardes. Des clartés furtives tournaient dans la voiture.

Lucienne le regardait fixement. Elle était

presque belle dans ce jour fantasque et rompu. Les brillants de ses oreilles envoyaient de longs rayons.

— A quoi penses-tu? — dit-elle en lui serrant la main.

— A toi, — répondit Pascal, — à toi... Je t'aime.

VIII

Ce fut, sous la fenêtre ouverte, derrière les persiennes closes, le grattement régulier d'un râteau sur du sable et le déclic d'un sécateur.

Pascal ouvrit les yeux.

Un fuseau de soleil rayait la pénombre, tout étincelant de poussières mobiles, et ricochait sur un miroir. Des reflets colorés frissonnaient au plafond. A travers les lames des jalousies, le jour montait comme une vapeur de cuivre. Des lueurs s'éveillaient, ici et là, des choses d'or et de cristal : une coupe où brasillaient

des bagues, le génie claironnant d'un cartel de Boule, les prismes d'une girandole. Les rideaux du lit tombaient en traînes cramoisies, d'un ciel brodé où des angelots brandissaient des torches et des carquois.

Les bruits se turent au dehors. Dans le silence ouaté de la chambre, le tic-tac d'une pendule cousait des heures bienheureuses.

Ses mains, paresseusement, palpèrent les draps de toile fine et la soie feutrée des couvertures. Avec une volupté lente et engourdie, sans remuer la tête, il promena ses regards dans la pièce, il en caressa l'atmosphère moelleuse, s'attachant à des coins d'ombre chaude où les couleurs semblaient somnoler.

Puis il comprit ce qu'il faisait là, et il se redressa un peu pour regarder autour de lui. Parmi des vêtements épars et les meubles d'un souper en tête à tête brusquement interrompu, il distingua sa marmote, sur une chaise, près de la croisée, et son costume fané, fourbu, d'apôtre sans plastique.

Il haussa les épaules. Après tout, ce n'était pas sa faute. Il avait fait ce qu'il avait pu. Il s'était appliqué sans réserve à l'ennoblissement de la bête humaine. Elle avait refusé tous ses enseignements. C'était tant pis pour elle et tant mieux pour lui : il n'aurait plus besoin

de pudeur. Maintenant, l'heure était venue de jouir.

Et il enveloppa d'un large coup d'œil toutes les choses qui l'entouraient et qui étaient siennes en vertu d'un contrat d'amour qu'il se chargeait de perpétuer.

Lucienne dormait encore. Elle était étendue sur le dos, la bouche ouverte, un bras replié sous la tête. La chemise, déchirée à l'épaule, laissait voir le gras bistré de l'aisselle et un sein dont le bout luné de mauve s'affaissait un peu sur le côté. Il y avait de-ci, de-là, dans la chair vieillie, des grivelures et des hâles. La main gauche pendait au bord du lit, soufflée de graisse et gonflée de veines bleuâtres.

Toute la face se déliait dans le sommeil, accusant la mollesse des mâchoires, le creux des cernes, la fatigue des paupières. Les joues étaient criblées de menus pertuis et deux longues ravines descendaient du nez aux commissures de la bouche. Quelques mèches décolorées sortant du bonnet de dentelle collaient aux pommettes. Autour des orbites, au bas de l'oreille, des stries griffaient la peau.

Pascal observait avec âpreté le minutieux travail des rides. Il semblait se réjouir des imperfections de sa maîtresse, comme s'il y trouvait une excuse à sa froide malice. Il sourit

d'un air fauve et ambigu; puis, abaissant les lèvres tout contre celles de la femme, il les chatouilla du bout de la langue.

Elle eut un brusque sursaut et ouvrit des yeux égarés :

— Ah! c'est toi! — balbutia-t-elle.

Et le repoussant avec une vivacité comme enfantine :

— Tu ne dormais pas? pourquoi me regardais-tu?

Les mains anxieuses, elle rajustait sa coiffure, redressait l'épaule de sa chemise.

— Je suis laide ainsi, — dit-elle en faisant la moue.

— Mais non, mais non, — fit-il d'une voix molle, — tu es charmante au contraire...

Elle eut un sourire de reproche amoureux.

— C'est bien toi le coupable, après tout...

Et elle se blottit contre la poitrine de son amant.

Il allongea les jambes à droite et à gauche, il s'enfonça de tout son poids dans les oreillers; de ses bras étendus, de son corps vautré, il prit possession de ce lit, en maître qui se carre au-dessus de son bien. Puis il étreignit la femme, languissamment, comme pour s'assurer de son abandon. La caressant du bout des doigts, ainsi qu'on flatte une bête

familière, il songeait à sa vie nouvelle, de nonchalance et de volupté, sans plus de famine du ventre ni des sens. Il ne connaîtrait plus l'angoisse du lendemain, qui vous tenaille, le soir, à l'heure du sommeil; ni les réveils si lourds d'inconnu qu'il vaudrait mieux ne jamais se lever. Et comme pour chasser le souvenir de ces instants moroses, il secoua la tête.

Lucienne interrogea.

— J'ai faim, — bâilla-t-il, pour dire quelque chose.

Elle sonna, et presque aussitôt une femme de chambre se présenta : elle ne parut pas étonnée de voir un homme qu'elle ne connaissait point. Quand elle eut poussé les persiennes, elle se montra toute jolie, avec une auréole de soleil dans ses cheveux blonds. Pascal la désira et se promit de faire sa conquête. Elle sortit et revint bientôt, portant à déjeuner sur un plateau de métal qu'elle posa entre les amants.

Ils rirent de cette première dînette; ils se disputaient gaîment la brioche, s'appelaient de noms enfantins, imitaient les oiseaux qui pépiaient sous la fenêtre. Au delà, le parc se déployait, avec ses massifs de bouleaux et de

hêtres rouges, ses pelouses peignées, ses parterres et ses berceaux.

Le lit les enveloppait de sa mollesse odorante; et la chambre, petite, très étoffée, semblait condenser les parfums sous son plafond bas. Le thé fumait dans les tasses de vieux chine bleu. Il y avait des serviettes de toile ouvragée, avec un feston de broderie et le chiffre : H. C.

— Honoré Cunard, — expliqua Lucienne en riant. — Oui, c'est une de ses manies; tout le linge de la maison est comme ça. Mais c'est à moi tout de même, sois tranquille, mon chéri.

Et comme le soleil montait vers elle, mutine, elle se jeta hors du lit et s'enfuit en retenant ses mamelles dans ses paumes.

Il entendit remuer des flacons et le son argentin de l'eau tombant dans les cuvettes. Les moindres bruits chantaient à ses oreilles une musique sensuelle. Un bien-être laiteux envahissait tous ses membres; il s'abandonnait à cette douce torpeur, sans révolte, sans pensée...

Entre ses cils entrejoints, il vit Lucienne toute nueuse de dentelles et de voiles, et qui, debout près de la fenêtre, feuilletait l'une de ses brochures. Elle tournait les pages une à

une, avec le pétillement d'un sourire sur la face.

— L'amour? — chantonna-t-elle, — l'amour! l'amour! De quel amour voulais-tu parler?

Il répondit comme un enfant qu'on importune :

— Je ne sais plus... Viens donc auprès de moi.

Elle lança la brochure, d'un geste gamin, au fond de la chambre, courut vers son amant, et lui prenant la tête dans les mains, la couvrit de baisers lents et lascifs. Puis, tout épanouie :

— Ah! mon chéri, comme cela vaut mieux, notre amour, que tes anciennes illusions. Hein? dis? quel tas de blagues!

— Oui, — murmura-t-il, — quel tas de blagues...

FIN

JANVIER 1913 — JANVIER 1920

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I :
Le Restaurant Cérès..... 7

CHAPITRE II :
Pascal 18

CHAPITRE III :
Organisation de la Colonie..... 34

CHAPITRE IV :
La Cité Kropotkine..... 44

CHAPITRE V :
Difficultés intérieures..... 60

CHAPITRE VI :
Suite des difficultés..... 73

CHAPITRE VII :
Le Communisme..... 90

CHAPITRE VIII :
Pascal en face du Communisme..... 123

CHAPITRE IX :
Botrou, l'homme volant..... 140

CHAPITRE X :
La tragédie au village..... 151

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I :
Hyde Park 165

CHAPITRE II :
Les déceptions de Pascal 174

CHAPITRE III :
Les pauvres 185

CHAPITRE IV :
Déa 193

CHAPITRE V :
La Gloire au Boulevard 205

CHAPITRE VI :
Le déclin de Pascal 218

CHAPITRE VII :
Lucienne 229

CHAPITRE VIII :
La vie nouvelle 240

Association Linotypiste, 23, rue Turgot, Paris IXe.

Librairie ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, rue Huyghens

Vol.

ARNOUX (Alexandre)
Abisag ou l'Eglise transportée par la Foi 1

BARBUSSE (Henri)
L'Enfer 1

BENOIT (Pierre)
L'Atlantide (*Grand Prix du Roman 1919*)..... 1
Pour Don Carlos..... 1

BOYLESVE (René)
de l'Académie Française
Tu n'es plus rien..... 1

BRUNO-RUBY (J.)
L'Exemple de l'Abbé Jouve..... 1

CORTHIS (André)
Pour moi seule (*Grand Prix du Roman 1920*)..... 1

DELARUE-MARDRUS (Lucie)
Toutoune et son Amour..... 1

DORGELÈS (Roland)
Les Croix de Bois (*Prix Vie Heureuse 1919*)..... 1

FORTHUNY (Pascal)
Le Vendeur d'Huile et la Reine de Beauté..... 1
Icare, l'As de Cœur (roman d'aviation antique)..... 1
Le Miracle des Pruniers en Fleurs. 1

FRAPIÉ (Léon)
La Maternelle 1

GALOPIN (Arnould)
La Sandale rouge..... 1
Les Poilus de la 9e..... 1
Sur le Front de Mer (*Prix de l'Académie Française*)..... 1
Les Gars de la Flotte..... 1

HIRSCH (Charles-Henry)
Le Tigre et Coquelicot..... 1

HENRIOT (Emile)
Valentin 1

JALOUX (Edmond)
Grand Prix de Littérature 1920
L'Incertaine 1

JAMET (Robert)
La Sublime Hécatombe..... 1
Maurellia (Idylle ardente)..... 1

LORRAIN (Jean)
La Maison Philibert.....

MALHERBE (Henry)
La Flamme au Poing (*Prix Goncourt 1917*).....

MAGRE (Maurice)
L'Appel de la Bête.....

MARGUERITTE (Lucie-Pa
La Déception amoureuse.....
Le Chemin des Ecolières.....
Les Colombes.....
Le Singe et son Violon (illustration en 2 coul. de Ch. MARTIN).....

MAZAUD (Emile)
Capitaine Bébert.....
Lettres de Gosses.....

MIOMANDRE (Francis de) et SPARK (Tomn
La Saison des Dupes.....

PELLERIN (Jean)
Le Copiste indiscret.....

PHILIPPE (Charles-Louis)
Bubu de Montparnasse.....

SCHNEIDER (Edouard)
L'Immaculée .....
Ariane, ma Sœur.....

T'SERSTEVENS (A.)
Les Sept parmi les Hommes.....

VAN OFFEL (Horace)
L'Oiseau de Paradis.....
Nuits de Garde.....
Le Tatouage bleu.....
Le Don Juan ridicule.....
Suzanne et son Vieillard.....
L'Exaltation .....

VAUDOYER (Jean-Louis)
Les Papiers de Cléonthe.....

VILLETARD (Pierre)
Les Poupées se cassent (*Couronné par l'Académie Française*).....

VINEUIL (Laurent)
L'Erreur .....

VOISINS (Gilbert de)
Le Mirage.....

WERTH (Léon)
Clavel soldat.....
Clavel chez les Majors.....

Chaque volume 5 fr. 75 net, majoration comprise

ASSOCIATION LINOTYPISTE, 23, rue Turgot, PARIS. — *Téléph.* Trudaine 61-79.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2639
S5A8

Serstevens, Albert t'
Un apostolat